LIVRARIA DE B. L. GARNIER RUA DO [redacted] DE JANEIRO.

FOLK-LORE BRÉSILIEN

Il a été imprimé

100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

F.-J. DE SANTA-ANNA NERY

FOLK-LORE BRÉSILIEN

POÉSIE POPULAIRE. — CONTES ET LÉGENDES
FABLES ET MYTHES. — POÉSIE, MUSIQUE, DANSES
ET CROYANCES DES INDIENS

ACCOMPAGNÉ DE DOUZE MORCEAUX DE MUSIQUE

PRÉFACE
DU
PRINCE ROLAND BONAPARTE

398.20981
5232
f

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1889
Tous droits réservés

BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL
Este volume acha-se registrado
sob número 2975
do ano de 1974

PRÉFACE

Le Brésil offre aux Folk-Loristes un champ d'études aussi peu exploré que fertile.

Colonisé par les Portugais, qui l'ont ouvert à la civilisation, ce vaste pays a été mis en valeur par des Africains, importés du continent noir ; et les représentants de ces deux races si dissemblables ont trouvé, en y arrivant, un troisième facteur dans la personne des Indiens, maîtres du sol, qu'il a fallu refouler ou domestiquer. De l'amalgame de ces trois éléments est né le Brésil actuel. D'autres invasions, quoique plus éphémères, y ont laissé également des traces encore visibles pour un observateur attentif. Hollandais, Français, Espagnols, ont dominé, en effet, pendant un temps plus ou moins long, sur certains points du littoral brésilien.

Un pays formé dans ces conditions doit renfermer évidemment des traditions populaires aussi

variée qu'originales. Cependant, ce n'est que tout récemment qu'on s'est mis à faire l'inventaire de ces trésors longtemps négligés. Des savants nationaux et étrangers y ont procédé à des fouilles parfois heureuses et peu à peu bien des faits inconnus ont été mis en lumière.

Ces travaux, quel que soit leur mérite, sont restés généralement ignorés : la langue portugaise, qu'on parle au Brésil, est peu répandue en Europe, et les ouvrages des Folk-Loristes brésiliens, écrits dans cette langue, n'ont guère eu d'écho en dehors du Brésil et du Portugal.

La vulgarisation de ces belles études devait séduire tôt ou tard quelque esprit curieux. Félicitons-nous que ce soit M. de Santa-Anna Nery qui se soit laissé tenter. Nul n'était mieux préparé que lui pour cette tâche. Ses trois récents voyages au Brésil lui ont permis d'amasser sur place une foule de nouveaux documents, qu'il a coordonnés avec la patriotique persévérance qu'il met, depuis tantôt vingt ans, au service de son pays d'origine.

Si chacun des pays de l'Amérique Latine faisait procéder à une enquête analogue sur tous les sujets d'intérêt général, nous aurions à notre disposition, au bout de quelques années, des sources d'informations précieuses où nos spécialistes pour-

raient puiser sans crainte. Il est permis d'espérer que l'œuvre de propagande rationnelle entreprise par M. de Santa-Anna Nery trouvera beaucoup d'imitateurs parmi ses voisins de l'Amérique du Sud.

Le livre qu'il nous donne aujourd'hui se divise en quatre parties.

Dans la première, après avoir défini le Folk-Lore et montré le rôle important qu'il joue dans la littérature parlée de chaque nation, il indique les travaux des auteurs qui lui ont servi de guide, et il signale les trois sources principales d'où découlent les traditions populaires du Brésil, produit des traditions portugaises, africaines et indiennes, qu'il envisage rapidement tour à tour.

La seconde partie est consacrée aux contes et légendes. Il en donne quelques échantillons curieux, qu'il est facile de comparer aux fictions analogues ayant cours dans d'autres pays.

Les fables et les mythes forment la troisième partie, la moins connue, peut-être, du lecteur européen.

La dernière partie de son livre traite de la poésie, de la musique, de la danse et de quelques croyances des Indiens du bassin de l'Amazone.

Quelques morceaux de musique d'une saveur étrange complètent le texte, et les amateurs de

mélodies exotiques ne s'en plaindront pas, car ils y trouveront même un chant indien inédit.

A première vue, on serait tenté de lui reprocher d'avoir accordé une place trop large aux traditions d'origine indienne. Mais on sait aujourd'hui quelle importance s'attache à cette branche de la mythologie. M. Andrew Lang et son école supposent, en effet, que « l'élément irrationnel contenu dans les mythes est simplement la survivance d'un état de la pensée qui fut autrefois très ordinaire, pour ne pas dire universel, mais qui ne se trouve plus à présent que chez les sauvages, et, jusqu'à un certain point, chez les enfants. »

C'est sans doute cette considération qui l'a porté à s'appesantir un peu plus sur cette partie.

Les Français sont unis aux Brésiliens par d'anciens liens de sympathie, que le temps et des transactions commerciales assez considérables n'ont fait que resserrer. Dans ce livre, écrit par un Brésilien élevé dans notre pays, ils trouveront plus d'un souvenir, touchant ou curieux, des vestiges que nous avons laissés au Brésil, depuis l'époque où nos pères ont essayé d'y fonder, au nord, la *France Equinoxiale*, et, au midi, la *France Antarctique*.

ROLAND BONAPARTE.

AU LECTEUR

Au mois de décembre 1885, je fus invité à donner une conférence dans les salons de l'Institut Rudy. J'y avais été précédé par M. Frédéric Passy, de l'Institut, par Frédéric Mistral, l'Homère provençal, par des littérateurs appartenant à vingt nationalités différentes.

Je pris pour sujet de ma conférence la poésie populaire au Brésil. Un grand nombre de mes compatriotes et quelques-uns de mes amis portugais étaient venus entendre cette causerie familière. A plusieurs reprises ils ont bien voulu insister auprès de moi pour que je publie cette conférence, improvisée sur des notes prises à la hâte. J'ai cru devoir me rendre à leur désir, et j'ai commencé à mettre un peu d'ordre dans mon travail.

Mais, comme il arrive souvent en pareil cas, j'ai été amené peu à peu à feuilleter les auteurs

brésiliens et portugais qui se sont occupés du Folk-Lore de leur pays respectif, et mon cadre s'est élargi insensiblement. Une simple causerie s'est transformée en livre.

Dans l'intervalle, un groupe de savants et d'hommes de lettres fondait à Paris une « Société des Traditions populaires », et m'appelait, dès le premier jour, à l'honneur d'en faire partie.

J'ai pu constater ainsi, dans diverses occasions, qu'un grand nombre de personnes s'intéressent à ces sujets, bien faits d'ailleurs pour piquer la curiosité, et je me suis décidé à présenter au public ces notes sur le Folk-Lore brésilien.

Il m'eût été impossible, on le conçoit aisément, d'embrasser en quelques centaines de pages l'ensemble du Folk-Lore d'un pays aussi vaste que toute l'Europe continentale et habité par une population d'origines différentes. Aussi n'ai-je fait qu'effleurer un certain nombre de sujets qui m'ont paru présenter un intérêt plus général et revêtir une originalité plus accentuée.

La diversité même des sources où le peuple a puisé ses traditions m'imposait ce programme. L'un de nos meilleurs écrivains, M. Joaquim Serra, a dit avec raison : « Les chansons des bateliers des mers du Céará, sur leurs *jangadas*,

diffèrent de celles du *camelot* ou du *balseiro* des eaux de l'Amazone. Les quatrains inspirés au vacher de Campo-Maior, dans le Piauhy, ne ressemblent en rien aux poésies des *gaüchos* des pampas du Rio-Grande. La mandoline, dont on joue dans les régions à demi sauvages de l'intérieur, après le travail du coton et de la canne à sucre, ne rappelle aucunement les défis qu'on échange, le soir, après le labeur de la journée, sur la terrasse des plantations de café. »

Il m'a donc paru nécessaire de faire un choix parmi tant de matériaux, et je me suis arrêté, tout naturellement, aux sujets que je connais le mieux.

D'ailleurs ce livre n'a aucune visée scientifique ni aucune prétention documentaire. Il est destiné simplement à vulgariser quelques sujets pittoresques, dont l'étude a été pour moi un délassement au milieu de travaux plus graves. Ceux qui se donneront la peine de le lire auront, du moins, l'occasion de connaître une nouvelle face de ce beau pays du Brésil, dont je me suis constitué en Europe le propagateur volontaire.

S. A. M^gr^ le Prince Roland Bonaparte, dont tout le monde connaît la compétence dans des sciences qui, comme l'anthropologie et l'ethnographie, sont étroitement liées au Folk-Lore, a

bien voulu écrire la préface de ce volume. En le faisant, il a donné au Brésil une preuve de sympathie dont celui-ci lui sera profondément reconnaissant.

Paris, le 15 octobre 1888.

F.-J. DE SANTA-ANNA NERY.

BIBLIOTECA
SENADO FEDERAL

FOLK-LORE BRÉSILIEN

PREMIÈRE PARTIE

LA POÉSIE POPULAIRE AU BRESIL

CHAPITRE PREMIER

Le Folk-Lore. — Ce qu'il signifie. Sa portée. — Folk-Loristes brésiliens.— Les trois sources des traditions populaires au Brésil. — Origine blanche, origine noire, origine cuivrée. —, Le Brésil primitif.

Le mot *Folk-Lore*, un peu rébarbatif et étrange autant qu'étranger, a le don de surprendre quelques lecteurs. Rassurons-les dès le début.

Qu'est-ce que le Folk-Lore? Que signifie ce mot aux allures barbares, entré de nos jours dans le vocabulaire courant? — Il est composé de deux mots anglais qui veulent dire *la science*, *la connaissance des gens*.

« Le Folk-Lore, a dit excellemment M. le comte de Puymaigre, comprend, dans ses huit lettres, les poésies populaires, les traditions, les contes, les légendes, les croyances, les superstis-

tions, les usages, les devinettes, les proverbes, enfin tout ce qui concerne les nations, leur passé, leur vie, leurs opinions[1]. »

A ceux qui s'adonnent à ces recherches de paléographie pittoresque on a donné le nom de Folk-Loristes.

Leurs collections ne constituent pas seulement un passe-temps agréable et plein de charmes. Elles ont une valeur intrinsèque parfois considérable ; elles servent bien souvent à éclairer d'un jour tout nouveau les origines et les développements d'un peuple.

Au siècle dernier, la mère du Régent disait, en parlant de certaines chansons qui couraient les rues :

« On peut y apprendre l'histoire de la Cour mieux que dans les livres ; car, dans ceux-ci, on ne fait que flatter les personnes, tandis que celles-là relatent les choses telles qu'elles se sont passées en réalité ; et, de même que pour l'histoire romaine on s'applique sur les médailles, de même en ce pays on apprend la vérité par les chansons. » Cette observation convient encore mieux au Folk-Lore, dont on voit tout de suite l'utilité.

Le Folk-Lore brésilien a commencé à être connu et mis en lumière depuis quelques années

[1] *Folk-Lore*, par M. le comte de Puymaigre. Paris, 1885, chez Perrin.

seulement. Des esprits sagaces et curieux se sont donné la tâche d'en réunir les matériaux avant que la civilisation envahissante ne les eût dispersés à jamais. MM. José de Alencar, Celso de Magalhães, J.-Antonio de Freitas, Ch.-Fred. Hartt, S. Coutinho, J.-N. de Souza-e-Silva, L. Netto, Couto de Magalhães, Araripe junior, Baptista-Caetano, A.-J. de Macedo-Soares, H. de Beaurepaire-Rohan, J.-J. Paranhos da Silva, Mello-Moraes fils, Carlos Jansen, Carlos de Koseritz, Pacheco da Silva junior, Bernardino de Souza, José Verissimo, Padua-Carvalho, d'autres encore, dont les noms sont cités dans ce travail, se sont mis à l'œuvre.

M. Sylvio Roméro, mettant à profit les recherches de tous ses devanciers avec une sagacité extrême, les soumettant à une critique éclairée et y ajoutant patiemment ses propres travaux, en a fait une collection aussi riche qu'intéressante. Une partie des données qu'il a amassées a paru d'abord dans la « *Revue Brésilienne* [1] », morte aujourd'hui malgré les efforts intelligents de ses fondateurs, MM. N. Midosi et Guilherme Bellegarde, et malgré la protection spéciale dont l'honorait l'empereur Dom Pedro. Depuis, les travaux de l'éminent professeur du

[1] La *Revista Brazileira* a paru, à Rio-de-Janeiro, depuis juin 1879 jusqu'à la fin de l'année 1881, et sa collection renferme des études précieuses sur toutes les choses brésiliennes.

collège de Dom Pedro II ont été réunis en deux volumes à Lisbonne ; M. Theophilo Braga, le Folk-Loriste portugais, les a fait précéder d'une notice et y a joint une série de notes [1]. Mais l'auteur se plaint du plan adopté et y a vu une contrefaçon de son œuvre originale et puissante.

Moi-même, *si parva licet componere magnis*, j'ai recueilli quelques matériaux sur ces sujets, lors des trois voyages que j'ai faits au Brésil, de 1882 à 1887.

C'est de toutes ces fouilles pratiquées dans le domaine des traditions populaires de mon pays, que j'essaierai de donner ici une idée sommaire, en renvoyant les lecteurs aux sources que je citerai le plus possible.

On peut ranger en trois grandes catégories tout ce qui se rapporte au Folk-Lore brésilien : la première comprend les traditions populaires d'origine européenne, et, principalement d'origine portugaise ; la seconde embrasse celles qui portent surtout l'empreinte africaine ; la troisième, enfin, se rapporte aux traditions d'origine indienne ou autochthone.

Ainsi ces traditions sont tantôt d'origine blanche, tantôt d'origine noire, tantôt d'origine

[1] *Contos populares do Brazil*, acompanhados de um prologo critico e notas comparativas, por Theophilo Braga. 2 vol. in-8. *Estudos sobre a poesia popular brazileira* : 1 vol. Lisbonne, 1883.

cuivrée. Dans leur ensemble, elles présentent un caractère général résultant de ce triple métissage direct.

C'est là ce qui constitue leur principale originalité et leur charme puissant.

Ce métissage s'explique, d'ailleurs, facilement : à l'heure qu'il est, le Brésil accomplit encore son évolution avec le concours prononcé de ces trois éléments. Il était habité — et il l'est encore, en partie — par des Indiens cuivrés ; il a été découvert, conquis et civilisé par des blancs d'Europe, surtout par des Portugais ; et son sol a été mis en valeur sur de grandes étendues par des noirs d'Afrique.

Or, le Portugais, l'Indien et l'Africain, épars sur ses côtes et enfoncés dans ses *sertões,* avaient tous quelque chose à regretter.

Le Portugais pleure la patrie absente, dont il garde l'image gravée dans son cœur. L'Africain pleure la sauvage liberté de ses déserts. L'Indien pleure son indépendance confisquée.

Ces trois parias — l'un des villes somptueuses, l'autre des solitudes ardentes, l'autre des forêts vierges — ont entre eux un lien commun : tous ils aiment, et ils aiment ce qui est loin ou ce qu'ils ont perdu. Leur amour se traduit par des chants, des fêtes, des prières, des invocations, sous mille formes diverses ; car l'amour est bavard autant qu'il est clairvoyant. Il se plaît à redire ses mélan-

colies aussi bien que ses félicités, et, comme le faisait remarquer l'un de nos anciens auteurs, ceux qui ont représenté Cupidon ayant un bandeau sur les yeux, devaient être aveugles eux-mêmes. On pourrait en dire autant de ceux qui ont fait de l'amour une divinité silencieuse, et qui s'en vont répétant que ceux qui aiment doivent redouter le sort de ce personnage des contes arabes, dont le trésor disparaissait dès qu'il essayait de le compter.

Ces exilés, ces vaincus dont nous venons de parler, ont manifesté leurs regrets et leurs joies sous des formes que nous allons surprendre. Les trésors de leurs croyances sont restés intacts, et nous pouvons y puiser à pleines mains, nous bornant à en mettre au jour les perles les plus précieuses. Nous nous convaincrons ainsi que c'est dans cette mine, où dominent trois filons diversement coloriés, qu'ont pris naissance les traditions populaires du Brésil.

Au début, on dirait qu'ils s'étendent parallèles les uns aux autres, sans se confondre. Ces traditions vivent côte à côte, sans contact. Peu à peu, les trois filons se rapprochent, se rejoignent, se confondent, et de leur amalgame naissent les traditions populaires que nous avons à étudier. Ces traditions n'ont plus un caractère exclusivement portugais; elles n'ont pas l'empreinte spéciale de l'Afrique, pas plus qu'un cachet pure-

ment indien. Elles sont le résultat de toutes ces alluvions.

Ce développement graduel des traditions n'a rien que de très naturel.

Pendant les premières années de la découverte — car le Brésil n'est pas bien vieux dans le monde civilisé : Marot composait déjà des vers pour Marguerite de Navarre ; Rabelais était déjà né ; Du Bellay et Ronsard allaient paraître, quand, en 1500, un marin portugais découvrit ce pays, par hasard, comme on découvre tant de bonnes et belles choses en ce monde, — pendant les premières années de la découverte, dis-je, chacun vit à part : le Portugais conquérant, l'Indien conquis, et l'Africain qui vient partager le triste sort de l'aborigène.

Il y a un Brésil... sur les mappemondes. Il n'y a pas encore des Brésiliens.

C'est ainsi que la science prend un œuf de poule, et nous montre que, s'il n'y a pas encore de poulet, il y a tout ce qu'il faut pour en faire un. Ce blanc et ce jaune, qui ne nous disent rien, à nous, profanes, contiennent, paraît-il, tous les principes chimiques nécessaires pour faire du sang, des os, des nerfs, le cerveau, la moëlle, les poumons, le cœur, les vaisseaux, l'estomac, les intestins, les glandes, la peau, les plumes, — un poulet complet. Il y faut seulement de la chaleur et de l'air.

Ainsi pour les peuples. Il y faut seulement du temps et des croisements.

Or, le temps et les croisements ont opéré leur œuvre à l'heure qu'il est et depuis longtemps. Les traditions populaires brésiliennes, issues de ces trois sources, sont là; nous allons les examiner rapidement.

CHAPITRE II

Poésie d'origine portugaise. — Le navire « Catharineta » et « Il était un petit navire ». — « L'Amant barbare » et « Bernard le Français ». — Eginard et Reginaldo. — Jeux d'enfants. — « La tour, prends garde » et « Marie bois ». — « Une poule sur un mur » et « Ma petite veuve ». — Ronde de Dona Sancha (paroles et musique). — Ronde de « Constance, ma Constance ». — « Savez-vous planter des choux »; imitation. — « Nous n'irons plus au bois »; imitation. — Les berceuses. — Tana, Tana, Tana (paroles et musique). — Une autre berceuse. — La dévotion envers saint Antoine. — Un lieutenant-colonel céleste. — Les loups-garous. — La procession de la sainte Vierge. — Superstitions et fêtes.— Comment on empêche les chiens de grandir.

Le Portugais, transplanté au Brésil dès les premières années de la découverte, qui eut lieu au commencement du XVI^e^ siècle, y arrivait avec ses traditions nationales, avec ses affections de terroir, rêvant de retourner dans son beau pays, après avoir amassé quelque fortune dans la colonie d'outre-mer.

Les quatrains populaires du Brésil le dépeignent se disant à lui-même :

Je ne suis pas fils de ce pays,
Je naquis là-bas, bien loin ;
J'accomplis ici ma destinée,
En finissant, je m'en irai.

Cette confession a une variante, où perce encore

plus clairement l'intention qu'on leur prête; elle dit ainsi :

Je ne suis pas fils d'ici,
Je suis né là-bas, au dehors ;
Je suis venu seulement gagner de l'argent ;
Quand j'aurai fini je m'en irai.

Mais, pendant qu'il réunit son pécule à force de travail et d'économie, il propage les chants du pays natal.

Ces émigrés sont pour la plupart, surtout pendant les premiers temps de la conquête, des gens de basse extraction. Ils n'en connaissent pas moins les traditions glorieuses de leur pays. Ils sont, comme tous les Portugais de l'époque des découvertes, des marins héroïques et amoureux, pour employer un mot de Lamartine. Marins, ils sont familiarisés avec les mélodies de la mer que leurs galères ont tant de fois sillonnée. Nous-mêmes, encore aujourd'hui, nous croyons leur faire injure en les appelant « marinheiros ». C'est là, cependant, leur plus glorieux titre devant l'histoire.

Voici leur fameuse complainte du « *navire Catharineta* » selon la version de la province de Rio-Grande-du-Sud, recueillie par M. C. von Koseritz :

Voici le navire *Catharineta*,
Fatigué de naviguer,
Pendant sept années et un jour,
Sur les ondes de la mer.

On n'avait plus rien à manger,
Rien non plus à dévorer ;
On mit une semelle en conserve [1]
Pour, le dimanche, en dîner ;
La semelle était si dure
Qu'on ne pouvait pas l'avaler.
On tira alors au sort
Pour voir qui serait désigné.
Le sort noir désigna
Notre capitaine-général.
L'équipage était si bon
Qu'il ne voulait pas le tuer.

— « Grimpe, grimpe, *Chiquito*,
Au grand mât qui est là-haut,
Vois si tu vois des terres d'Espagne,
Des plages de Portugal. »
— « Je ne vois ni terres d'Espagne,
Ni plages de Portugal,
Je vois à peine trois sabres,
Pour batailler contre toi. »
— « Grimpe, grimpe là, matelot,
Au grand mât qui est là-haut,
Vois si tu vois des terres d'Espagne,
Des plages de Portugal. »
— « Compliments, mon capitaine,
Je veux vous faire mes compliments.
Je vois déjà des terres d'Espagne,
Des plages de Portugal ;
De même je vois trois jeunes filles
Dessous un bouquet d'oranger. »

[1] La province de Rio-Grande-du-Sud, où cette version a été recueillie, nourrit d'innombrables troupeaux de bœufs et exporte beaucoup de cuirs verts et salés. La préoccupation locale est visible.

— « Toutes trois sont mes enfants,
Toutes trois je les donnerais à toi ;
L'une pour blanchir votre linge,
L'autre pour vous le repasser ;
La plus gentille d'entre elles
Pour se marier à toi..... »

Ces paroles n'étaient pas dites,
Que Chiquito tomba dans la mer !

On a déjà reconnu dans la complainte portugaise-brésilienne la chanson française qui est devenue si populaire, et qui est certainement, du moins dans sa forme actuelle, beaucoup plus récente que les versions portugaises transplantées au Brésil avec des modifications accidentelles :

Il était un petit navire,
Qui n'avait jamais navigué... etc.

Il en est de même d'autres romances qui ont cours parmi les Portugais du Brésil, comme celle de « Bernal Francez. » La version portugaise de Rio-de-Janeiro, donnée par M. Sylvio Roméro, est incontestablement plus poétique et plus complète que la version française, que M. de Puymaigre nous a fait connaître. Comparons-les.

Voici d'abord la version française :

« J'entends quelqu'un à ma porte,
Qui m empêche de dormir. »
— « C'est votre amant, ô ma belle,
Qui vous empêche de dormir.

La belle met sa robe blanche,
Et la porte s'en va l'ouvrir.
Il la prit par sa main blanche,
Le petit doigt il lui coupa.

« Tu as envie de me faire,
Faux, traître, de me faire mourir. »
Tu en verras bien de l'autre
Avant que je sorte d'ici.

Il tira son épée claire,
Et son cœur il lui perça ;
Il la porta sur un arbre
Qui n'avait jamais fleuri.

Il prit le cœur de la belle,
Sur un plat d'argent l'a mis ;
Il le porte à sa mère,
Entre Rouen et Paris.

Hé bien! cette légende de *l'Amant Barbare* est bien plus dramatique dans le conte lusitano-brésilien, d'un agencement plus savant et d'une forme tout aussi naïve, comme on pourra en juger :

— Qui frappe à ma porte?
Qui frappe, qui est là ?
— C'est don Bernard le Français,
Votre porte faites ouvrir.

« En descendant de mon lit,
Ma pantoufle m'est tombée ;
Au moment d'ouvrir ma porte,
Ma lampe s'est éteinte...

Je le menai par la main,
Je le menai à mon jardin :
Je me mis à le laver
Avec de l'eau de romarin,
Et moi, comme étant plus belle,
Avec l'eau d'Alexandrie.
Je le pris par la main,
Je l'emmenai dans mon lit.
Minuit sonnait alors.
C'était Don Bernard le Français ;
Il ne parlait pas, ne remuait
Ni ne se tournait vers moi.
— « Qu'avez-vous, Don Bernard,
Qu'avez-vous? à quoi pensez-vous ?
Si tu as peur de mes frères,
Ils sont bien loin de toi ;
Si tu as peur de ma mère,
Elle ne te fera pas de mal ;
Si tu as peur de mon mari,
Il est à la guerre civile. »
— « Je n'ai pas peur de tes frères,
Car mes beaux-frères ils sont ;
Je n'ai pas peur de ta mère,
Car ma belle-mère elle est ;
Je n'ai pas peur de ton mari,
Car il est à côté de toi ! »

Le coup de théâtre est parfait, et la femme adultère peut s'écrier :

— « Tuez-moi, mari, tuez-moi,
Car j'ai mérité la mort ;
Si je t'avais sû mon mari,
Je ne me faisais pas connaître. »

— « Demain, à la première heure,
Je te donnerai de quoi t'habiller ;
Je te donnerai jupe de calicot,
Soulier de « berbatim » ;
Je t'apporte un poignard d'or
Pour te tirer la vie..... »

Le tombeau qui l'emportait
Était en or et ivoire ;
Les torches qui l'accompagnaient
Étaient cent onze mille,
Sans tenir compte d'autant
Qui devaient venir après.

L'épouse infidèle est morte : elle a été tuée par le mari outragé, qui s'est substitué à l'amant au moment du rendez-vous nocturne. C'est la première partie du drame. Nous allons assister à l'arrivée de l'amant :

— « Où allez-vous, cavalier,
Si pressé dans votre course? »
— « Je m'en vais voir ma dame,
Que depuis plusieurs jours ne vois. »
— « Retourne, retourne, cavalier,
Car ta dame est déjà morte,
Elle est bien morte, je l'ai vue.
Si ne voulez pas me croire
Vas à la chapelle de Saint-Gilles. »
— « Ouvre-toi, terre sacrée,
Je veux me lancer dans ton sein. »
— « Arrête, arrête Don Bernard,
Car à cause de toi suis morte. »
— « Mais je veux devenir moine
De la chapelle de Saint-Gilles ;

Les messes que je dirai
Seront toutes pour toi. »
— « Je ne veux pas des messes, Bernard,
Elles sont du feu pour moi ;
Aux filles que tu auras,
Donne-leur mon nom à moi ;
Aux fils que tu auras,
Donne-leur ton nom à toi [1]. »

On dirait, à entendre ce récit, que le souffle du Dante a passé à travers ces strophes.

Il y a une soixantaine d'années, le vicomte d'Almida-Garrett, le grand écrivain portugais, publia le conte de Reginaldo, qui est certainement d'origine française.

Tout le monde connaît les aventures du galant Eginhard, — transformé en Reginaldo parmi nous — secrétaire de Charlemagne : les poètes du moyen âge l'ont chanté à l'envi ; mais le conte portugais-brésilien diffère sur plus d'un point de la narration française.

Eginhard, d'après les légendes françaises, s'éprend de la fille de Charlemagne, laquelle à son tour devient folle d'amour pour lui. Il pénètre dans sa chambre pendant une nuit d'hiver, alors que la neige couvrait tous les jardins.

A l'aube, quand il devait sortir, la princesse, pour que l'on ne retrouvât pas sur la

[1] Cf. *Romanceiro*, 3 vol. Lisbonne, 1875.

neige les traces des pieds de son amant, le prit sur son dos, et le fit traverser ainsi le jardin. Charlemagne, qui, par hasard, s'était levé avant le soleil, fut tellement frappé de cette preuve d'amour, qu'il pardonna aux deux coupables, et donna la main de sa fille à l'heureux secrétaire.

Dans le conte portugais-brésilien, l'épisode de la neige a disparu. Mais, nous y avons la visite de la mère d'Eginard à son fils qui est en prison, et la jolie complainte qu'il chante à la pauvre vieille. Nous voyons aussi le roi appelant sa fille pour qu'elle entende le prisonnier, scène qui rappelle les traits les plus charmants de l'Odyssée, comme le fait remarquer Garrett.

La leçon que je reproduis a été recueillie par moi dans la province de Minas-Geraes, et est un peu différente de celle que donne le vicomte d'Almeida-Garrett.

C'est la princesse qui fait les premières avances; elle parle :

— Reginaldo, Reginaldo,
Page chéri du roi,
Pourquoi donc, Reginaldo,
T'appelle-t-on l'audacieux ?
— Parce que j'ai l'audace, Madame,
D'aimer ce qui n'est pas permis.
— Si tu n'étais pas si timide,
Tu aurais déjà partagé ma couche.
— Madame, vous vous gaussez de moi,
Sachant que je suis votre esclave.

— Ce qu'en dis n'est pas pour plaisanter,
C'est la vérité que je t'avoue.
— Quand voulez-vous, belle infante,
Que je prenne ce qui est promis?
— Entre dix et onze heures de nuit;
Mais que le roi ne t'entende pas.

Le pacte est fait. La narration continue :

Avant le soleil couché,
Reginaldo dormait déjà ;
Avant dix heures sonnées,
Reginaldo se levait déjà.
Il chaussa des pantoufles en drap
Pour que le roi n'entendît rien;
Près de la porte de l'infante,
Il poussa un gros soupir :
— Qui donc soupire à ma porte?
Quel est donc cet audacieux ?
— Madame, c'est Reginaldo ;
Il vient prendre ce qui est promis.
— Debout, mes mulâtresses.
Et que Dieu vous donne pareil mari!
Ouvrez la porte doucement,
Que le roi ne vous entende pas.

Le page veille la nuit entière ;
Le jour paraît, il dort encore.
Le roi l'appelle, l'appelle,
Pour qu'il lui donne son habit :
— Reginaldo ne répond pas?
Il lui est arrivé malheur !
Ou mon page est tombé mort,
Ou il y a ici quelque trahison.

Les vassaux, au courant de tout,
Répondirent au vieux roi :
— Reginaldo n'est pas mort ;
Sans doute il dort encore.
Le roi s'habille à la hâte,
Et prend son poignard dans sa main ;
Il court les salles l'une après l'autre.
Ouvre portes et fenêtres,
Puis arrive chez l'infante,
Y entre sans aucun bruit.
Tous deux reposaient tranquilles,
Comme dorment mari et femme ;
Ce qui se passait autour d'eux
Ne réussit pas à les éveiller.
Mais les vassaux accourent,
Voyant leur roi hors de lui :
— Sire, non, non, jamais ;
Ne tuez pas quelqu'un qui dort !
Le roi tire son poignard en or,
Il le place entre les deux amants,
Le manche vers la princesse,
La pointe vers Reginaldo.
Le page en se retournant
Sentit la pointe qui piquait :
— Eveille-toi, belle infante,
Tu as dormi un triste somme !
Regarde le poignard de ton père,
Il l'a placé entre nous deux.
— Tais-toi, Reginaldo,
Ne sois donc pas si timide ;
Cours te jeter à ses pieds,
Car il est patient et bon.
Au mal que nous faisons,
Je ne connais qu'un châtiment ;

Mais si le roi te fait mourir,
Je mourrai aussi avec toi.

— D'où viens-tu, Reginaldo?
— De la chasse, sire,
— Où est le gibier de ta chasse,
Reginaldo l'audacieux?
— Je viens de la chasse, sire,
Mais n'apporte aucun gibier,
Car prendre le gibier royal
N'est pas permis aux vassaux ;
Je n'apporte qu'une tête :
La mienne. Prenez-la.
— Ta sentence est prononcée,
Tu mourras pour ton audace.

Et le vieux roi, vous le verriez
Cherchant comment le châtier :
Si je tue la belle infante,
Mon royaume est perdu.
Comment tuer Reginaldo,
Moi qui l'ai vu tout petit!
Je l'enfermerai dans une tour,
Et cela pour commencer.

On l'enferme dans la tour,
Pour le mettre à mort plus tard.
Mais un an et un jour se passent,
Et la sentence n'est pas prononcée.
Lors la mère de Reginaldo
Vint visiter son enfant :
— Mon fils, quand je t'enfantai,
Avec tant de douleur et peine,
C'était un jour comme celui-ci ;
Ton père était à l'agonie,

Et moi, mon fils, pour te laver,
Je n'avais que les pleurs de mes yeux,
Et, pour essuyer ton corps,
Je n'avais que mes noirs cheveux.
Et ton père, ton père moribond,
M'adressait sa dernière prière :
Tant que tu serais petit,
Je devais te donner de bonnes leçons;
Quand tu serais devenu grand,
Je devais te confier à un bon seigneur.
Pauvre moi! pauvre veuve!
Je n'ai pas su t'élever!
Je t'ai donné le roi pour maître,
Je n'en ai pas trouvé de meilleur.
Et tu vas partager la couche
De la fille de ton bon maître!
Mon fils, tu avais perdu cette tête
Que le roi veut faire couper!...
Hélas, pauvre enfant, avant que tu meures,
Je veux encore t'entendre chanter.
— Comment chanterai-je, mère,
Si je sens la mort qui s'approche?
— Chante, pauvre enfant, chante,
Tu recevras ma bénédiction en échange,
Car en ce moment-ci je me souviens
De ton père dans sa prison.
Chante-moi ce qu'il chantait
Pendant la nuit de la Saint-Jean,
Ce que tant de fois tu m'entendis
Chanter au milieu de mes larmes.

— « Un jour, la veille du jour
« Qui est le jour de la Saint-Jean,

« En cette tour on m'enferma
« Afin d'expier mes fautes.
« Et m'y voici, pauvre moi !
« Cloîtré en cette prison,
« Je ne sais ni quand naît le soleil,
« Ni quand la lune se lève. »

Du haut de son balcon
Le roi était en train d'écouter.
Il va trouver la princesse,
Il l'emmène par la main :
— Viens écouter, ma fille,
Cette chanson si tendre :
Sont-ce des anges au ciel,
Ou des sirènes dans la mer ?
— Ne sont ni anges au ciel,
Ni sirènes dans la mer,
C'est bien le pauvret sans heur,
Que vous voulez faire périr.
— Lors, je casse la sentence,
Je le fais mettre en liberté...
Il va devenir ton prisonnier,
Car je vais en faire ton mari.

Ce n'est pas seulement dans ses rares envolées lyriques que la poésie populaire rappelle certaines traditions d'Europe. Dans un ordre d'idées plus terre-à-terre, on retrouve des vestiges constants de la mère patrie. Plusieurs de nos jeux d'enfants, quelques-uns des chants qui les accompagnent, présentent des analogies frappantes, non seulement avec ceux du Portugal, ce qui est tout naturel, mais encore avec ceux de France.

La ronde « La Tour, prends garde » se retrouve parmi nous, un peu modifiée, mais reconnaissable encore : l'un des enfants croise les bras, la main droite posée sur le poignet gauche, qu'elle serre ; les deux bras étendus forment ainsi un siège naturel ; une petite fille s'y assied ; la bande des marmots l'entoure, et chante en chœur :

Voilà Marie Bois qui s'en va,
Assise sur sa chaise,
Filant son coton,
A la maison du capitaine.
Capitaine n'est pas chez lui :
Hé bien! flanquons-la par terre!

Et, là-dessus, on la jette à bas de son siège.

On connaît la formule employée par les enfants en France pour désigner celui d'entre eux qui doit faire le colin-maillard : « Une poule sur un mur — Picotait du pain dur ». On la retrouve au Brésil sous la forme suivante, recueillie à Bahia :

Je suis la petite veuve
Des parages de là-bas,
Je veux me marier,
Mais ne sais avec qui ;
Avec celui-ci, oui,
Avec celui-là, pas,
Avec celui-ci, oui,
Que j'aime bien.

Dans le Nord, j'ai entendu la variante suivante :

Ma petite veuve,
Venue de Bethlem,
Veut se marier,
Ne trouve pas avec qui ;
Ferma sa porte,
Dans la rue me laissa,
Serein et pluie
Tout me mouilla

Une ronde bien répandue est celle-ci : l'une des enfants se place au milieu du cercle, en se couvrant le visage, de ses deux mains; les autres dansent autour, en chantant :

Madame Dona Sancha
Couverte d'or et d'argent,
Découvrez votre visage,
Car nous voulons le voir.

La petite fille répond, en se découvrant le visage :

Je suis la fille d'un comte,
La petite-fille d'un roi,
On m'a fait me cacher
Dessous une pierre.

Les autres reprennent en chœur, en dansant :

Valentin, tin, tin
Qui s'est marié, s'est marié,
Qui ne s'est pas marié, reste tout seul.

Ce disant, chaque petite fille cherche un cavalier; tous les enfants forment des couples; celle des petites filles qui n'a pas réussi à attraper un cavalier, entre dans le rond : c'est elle qui est « dessous la pierre ».

Je reproduis ici la musique de cette ronde (Morceau de musique n° 1).

J'ai entendu chanter également cette autre ronde : les enfants des deux sexes forment un cercle; l'un d'eux se place au milieu, et les autres chantent :

Constance, ma Constance,
De la constance il n'y en a pas :
Il y a des revers de fortune,
Des tours que fait le monde.

Dans le jardin des belles dames,
Laquelle choisirai-je?
Embrasse la tienne,
Je vais embrasser la mienne.

L'année dernière, j'ai aussi entendu chanter, dans l'île des Jaguars, vis-à-vis la ville de Pará, la chanson suivante, sur l'air connu : « Savez-vous planter des choux? » dont il est une imitation curieuse, dans un français étrange, mêlé de portugais :

O Madame, voulez-vous danser
A la mode des Français?

Ao fechar da contredanse
A la mode de la France.

J'ai appris que l'air et les paroles avaient été enseignés aux jeunes filles de l'Asyle de saint Antoine, maison épiscopale dirigée par des religieuses italiennes. C'est ce qui explique ce français créole ou macaronique, si l'on aime mieux.

On m'y a communiqué encore une ronde sur l'air français : « Nous n'irons plus au bois — Les lauriers sont coupés ». Les paroles sont dans le même style, moitié français, moitié portugais-brésilien. Les voici :

Nous allons danser,
Matatira, tira, tira,
Avec qui danserez ?
Matatira, tira, tira

La petite fille jolie,
Matatira, tira, tira,
Ah ! quel baiser (*bis*)
Donne son cousin en passant !

En Amazonie, j'ai retrouvé une berceuse d'origine portugaise, mais ayant subi de profondes modifications. J'en reproduis ici les paroles et la musique (Morceau de musique n° 2), tels qu'ils sont restés gravés dans ma mémoire depuis mon enfance :

— Tana, Tana, Tana [1],
Faites-moi mon lit.
— Avec quoi le ferai-je?
— Avec un morceau de bois.
— Où est le bois?
— Le feu l'a brûlé.
— Où est le feu?
— L'eau l'a éteint.
— Où est l'eau?
— Le bœuf l'a bue.
— Où est le bœuf?
— Il mange du blé.
— Où est le blé?
— La poule l'a répandu.
— Où est la poule?
— Elle couve son poussin.
— Où est le poussin?
— L'épervier l'a mangé.
— Où est l'épervier?
— Le moine l'a tué.
— Où est le moine?
— Il dit sa messe?
— Où est la messe?
— Dans le trou de la fourmi.
— Où est le trou?
— Derrière la porte?
— Où est la porte?
— Elle est chez moi.....

Et ainsi de suite : la tirade est vraiment sopo-rifique.

[1] *Tana* est le nom de la servante ou nourrice; peut-être est-ce l'abréviation de Gaetana, Gaëtane.

Si, malgré cela, l'enfant se montre rebelle et, en refusant de s'endormir, éclate en pleurs, la sollicitude maternelle ne se trouve pas prise au dépourvu; elle lui chante cette autre « dormeuse », d'origine portugaise également :

J'ai trouvé Notre-Dame
Sur le bord de la rivière,
Lavant les petits langes
De son Fils béni :
Notre-Dame lavait,
Saint Joseph étendait,
Et l'Enfant pleurait
A cause du froid qu'il faisait.
Ne pleure pas, mon enfant,
Ne pleure pas, mon amour ;
Le couteau qui coupe bien
Donne le coup sans faire du mal.

Les superstitions transmises par les Portugais à leurs descendants d'Amérique sont assez nombreuses ; en général, elles n'ont subi que des modifications de détail parmi nous.

Nous gardons toujours vivace la dévotion envers saint Antoine de Padoue, que les Portugais appellent avec raison saint Antoine de Lisbonne, car il naquit à Lisbonne, le 15 août 1195, de parents portugais. Ce thaumaturge a été enrôlé depuis plusieurs siècles dans l'armée portugaise [1].

[1] *Rio-de-Janeiro*, par Émile Allain, 1886.

Il en fit partie, tout d'abord, comme simple soldat; le roi se souvenait peut-être qu'Antoine était le fils de Martin Bulhoens, officier de mérite. En 1710, le général Duclerc, après avoir armé à Brest une escadre de six vaisseaux, montés par quelques centaines de Français, fit une tentative pour s'emparer de Rio-de-Janeiro. Le gouverneur de cette ville, Francisco de Castro-Moraes, qui devait finir comme un traître, voulut avoir contre les Français un puissant allié dans le ciel, puisqu'il n'en trouvait pas sur la terre : il n'imagina rien de mieux que de s'adresser à saint Antoine, auquel il conféra le grade et la solde de capitaine. Plus tard, en 1814, don Jean VI, qui s'était enfui du Portugal à l'approche de l'armée de Junot, accorda à ce saint, d'abord, le brevet de *sargento-mor* d'infanterie, puis le brevet de lieutenant-colonel, lui donna la solde de ce grade, et le décora du grand-cordon de l'ordre royal militaire du Christ. Le Brésil, en se séparant du Portugal en 1822, ne voulut pas se mettre mal avec un officier qui dispose des milices célestes : il lui a conservé son grade, et saint Antoine émarge au budget de l'empire! Le premier des journaux de Rio, le *Jornal do Commercio*, publiait, dans son numéro du mercredi 5 octobre 1887, à la septième colonne de la première page, l'information suivante, que je m'en voudrais de ne pas traduire littéralement :

« La Caisse de payement des troupes de cette capitale a versé, le 1[er] courant, au Révérend Provincial de l'Ordre de Saint-Antoine, le Père Jean do Amor-Divino Costa, la somme de 240.000 *rèis* (571 francs 35 c., au change du jour), montant de la solde correspondante au trimestre écoulé de juillet à septembre dernier, à laquelle a droit le lieutenant-colonel honoraire de l'armée, le glorieux saint Antoine. »

Sans respect pour les galons de ce saint, qui porte le grand cordon rouge-vert et qui touche 2. 285 francs de solde annuelle, les bonnes femmes le placent la figure tournée contre le mur, l'attachent ou le jettent dans un puits, quand elles ont perdu quelque objet, et elles ne lui rendent sa position naturelle qu'après avoir retrouvé, par son intercession, l'objet perdu.

D'ailleurs, la maison de Bragance, qui a accordé les honneurs militaires à saint Antoine, sait ce qu'il en coûte de manquer d'égards envers les protégés du ciel [1], comme le prouve la légende suivante :

Don Jean IV du Portugal n'était encore que duc de Bragance; un frère lai Franciscain va lui demander l'aumône ; le prince était de mauvaise humeur; il congédie le quémandeur en lui donnant des coups de pied. Le coup blessa le moine au tibia, et celui-ci le maudit :

[1] *Brazil Historico*, escripto pelo D[r] A.-J. de Mello-Moraes. 2[e] série, 1867, tome II, Rio-de-Janeiro.

— « Ta descendance ne verra jamais régner son premier né, et Dieu fera que ceux qui te succèderont porteront tous ce signe sur la jambe. »

La prophétie s'est réalisée. Aussi, don Jean IV, devenu roi, pour conjurer la malédiction, ordonna-t-il : que ses descendants seraient présentés à l'autel de l'ordre mendiant de saint François ; qu'ils assisteraient à toutes les fêtes du saint; qu'ils ajouteraient à leurs prénoms celui de François d'Assise.

Encore aujourd'hui, le roi don Louis de Portugal porte le prénom de François d'Assise.

Passons à d'autres superstitions d'origine portugaise.

A Pará, d'après M. Padua-Carvalho, il y a plusieurs espèces de loups-garous :

Le loup-garou dont la tête se détache du corps, et qu'on appelle Kumacanga, est toujours la concubine d'un prêtre, ou bien le septième fils de leur amour sacrilège. Le corps reste à la maison; la tête seule sort, pendant la nuit du vendredi, et vole dans les airs comme un globe de feu.

Le loup-garou cheval, chèvre, jaguar, porc, etc. est le septième enfant mâle ou femelle d'un couple quelconque. Si vous avez sept enfants mâles l'un après l'autre, ou sept filles l'une après l'autre, le ou la septième sera loup-garou.

On peut rompre le charme et empêcher la métamorphose du malheureux, de deux manières : en le blessant sans qu'il puisse vous blesser ou vous mordre à son tour, car, si vous étiez blessé ou mordu, vous prendriez sa place; en vous emparant des vêtements dont il se dépouille avant sa transformation, et en les jetant au feu [1].

Dans certaines villes, à Bahia et ailleurs, on faisait, naguère encore, une procession, pendant laquelle la Sainte Vierge était promenée de porte en porte pour visiter les malades. Ceux qui l'accompagnaient chantaient ce quatrain, qui date du temps des missionnaires portugais :

Voici venir Notre-Dame,
Toute couverte de fleurs ;
Elle va de porte en porte
Pour visiter l'habitant.

Dans la province de Maranhão, sur les bords du Parnabyba, dans un endroit connu sous le nom de passage de Saint-Antoine, les voyageurs aperçoivent, pendant la nuit, un mouton gigantesque portant une étoile sur le front ; tantôt cette étoile semble s'éteindre, tantôt elle se rallume et lance des éclairs. Les habitants du pays expliquent

[1] Chez les Portugais, la superstition est analogue, comme on peut le voir dans les *Tradições Populares de Portugal*, par Leite de Vasconcellos, Porto, 1882.

la miraculeuse apparition de la manière suivante [1] :

Un moine missionnaire passait par là, un jour, chargé du produit de ses quêtes. Une bande de voleurs se jeta sur lui, le dévalisa et le tua. Mais, en vrais bandits légendaires, ils se repentirent aussitôt de leur crime, et enterrèrent le moine et son or.

Le mouton représente la victime et l'or est figuré par l'étoile.

C'est également des Portugais que notre peuple a hérité le goût qu'il conserve pour les pompes de l'église. Chaque ville a sa fête populaire ayant un cachet spécial, mi-partie religieux, mi-partie profane. Ces fêtes sont célébrées aux frais des membres de quelque *irmandade* ou confrérie.

A Cuyabà, dans la province de Matto-Grosso, les fêtes de la Pentecôte (que nous appelons fêtes du Saint-Esprit), sont les plus populaires et les plus somptueuses [2]. « Le directeur de la fête est désigné par le sort. La veille du jour où l'on doit la célébrer, il sort accompagné d'une bande de musique et de quelques amis; il porte les insignes de sa charge : une couronne en argent, un sceptre et une bannière ; il va quêter. Le pro-

[1] *Algumas palavras sobre o Fetichismo religioso*, par J.-A. de Freitas, Pernambuco, 1883.

[2] *Noticia sobre a provincia de Matto-Grosso*, par J.-F. Moutinho, S. Paulo, 1869.

duit des offrandes s'élève ordinairement à deux *contos* (5,000 francs) et même davantage. Le jour de la cérémonie, ce *festeiro*, qui prend le nom d'*empereur*, s'en va à l'église, au milieu d'un carré formé par quatre planches en bois ; les extrémités de ces planches sont soutenues par les plus hauts personnages de la ville ; sur un plateau en argent, on porte le sceptre et la couronne ; la bannière précède la procession. La veille, il y a illumination et feux d'artifice depuis la porte de l'église jusqu'à la porte de l'empereur, où l'on a dressé un riche autel. Après la cérémonie religieuse, il y a distribution de viande et de vivres aux pauvres, de même que de petits pains à tout le peuple. Les autorités reçoivent des cadeaux spéciaux, qui consistent en de grands gâteaux ornés de fleurs et de rubans. Puis, il y a des courses de taureaux, comédie, bal, etc., le tout aux frais du susdit empereur, qui dépense de quatre à cinq *contos*, de 10 à 12,500 francs. »

Les fêtes de la semaine sainte gardent un caractère de recueillement exceptionnel, surtout dans les petites villes.

En 1887, j'ai assisté à la procession de « l'enterrement du Christ ». Un jeune garçon, habillé en ange, portait à la main un drap représentant la tête sanglante du Christ, ce que l'on appelle en Italie la Véronique. De temps en temps, la pro-

cession s'arrêtait, l'ange grimpait sur une chaise, et chantait d'une voix émue, en déployant la sainte image :

« *O vos omnes, qui transitis per viam, videte si est dolor sicut dolor meus!* »

A Cuyabà, d'après M. Moutinho, l'église épiscopale possède une image miraculeuse du « Seigneur Bon Jésus ». Elle fut trouvée dans l'île de Manuel-Homem, sur le Rio Grande, à 225 lieues de la capitale où on la vénère aujourd'hui. Cette île doit son nom à un criminel célèbre, Manuel-Homem, qui s'y était réfugié. Il y trouva la sainte image et la garda avec dévotion. L'endroit, situé au-dessous du confluent de deux rivières, sur la route des voyageurs qui se rendaient de San-Paulo aux mines de Matto-Grosso, était trop exposé aux regards des curieux; notre criminel dévot résolut de chercher un abri plus sûr pour sa personne. Avant de s'enfoncer dans l'intérieur des terres, il bâtit un chaume où il plaça le Seigneur Bon Jésus. Un commerçant y retrouva l'image ; il essaya en vain de la transporter ailleurs ; il appela des amis à son aide ; tous leurs efforts furent inutiles, bien que la statue soit en bois et pèse à peine quelques kilogrammes. Un autre voyageur fut plus heureux, et présentement la statue a les honneurs de la cathédrale.

Je pense que l'usage suivant est d'origine portugaise :

A Rio-de-Janeiro, pour qu'un chien ne grandisse plus, on le prend, on le place sur l'un des plateaux d'une balance, et, sur l'autre plateau, on met une quantité égale de sel ; puis, on jette ce sel à la mer.

Les marchands de sel affirment que la taille du petit chien reste stationnaire.

CHAPITRE III

Poésie d'origine africaine. — L'esclavage. — Comment il a été introduit. — Comment il a été aboli. — Les apports de la race noire. — Plaintes des noirs. — « Notre-Père » des noirs. — Le cauchemar est un nègre. — La mulâtresse. — Comment elle règne. — Vendeurs noirs. — Amours noirs. — Danses des noirs. — Leurs plaisanteries. — Leurs chansons. — Le Caméléon (paroles et musique). — Dévotion envers saint Benoît et Notre-Dame du Rosaire. — Une requête au Christ. — La Saint-Jean. — Improvisations poétiques. — L'africain dans les mots brave l'honnêteté.

La poésie d'origine africaine ne saurait prétendre à autant d'élévation que celle d'origine portugaise. C'est la poésie d'un peuple asservi pendant trois siècles, et l'assujettissement dans lequel il a vécu explique ses plaintes et ses tristes joies d'un moment. Heureusement, le jour même où je termine ces pages (le 13 mai 1888), un grand acte de justice, qui est en même temps un fait économique de premier ordre, vient de s'accomplir au Brésil : l'esclavage n'existe plus dans l'immense empire de dom Pedro II.

Les premiers esclaves africains ont été introduits au Brésil quelque temps après la découverte. Ce sont les Portugais conquérants qui, vers le milieu du XVI^e^ siècle, ont imposé ce surcroît de servitude au pays asservi ; ils n'a-

vaient pas assez des aborigènes réduits en esclavage; à l'Indien ils ont ajouté le noir comme compagnon de chaîne. Jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, le pauvre noir, arraché de l'Afrique par des trafiquants à la peau blanche, a débarqué en Amérique pour y continuer sa triste odyssée. Un prince éclairé, dom Pedro II; une femme de cœur, la princesse Isabelle; des hommes comme Eusebio de Queiroz, le vicomte de Rio-Branco, Dantas, Joâo-Alfredo, Antonio Prado, Rodrigo Silva ont employé leur vie à faire disparaître cette honte. Ils y ont réussi, aidés par des tribuns enflammés, comme José do Patrocinio et Joaquim Nabuco. Mais, quoique l'institution maudite ait disparu, il n'en est pas moins vrai que, pendant trois cents ans, l'Africain et ses descendants se sont assis à notre foyer, ont mêlé leur sang à notre sang et sont devenus un facteur important de notre évolution sociale. Ils ont laissé dans le pays une empreinte que bien des générations seront impuissantes à effacer.

Sans doute, le noir n'a pas apporté grand chose, en dehors de ses bras robustes, de son ardente terre africaine. Il n'arrivait pas en conquérant, comme le Portugais. Il n'était même pas, comme l'Indien, un maître dépouillé du sol où il régnait seul. Il venait, au contraire, vaincu, contraint et abruti, transporté à fond de cale par des marchands impitoyables.

Néanmoins, mis en contact avec les deux autres éléments, il devait forcément faire sentir son influence dans le cours des siècles, et transformer insensiblement les traditions qu'il recevait en les amalgamant avec les siennes propres et en les adaptant à son caractère et à son nouveau milieu.

Il existe donc parmi nous une poésie populaire où domine la note noire, — poésie gouailleuse, désespérée, attendrie, et le plus souvent d'une crudité d'expressions excessive.

Voici, d'abord, un dicton, qui peint bien l'opinion qu'avaient les noirs au sujet de leurs oppresseurs :

Noir qui vole est larron,
Blanc qui vole est baron.

Il est vrai que les Anglais, qui n'ont rien de commun avec les noirs, disent aussi :

« *A poor man is a thief. A rich one is a kleptomaniac.* — Si vous êtes pauvre vous n'êtes qu'un voleur ; si vous êtes riche, vous êtes atteint de cleptomanie. »

Ce qui prouve que, sous toutes les latitudes, il y a deux justices : l'une à l'usage des pauvres ; l'autre à l'usage des riches.

Les noirs eux-mêmes reconnaissent, d'ailleurs, leur fatale infériorité, due au régime sous lequel ils ont vécu pendant tant d'années, comme le prouve

le « Notre-Père du Noir », recueilli par M. S. Roméro :

« Le noir dans les fêtes des blancs est le premier à empocher les coups et le dernier à manger. — Le noir se confesse, mais ne communie pas. — Le noir est un tronc d'arbre : fou qui ne tire pas sur lui ! — Le noir bougonne, quand on l'appelle ; s'il bougonne, il est battu. — Le noir est un fantôme ; quand il ne demande pas, il vole. — Le noir a une odeur de bouc — ; il ressemble au diable. — Le noir est la dernière chose de ce monde. — Le noir n'entre pas à l'église ; il espionne du dehors. — Le noir a le pied d'un animal, ongles de gibier et talon fendu ; son petit doigt est comme la graine du concombre de San-Paulo ; sa chevelure est emmêlée. — Le noir, quand il ne chante pas, siffle. — Le noir couché, est un rocher ; courant, un porc ; assis, un morceau de bois. »

Que cette litanie ait été inventée par les noirs eux-mêmes pour peindre le triste sort auquel les a réduits l'esclavage séculaire, ou qu'elle ait été composée par le blanc exploiteur pour flétrir l'instrument de sa richesse, ce qu'il y a de certain c'est que de tels aphorismes sont la condamnation flagrante de l'immorale servitude si heureusement supprimée. Hâtons-nous de dire qu'ils contiennent des exagérations évidentes, et se rapportent, dans leur ensemble, à des coutumes qui ne subsistent plus depuis longtemps.

C'est dans le mépris du noir qu'il faut chercher

l'explication que donnent les gens de Pará au sujet du cauchemar. Pour eux, le cauchemar est un vieux nègre, coiffé d'un bonnet rouge. Si l'on s'endort le ventre en l'air, le cauchemar se glisse dans le hamac et fait tout ce qu'il veut de la pauvre endormie, car, en homme de bon goût, il fréquente les femmes de préférence. Alors i leur serre la gorge, leur pince les mollets, pèse sur leur poitrine.

On se débarrasse de cet hôte nocturne de plusieurs manières : en frappant des mains, en faisan du bruit avec ses pantoufles, en frottant les mains l'une sur l'autre, en plaçant un petit couteau rouillé sous son hamac.

La mulâtresse, cette hybride du noir et du blanc, joue un grand rôle dans la poésie populaire de notre pays. Une chanson très répandue la dépeint en ces termes enthousiastes [1] :

La petite mulâtresse du Brésil
Est une douce manne céleste,
Un petit fruit tout sucré
Un savoureux *cambuca* [2].

Elle est un plat appétissant,
Meilleur que le *vatapa* [3].

[1] *Nova collecção de hymnos, canções e lundús,* par J.-N. de Souza-e-Silva, Rio, 1878.
[2] Fruit du Brésil.
[3] Plat de Bahia.

Elle est un nectar délicieux,
Et comme il n'y en a pas.

Elle est un mets délicat,
On dirait de l'igname avec du miel ;
Elle est un morceau agréable
Aussi bon que le fruit de la passiflore.

Il y a encore sept quatrains dans le même genre. Les ravages que font les « mulatinhas », une autre chanson va nous les dire :

— Où allez-vous, M. Pereira de Moraes ?
Si vous partez, vous ne reviendrez plus :
Les petites mulâtresses n'ont qu'à pousser des soupirs,
Elles n'ont qu'à parler tout bas pour faire parler,
Qu'à mettre leur peigne pour se faire la raie,
Qu'à se moquer de leurs diablesses de rivales,
Qu'à mettre de l'empois à leurs jupons plissés,
Pour que si vous y allez, vous ne reveniez plus.

— Petites mulâtresses bavardes,
Que le diable lui-même a reniées,
Elles m'ont volé mon argent,
Et m'ont laissé tout fracassé.

Ah ! mon Dieu !
Ah ! mon Dieu !
Ces petites mulâtresses
Sont ma damnation.

Un grand nombre de noirs sont vendeurs ambulants, et courent la rue avec leur marchandise,

dont autrefois ils devaient verser le montant à leur maître, le soir venu. Un vendeur de grosses écrevisses chante ainsi ses peines, dans un jargon dont il est difficile de donner une idée[1] :

Les écrevisses vont à l'*ata* (panier).
Cherchant à y entrer ;
Leur maître, le noir, arrive, *aï uê !*
Il fait des écrevisses une enfilade.

Après en avoir fait une enfilade,
Il sortit dans la rue en criant :
« Arrive, arrive, client, *aï uê !*
V'là des écrevisses, Mam'zelle. »

Des jeunes filles pauvres le voient et l'appellent,
Et commencent à lui demander :
« Combien les écrevisses ? *aï uê !* »
— « Une demi-*pataca*, Mam'zelle »

— « Dites donc, petit père, dites-moi,
Comment vous appelez-vous ? »
— « Mam'zelle pourquoi vous voulez savoir ? *aï uê*
Je m'appelle le père Manué. »

— « Hé bien ! père Emmanuel, allez
Faire un tout petit tour,
Et quand vous repasserez,
Venez prendre votre argent. »

— « Emportez vos écrevisses, jeune femme,
Et mettez-les à cuire,
Car p'tit père ne tardera pas
A venir chercher son argent. »

[1] *Nova collec.*, loc. cit.

Ces mots n'étaient pas plutôt dits
Que le noir venait frapper à la porte.
La jeune fille demande : « Qui est là ? »
Le noir répond : « C'est moi ! »

La jeune femme vint de l'intérieur
Pour dire que maintenant elle n'avait pas
De l'argent à lui donner,
Mais que son mari allait rentrer.

Alors le noir se fâcha,
Il devint blanc comme l'ivoire,
Et quand il put parler, *aï uê !*
Il commença de la sorte :

— « Mam'zelle savait donc pas
Que zé suis esclave,
Qué dois rendre compte
De son esclavage ?
Je vends pas à l'œil :
Apporte mon argent. »

Ce noir n'était évidemment pas aussi fin que la négresse dont une autre chanson va nous dire les prouesses :

Le pauvre ! Comme il est simple
De croire que je l'adore,
Parce qu'il me voit pleurer ;
Dieu seul sait pour qui je pleure !

— « *Mâibenta*, donne-moi à crédit un gâteau,
Minhas Candongas. »

— « Peux pas, M. le lieutenant,
Minhas Candongas,
Car les gâteaux sont à Mam'zelle,
Minhas Candongas :
On les donne pas à crédit à tout venant,
Minhas Candongas,
Car ils ont beaucoup de condiment,
Minhas Candongas,
Du sucre, du beurre, de la giroflée,
Minhas Candongas,
Et d'autres petites choses encore,
Minhas Candongas ;
C'est des gâteaux de *qui-lê-lê* (superfins),
Minhas Candongas,
Point d'admiration,
Minhas Candongas.
Eh là-bas, Manué !
Minhas Candongas,
Chaud, chaud, mam'zelle ! »

Vous vous vantez partout
Que c'est vous qui m'avez laissée,
Hé bien ! soyez certain
D'avoir pris des vessies pour des lanternes !

Tandis que la danse des Indiens, comme nous le verrons plus loin, est presque toujours langoureuse, celle des noirs est ordinairement fort mouvementée, presque capritante.

Dans le nord, à la fin de leurs fêtes, j'ai entendu dernièrement les métis de noir et d'indien chanter ainsi, épuisés de fatigue :

« Hélas ! Jésus ! Courouata ! [1]. Je ne peux plus danser. — Ma jambe est trop fine. — Elle court le risque de se casser. »

Les plaisanteries qu'ils échangent entre eux sont parfois simplement insolentes, et ne semblent pas avoir beaucoup de sel, quoiqu'elles soient en vers, comme dans ce quatrain :

« Le père Félix est en train de fumer — Avec sa pipe en argent. — La fumée qu'il en tire — c'est tout cela qui me tue. »

Peut-être n'y a-t-il qu'une allusion à quelque noir parvenu, devenu un objet d'envie pour ses anciens camarades. Peut-être aussi est-ce une simple déclaration d'amour.

En fait de déclarations d'amour, M. S. Roméro en a recueilli une à Pernambuco, qui présente une singularité remarquable au point de vue philologique : les couplets sont portugais, et le refrain est africain. Dans la traduction, nous avons remplacé les phrases portugaises par des équivalents français :

Vous m'aimez,
Moi je vous aime ;
Si papa consent,
O mon bien,

[1] Coco du tucuman, fruit du palmier que les botanistes nomment *Astrocaryum Tucuma*.

Je me marie avec vous.
Alé, alé, alé, alé,
Calunga mussanga,
Mussanga è.

Si me donnez de quoi m'habiller,
Si me donnez de quoi manger.
Si me payez mon loyer,
O mon bien,
Je vais demeurer chez vous
Alé, alé, alé, alé,
Calunga mussanga,
Mussanga è.

La chanson suivante, fort connue dans les provinces de l'extrême Nord, a l'avantage de rappeler une mode des noirs. Ceux-ci, en effet, même quand ils revêtent leurs habits du dimanche, vont presque toujours pieds-nus; aussi la chanson dit-elle [1] :

J'allai à la forêt chasser des colombes,
J'y trouvai un caméléon.
Attache-le, petite mulâtresse, attache-le,
Attache-le, pieds et poings liés.

Caméléon s'en alla entendre la messe,
En gilet et pieds nus.
Attache-le, petite mulâtresse, attache-le,
Attache-le, pieds et poings liés.

Les noirs sont très religieux : on leur a enlevé toutes les joies de la terre; il n'est pas surprenant

[1] Morceau de musique n° 3.

qu'ils rêvent, au moins, une vie meilleure dans l'autre monde.

Ils ont une dévotion particulière envers saint Benoît, leur patron, et envers Notre-Dame du Rosaire. Au premier ils s'adressent dans ce langage familier et tant soit peu irrévérencieux :

« Mon saint Benoît est un saint des noirs ; il boit de l'eau-de-vie douce ; il ronfle dans sa poitrine. — Mon saint Benoît n'a plus de tonsure : il a une nappe, venue de Lisbonne. — Mon saint Benoît, je viens vous demander, pour l'amour de Dieu, de jouer du *cucumbi* [1]. — Mon saint Benoît, c'est de la mer que tu es venu : tu es arrivé le dimanche. Quel miracle tu as fait ! — Feu de la terre, feu de la mer ; notre reine [2] nous aidera. — Dépêchons, dépêchons, marchand de tabac ; notre reine a beaucoup d'argent. »

A propos de saint Benoît, dont les noirs sont très fiers, on raconte l'anecdote suivante :

Un jour, ils chargent un prédicateur célèbre du panégyrique du saint dans leur église. Le prédicateur monte en chaire; l'assistance se réjouit d'avance de l'éloge du saint qu'elle va entendre. Il commence son sermon :

— « Saint Benoit, dit-il, était un noir, un ivrogne et un voleur ».

[1] Instrument de musique des Africains (S. Roméro).

[2] Dans ces fêtes, les noirs ont une reine, choisie par eux-mêmes ; elle marche à la tête du cortège, magnifiquement parée et portant une couronne.

Un cri d'indignation va s'échapper de toutes les poitrines. L'orateur a produit son effet. Il poursuit en ces termes :

— « Oui, mes Frères, saint Benoît était noir, mais seulement de peau, car jamais on ne vit d'âme plus candide. Il était ivrogne, mais il ne s'enivra jamais que de l'amour divin. Il était voleur, car il nous a pris tous nos cœurs ! »

L'auditoire était dans l'extase.

A Notre-Dame du Rosaire, les noirs s'adressent en ces termes [1] :

Vierge du Rosaire,
O maîtresse du monde,
Donne-moi un coco frais [2],
Sans cela, je vais au fond.
Indêré, rê, rê, rê
Ah ! Jésus de Nazareth.

Vierge du Rosaire,
O Maîtresse du Nord [3],
Donne-moi un coco frais,
Sans cela je vais au pot-à-eau.
Indêré, rê, rê, rê, etc.

[1] Je donne ici la version des *Tayéras* (mulâtresses) et *Congos* (noirs) de Sergipe, d'après M. Sylvio Roméro.

[2] Le texte original dit : un coco d'eau, car le coco, lorsqu'il est frais, contient un liquide que l'on boit.

[3] La province de Sergipe est située dans le Nord du Brésil.

Vierge du Rosaire,
Souveraine Marie,
Ce jour d'aujourd'hui,
Est tout entier à notre joie.
Indêré, rê, rê, etc.

En parlant de leurs fêtes à Matto-Grosso, M. Moutinho écrit :

« Leurs fêtes sont ordinairement fort bruyantes ; ils nomment un roi et une reine, des juges, etc. Le jour de la fête du Rosaire ou de saint Benoît, les juges se réunissent chez le roi ; celui-ci sort de chez lui portant une couronne en argent sur la tête, accompagné de la musique et d'un grand nombre de noirs, tous avec un parasol ouvert.

« Une vingtaine de noirs, habillés à la mode du Congo, portant des panaches en plumes, jouant du tambour de basque et râclant un tuyau en bambou, le précèdent ; ils chantent, ils dansent en se rendant chez la reine. Ici, ils retrouvent les juges femelles, qui sortent avec eux ; ils donnent à celles-ci leur droite et la protection de leurs parasols, et tous ensemble ils se rendent à l'église au bruit des fusées et des bombes. A l'église, ils assistent à la cérémonie assis sur des chaises spéciales, ornées de velours, de galons et de fleurs. Puis, ils retournent chez le roi ou chez la reine, où ils font bombance. Le soir, ils suivent la procession, et, la nuit venue, il y a bal. Les danseurs parcourent les rues de la ville, ils entrent même dans quelques maisons. A huit heures du soir, tout est fini : ils rentrent chez eux. »

C'est aussi un homme de couleur qui plaça entre

les mains de l'image du Christ la pétition suivante :

« Illustrissime Seigneur de la Sainte-Trace,

« Le soussigné dit qu'il ne peut plus rester attaché au comptoir, et que si vous faites en sorte que son père l'envoie comme conducteur d'une caravane faire des achats à Rio-de-Janeiro, il vous promet d'en rapporter pour vous huit livres de cierges en cire. Il espère recevoir cette grâce. »

La pétition fut portée au père du commis, qui écrivit la réponse suivante, placée également entre les mains du Christ, où le jeune homme la retrouva :

« Cette fois-ci, le requérant recevra trois douzaines de coups de férule ; s'il persiste dans son désir, on l'engagera comme tambour dans l'armée. (Signé) Le Seigneur de la Sainte-Trace. »

Et la sentence fut exécutée.

A l'époque de la Saint-Jean, les noirs ont comme une réminiscence du bœuf Apis. Ils font un mannequin représentant un bœuf : l'un d'eux s'introduit dans le mannequin, et « fait le bœuf » ; les autres dansent autour du veau en bois. Cette chanson est très connue ; on la chantait autrefois dans tout le nord du Brésil, avec de légères variantes.

Je donne ici la version de Sergipe, d'après M. S. Roméro :

Vois le bœuf, vois le bœuf,
Il va te frapper ;
Entre donc dedans,
Mon bœuf vaillant.

Vois le bœuf, vois le bœuf,
Il va te frapper;
Le maître de la maison
Tu vas fêter.

Vois le bœuf, vois le bœuf,
Il va te frapper,
Sors du petit bois,
Mon bœuf Malabar.

Vois le bœuf, vois le bœuf,
Il va te frapper ;
Disperse tout ce monde,
Mon bœuf vaillant.

Et, ce disant, le bœuf s'avançait vers les assistants, la corne baissée, comme pour les frapper.

Les gens de couleur sont très forts aussi pour improviser des vers dans les défis poétiques. M. Moutinho cite ces deux quatrains échangés entre un homme et une femme :

L'homme :
Je passai le Parnahyba,
Naviguant sur un radeau ;

Les péchés viennent de la jupe
Et pas du tout du pantalon.

La femme :
On dit que la femme est fausse,
Aussi fausse que le papier,
Mais qui vendit Jésus-Christ,
Ce fut un homme et pas une femme.

Terminons par un quatrain un peu vif, que les mulâtres de la province de Pernambuco chantent dans leurs *sambas* ou danses caractéristiques :

Deux choses me font content,
Deux choses me passionnent :
Une jambe grosse et poilue,
Un sein ferme dans la chemisette.

N'avais-je pas raison de dire, en commençant, que l'africain dans les mots brave l'honnêteté?

CHAPITRE IV

Poésie d'origine indienne. — La création de la nuit. — « Matinta-pereira » et « Maty-Tapéré. » — Les « bains de fortune ». — Les dents. — Le carnaval et les crabes. — Le « poisson-pierre ». — Fétiches. — Comment on appelle le vent. — La fête des Rois. — Le glorieux saint Thomas. — Saint Thomas, premier apôtre du Brésil. — Avant-coureurs de la mort. — Sorts. — L'oraison de saint Georges. — Comment on peut se concilier ses ennemis. — Le signe de la croix. — Le cheval-marin. — Un porte-bonheur. — Deux berceuses. — Sauvages et Gascons.

La folle du logis joue un grand rôle chez les Indiens. Leurs poésies et leurs conceptions ont le plus souvent un cachet de finesse séduisante.

Lorsque l'on étudie de près leurs rêves mélancoliques et leurs étranges intuitions, on se prend à douter : on ne sait pas trop si l'on a affaire à une race sauvage qui émerge de la barbarie ou à une race déchue de sa grandeur primitive, ayant connu des jours plus civilisés. On comprend alors José de Alencar écrivant avec assurance :

« Je pense que le Brésil est le berceau de l'humanité, et que l'Adam de la Bible, l'homme rouge façonné d'argile, a été le tronc de cette race américaine, que d'aucuns supposent une dégénération des autres, tandis qu'au contraire elle en est la source commune. »

M. Couto de Magalhâes va nous dire dans son « O Selvagem » comment ils ont imaginé la création et l'apparition de la nuit, qui dormait au fond des eaux. Ainsi, dans l'Iliade d'Homère [1], le sommeil, sous la forme du cymandis, l'oiseau bronzé, était tapi dans le feuillage parmi les rameaux d'un pin. Voici la légende indienne [2] :

« Au commencement, il n'y avait pas de nuit ; il y avait seulement jour tout le temps. La nuit était endormie au fond des eaux. Il n'y avait pas d'animaux ; toutes choses parlaient.

« La fille de la Cobra-Grande (le grand serpent), raconte-t-on, s'était mariée à un jeune homme. Ce jeune homme avait trois serviteurs fidèles. Un jour il appela les trois serviteurs, et leur dit; — « Allez vous promener, car ma femme ne veut pas dormir avec moi. » Les serviteurs s'en allèrent, et alors il appela sa femme pour dormir avec lui. La fille de la Cobra-Grande lui répondit : — « Il ne fait pas encore nuit. » Le jeune homme lui dit : — « Il n'y a pas de nuit ; il n'y a que le jour. » La jeune femme parla: — « Mon père possède la nuit. Si tu veux dormir avec moi, fais-la chercher à travers le grand fleuve. » Le jeune homme appela ses trois serviteurs ; la jeune femme les envoya chez son père pour qu'ils en rapportassent un noyau de tucuman [3].

[1] Iliade, XIV, 289-291.

[2] M. Emile Allain a publié (Rio-de-Janeiro, 1883) la traduction en français des contes indiens donnés par M. Couto de Magalhâes. J'ai préféré traduire moi-même ce conte de l'original fourni par M. de Magalhâes.

[3] Le fruit de ce palmier est rond et jaune, quand il est mûr. Il se compose d'une pellicule résistante, d'une masse charnue fibreuse qui entoure un noyau en forme de coco.

« Les serviteurs s'en allèrent, arrivèrent chez la Cobra-Grande ; celle-ci leur remit un noyau de tucuman bien fermé, et leur dit : — « Le voici ; emportez-le. Allez ! Ne l'ouvrez pas, car autrement tout est perdu. » Les serviteurs s'en allèrent, et ils entendaient du bruit à l'intérieur du noyau de tucuman, un bruit qui sonnait ainsi : ten, ten, ten !... chi !... C'était le bruit des grillons et des petits crapauds qui chantent la nuit.

« Quand ils furent déjà loin, l'un des serviteurs dit à ses compagnons : — « Voyons ce que c'est que ce bruit. » Le pilote dit : « Non pas, car nous nous perdrions. Allons-nous-en, allons, rame ! » Ils s'en allèrent et continuèrent à entendre le même bruit à l'intérieur du noyau de tucuman, et ils ne savaient pas quel bruit c'était.

« Comme ils se trouvaient déjà fort loin, ils se réunirent au milieu de leur barque, allumèrent du feu, fondirent la résine qui bouchait le noyau, et l'ouvrirent. Tout d'un coup, tout devint noir ! Le pilote dit alors : — « Nous sommes perdus, et, à cette heure, la jeune femme sait déjà chez elle que nous avons ouvert le coco de tucuman. »

« Ils poursuivirent leur route. Au même moment, la jeune femme, chez elle, dit à son mari : — « Ils ont lâché la nuit ; allons attendre demain. » Alors toutes les choses qui étaient éparses par le bois se transformèrent en animaux et en oiseaux. Les choses qui étaient éparses par le fleuve se transformèrent en canards et en poissons. Du panier fut engendré l'once [1] ; le pêcheur et son embarcation furent transformés en canard ; de sa tête naquirent la tête et le bec du canard ; de la barque, le corps du canard ; des rames, les jambes du canard.

[1] C'est pour cela que l'once est tachetée : les trous du panier devinrent des taches.

« Quand la fille de la Cobra-Grande vit l'étoile de l'aube, elle dit à son mari : — « L'aube commence à poindre ; je vais séparer le jour de la nuit. » Alors, elle enroula un fil, et lui dit : — « Tu seras le cujubin. » Elle fit ainsi le cujubin [1], peignit la tête du cujubin en blanc, avec de la tabatinga [2], peignit ses jambes en rouge avec du roucou [3], et lui dit alors : — « Tu chanteras pour toujours quand le matin commencera à poindre [4]. » Elle enroula le fil, secoua de la cendre sur lui, et dit : — « Tu seras l'inambu [5], pour chanter aux diverses heures de la nuit et à l'aube. »

« Depuis lors, tous les oiseaux ont chanté à leur heure, et tous chantent à l'aube pour réjouir le commencement du jour [6].

« Lorsque les trois serviteurs arrivèrent, le jeune homme leur dit : « Vous n'avez pas été fidèles ; vous avez ouvert le noyau de tucuman, vous avez lâché la nuit, et tout s'est perdu, et vous aussi, qui êtes métamorphosés en singes, vous marcherez pour toujours sur les branches des arbres. »

« Leur bouche noire et le liséré jaune qu'ils ont sur le bras, c'est encore, raconte-t-on, la marque de la résine qui

[1] Espèce de faisan au plumage rouge, à la tête blanche; il chante au point du jour. Les ornithologues lui donnent le nom de *Penelope cumanensis*.

[2] Argile; il y en a de plusieurs couleurs; celle-ci était blanche.

[3] *Bixa orellana*.

[4] Nous avons, dans le nord du Brésil, un autre oiseau qui chante à l'aube, et auquel le peuple donne le nom de *Maria já é dia* (Marie il fait jour.) Son chant semble, en effet, répéter cette phrase.

[5] Espèce de perdrix qui chante à des heures déterminées de la nuit. C'est le *Pezus Niambu*, de Spix.

[6] Les hoccos ou mutuns (*crax*) chantent aussi, d'après les indigènes, régulièrement de deux en deux heures. J'en ai eu plusieurs, pendant longtemps, dans mon jardin, à Paris, mais je n'ai jamais pu vérifier l'exactitude de cette tradition.

bouchait le noyau de tucuman, laquelle coula sur eux au moment où ils la fondirent [1]. »

L'Indien, même l'Indien en contact constant avec la civilisation, est resté un être superstitieux. Sa superstition a gagné ceux qui l'entourent.

Pendant mon enfance, vivant dans une grande ville, comme Pará, combien de fois n'ai-je pas été effrayé par l'horrible *matinta-pereira!*

Pendant la nuit, on entendait les cris lugubres et saccadés d'un petit oiseau nocturne, le matinta-pereira. Les mères brésiliennes, pour effrayer les enfants, leur racontaient que c'était là le cri d'une sorcière négresse ou indienne. Les mendiantes, au courant de la superstition générale, ne se faisaient aucun scrupule de mettre à profit la terreur des enfants et la complicité des mères. Le matin venu, on était sûr de voir apparaître une vieille mégère, qui demandait du tabac ou de l'eau-de-vie de canne. C'était le matinta-pereira de la veille, qui venait prendre des arrhes pour cesser sa promenade nocturne!

Les mots matinta-pereira sont une corruption des mots indiens *maty-tapèrê*. Dans la mythologie indienne, le maty-tapérê est un petit nain boîteux.

[1] Chez les Papous de la Mélanésie, Qat, être de la race préhumaine, produisit l'Aurore pour la première fois en coupant l'obscurité avec un couteau d'obsidienne rouge; ensuite « les oiseaux annoncèrent le matin. » (A. Lang.)

Le mythe s'est transformé dans les villes, et il tend à disparaître. On devient moins crédule peut-être.

Ceux qui ne sont pas heureux en amour s'adressent, d'après M. Padua-Carvalho, à quelque vieille qui leur fournit des « bains de fortune », de bonne fortune, cela va sans dire. Elles jettent dans l'eau quelques feuilles de *tajàs* (calladium) de diverses espèces et les racines odorantes de la *priprioca*. L'amoureux transi doit se verser l'eau sur la tête par trois fois, puis il doit se croiser les bras comme s'il embrassait sa bien-aimée. Pendant ce temps-là, la vieille récite cette prière étrange :

« Vent qui ventes à travers ce monde du Christ, si tu rencontres une Telle, tu lui donneras trois coups au cœur pour qu'elle ne pense qu'à moi et vienne me parler.

« Vent, apporte-moi sa pensée et son corps ; qu'elle ne puisse avoir de repos avant de me voir, comme Marie Très Sainte n'en a pas eu avant d'avoir vu son fils bien-aimé dans son divin tribunal.

« Une Telle, tu vas, tu viens, tu pleureras après moi.

« Cœur, je te brise ; sang, je te bois ; pensée, je t'arrête. Si tu es avec un autre, il te détestera, il deviendra pour toi de la saleté, de la boue du rivage ; et moi, une Telle, je deviendrai pour toi une pierre de diamant : clair comme le soleil, joli comme les étoiles, beau comme la lune.

« Vent, si cette prière me réussit, tu tournoieras, et une Telle se montrera derrière toi ».

BIBLIOTECA SENADO FEDERAL

A Para, lorsque l'on veut qu'une dent repousse vite, on prend celle qui vient d'être arrachée et on la jette sur le toit de la maison.

On croit également que l'homme a beau se laver les mains, l'eau reste toujours un peu trouble, fût-ce à la dixième ablution. Il en est autrement de la femme dont l'eau reste propre et claire après deux ou trois ablutions, car l'homme a été fait de boue, et la femme a été tirée de la chair de l'homme.

A la fin du carnaval, tous les crabes sortent de leurs trous pour faire la fête, disent les Indiens. A Quatipourou, près de Bragança, un magistrat eut l'occasion de vérifier le fait : c'était un mardi-gras, et tous les crabes étaient dehors.

A certaine époque du mois, on ne peut pas manger le poisson-pierre (peixe-pedra) : ceux qui en mangent sont sûrs de mourir. Le narrateur a vu mourir quelqu'un qui en avait mangé dans un hôtel de Soure.

Quiconque porte avec soi un œil de bôto (marsouin fluvial) se fait aimer de tout le monde. Il y a des fétiches qui opèrent le même miracle : ce sont des sachets où l'on coud le membre viril du jaguar et certaines espèces de *calladium*. Je possède dans ma collection plusieurs de ces fétiches.

Lorsque les Indiens voyagent en canot, et que le vent ne souffle pas assez fort pour gonfler leurs voiles, ils l'appellent; tantôt ils sifflent, tantôt ils

tirent un son prolongé du fond percé d'une bouteille ; tantôt ils soufflent dans une espèce de trompette de bambou, dont je possède un échantillon dans ma collection amazonienne.

Le jour des Rois, dans plusieurs petites villes, les jeunes gens se déguisent en bergers et les jeunes filles en bergères. Ils s'en vont chantant joyeusement dans les rues et dans les maisons, où les portes s'ouvrent devant eux à deux battants, et où l'on remplit leurs plateaux d'aumônes en argent pour les pauvres. Bergers et bergères jouent de la guitare ou agitent des tambours de basque. Lorsque, par hasard, une porte ne s'ouvre pas, les bergers chantent en chœur ces vers satyriques :

Cette barbe de son
N'a rien à nous donner,
Fasse Dieu qu'elle se transforme
En épervier *cara-cara* [1].

La veille des Rois, à Bahia [2], ces bandes de jeunes gens, précédées de flambeaux, accompagnées de guitares, de violons, de tambours de basques, de castagnettes, remplissent les quar-

[1] Le *Falco* ou *Polyborus brasiliensis* des ornithologistes.

[2] Voir un intéressant article de M. le Dr Mello-Moraes fils dans la *Gazeta de Noticias*, de Rio, n° du jeudi 5 janvier 1888.

tiers populaires. Elles vont à la Lapinha, où se trouve installée une grande crèche avec des personnages évangéliques de grandeur naturelle. Les maisons ont leurs fenêtres ouvertes, les salons sont illuminés, en attendant la visite des bergers et des bergères. Mais ces maisons ont leurs portes fermées, car c'est de la rue que doivent partir les chants, tout d'abord. En effet, tout à coup on entend chanter du dehors :

Hé là-bas, nobles gens,
Écoutez et vous entendrez,
Car des parages d'Orient
Sont arrivés les trois Rois.
Gaspar, Melchior, Balthazar
Sont accourus de l'Orient
Pour adorer l'Enfant-Dieu,
Jésus-Christ tout-puissant.

Le premier apporte de l'or
Pour dorer son trône ;
Le deuxième, de l'encens
Pour encenser l'Enfant ;
Et l'autre de la myrrhe
Sachant qu'il est mortel...

Ouvrez votre porte,
Si vous voulez l'ouvrir,
Car nous venons de loin
Et voulons nous en aller.

Si la porte demeure fermée, le chœur continue à chanter dans la rue :

Si vous dormez, éveillez-vous
Du sommeil où vous êtes,
Car par une nuit si heureuse
Il est bon de ne pas dormir.

Cette maison est fort bien faite
En dedans, mais pas au dehors ;
Dedans, elle a roses et œillets,
Dehors, à peine basilic.

Eh ! M. le maître de céans !
Rameau de grand romarin,
Son ombre nous protège,
Qu'il pleuve, qu'il fasse beau.

M. le maître de céans
Est un homme que Dieu a peint ;
Mettez la main à la poche,
Payez à l'instant qui vous loue.

Donnez donc vite,
Si avez quelque chose à donner,
Car nous venons de loin,
Et voulons nous en aller.

La porte s'ouvre toute grande : la bande joyeuse s'y élance en dansant, en jouant et en chantant :

Si j'avais sû
Qu'il y avait fête,
J'aurais amené les mulâtresses
Que mon cœur aime tant.

Mais la bande ne fait qu'y passer, car le plaisir la réclame ailleurs, et elle continue sa course folle après de courts ébats.

M. Mello Moraes fils raconte que, la veille des Rois, on *tire les cocos* dans tout le nord du Brésil. En Amazonie, je les ai vus tirer à la Pentecôte. Une nuit du mois de mai 1887, mon ami l'avocat D.-O. Braga-Cavalcanti et moi nous nous rendions en canot à une maison de campagne dans les environs de Manàos. Il faisait très noir, et notre canot s'était égaré dans le dédale des *igarapès*. Tout à coup, les sons d'un tambour de basque frappent nos oreilles. Nous abordons. Dans la maison rustique, un groupe de métis et de *tapuyos* fêtait la Pentecôte, en chantant d'un ton criard :

(*Le chanteur*) Sur la paume de ta main,
Je donnai, l'autre jour, un baiser :
J'en revins la bouche parfumée
D'une odeur de fleur de melon d'eau.

(*Le chœur*) *Aniba, aniba, siri-ganguê*
Cajueiro, Cajua,
Aniba, aniba, siri-ganguê,
Je veux voir ma yaya (demoiselle).

Les Indiens christianisés conservent encore aujourd'hui dans leurs fêtes des vestiges manifestes du fétichisme primitif.

Au mois de février 1885, je me trouvais au lac de Janauary, près de Manàos, dans ce coin poétique célébré par Louis Agassiz. Une bande joyeuse y arrive inopinément, quêtant en procession à l'occasion de la fête de saint Thomas. Hommes et femmes avaient revêtu leurs plus beaux atours. Les femmes agitaient des tambourins enrubannés; les hommes grattaient le *caracacha* [1]. Ils chantaient un hymne dont j'ai noté les paroles naïves :

Sus alerte, la compagnie !
Sus, alerte, avec allégresse !
Voici l'heure de louer
Le glorieux saint Thomas.

Sus alerte, la compagnie !
Sus alerte, avec allégresse !
Qui nous donnerait la jolie rose
Pour le glorieux saint Thomas.

Maintenant, adieu, fleur gentille !
Voici l'heure de louer
Le glorieux saint Thomas.
Maintenant, adieu, la compagnie !

Ce culte envers le glorieux saint Thomas se

[1] Cet instrument indien, dont je possède un échantillon dans ma collection, est fait d'un gros morceau de bambou creux. Sur l'un des côtés de ce rouleau, on a pratiqué des saillies horizontales. On le râcle avec un petit morceau de bois, et il produit un grincement strident qui fait les délices des indigènes.

rattache à une ancienne tradition indienne, d'après laquelle l'apôtre sceptique aurait été le premier missionnaire de la foi chrétienne parmi les autochthones du Brésil avant la découverte de ce pays par les Européens. Le fameux chroniqueur des jésuites, le Père S. de Vasconcellos, fait mention de cette légende, qui a dû être imaginée par les jésuites venus depuis la conquête [1]. On a voulu voir dans le Sumé, dont parlaient les Indiens, le nom de Thomé (en portugais) ou Thomas. Le fameux indianiste brésilien, M. Baptista Caetano croit que Sumé signifie : le père étranger, ce qui serait assez conforme à l'interprétation donnée par les jésuites.

Saint Georges a aussi ses dévots à Parà [2].

Si vous avez des ennemis qui vous persécutent et si vous désirez les éviter ou passer à côté d'eux sans qu'ils vous voient, rien n'est plus simple : cachez-vous derrière un arbre ou même baissez-vous seulement derrière votre canne, et récitez cette prière :

« Saint-Georges, cavalier-martyr, vainqueur des batailles et des tapages ; saint Georges, cavalier-martyr, monta sur son cheval blanc, prit sa grosse épée, chemina son chemin, arriva à la porte de Jésus-Christ, et le saint apôtre de celui-ci lui demanda : — « Où allez-vous,

[1] *Chronica da Companhia de Jesus*, Rio, 1864, 2e édition, p. 36.
[2] Padua-Carvalho.

Georges, cavalier-martyr ? » Il lui répondit : — « Je vais à Rome vaincre des batailles et des tapages. » — « Allez, allez, Georges, cavalier-martyr, emportez ces trois croix (*ici, il faut faire trois signes de la croix : l'un sur la paume de la main, l'autre sur la poitrine, le troisième sur le dos*) : l'une devant, l'autre au milieu, l'autre derrière. Vos ennemis, s'ils ont des yeux, ne vous verront pas ; s'ils ont une bouche, ils ne vous parleront pas ; s'ils ont des mains, ils ne vous relèveront pas ; s'ils ont des pieds, ils ne vous attraperont pas. Leurs fusils jetteront de l'eau par les canons ; leurs poignards auront la pointe brisée ; leurs lances et leurs épées éclateront en morceaux ; leurs balles dévieront, et ainsi vous serez vainqueur de toute chose. »

« Saint-Georges, cavalier-martyr, vainqueur des batailles et des tapages, triomphez de tous les maux qui se dressent contre moi. Ainsi soit-il. »

Pour vous concilier les bonnes grâces de quelqu'un qui est brouillé avec vous et vous veut du mal, récitez cette prière d'une efficacité éprouvée :

« Pierre de l'autel, vous qui avez été trouvée dans la mer, vous qui avez été enterrée dans la terre et consacrée à Rome, — de même que nul, ni prêtre, ni évêque, ni cardinal, ne peut dire la messe que sur vous, de même que vous calmez la foudre, les éclairs, le tonnerre et les bœufs sauvages des plaines, les lions et les tigres féroces, — de même je veux que vous calmiez le cœur de X, pour qu'il ne puisse pas vivre sans moi et pour qu'il devienne doux comme un agneau pour tout ce que je voudrai. Ainsi soit-il. »

Puis, on récite un *pater* et un *ave* en mémoire de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il y aurait bien long à dire sur les superstitions qui subsistent encore soit parmi les Indiens semi-barbares des *malocas*, soit parmi les *tapuyos* ou Indiens à demi civilisés des villages, des bourgs et des hameaux.

Ainsi, d'après le chanoine Bernardino de Souza, le *caramury* est un fruit savoureux qui ne se récolte, dit-on, que de deux ans en deux ans. Si, par hasard, l'arbre vient à porter des fruits deux années de suite, les Indiens Mauhés sont dans la désolation : l'un de leurs chefs, quelque puissant *tuchàua* — c'est le nom qu'ils donnent à leur cacique — est menacé de mort.

Parmi les signes avant-coureurs de la mort, il faut citer en première ligne un oiseau assez répandu dans la vallée de l'Amazone : on le nomme *rasga-mortalha* (déchire linceul mortuaire). S'il se fait entendre près d'une maison, c'est un indice infaillible de mort, ou, tout au moins, de maladie grave. L'oiseau est de la taille d'une poule, jaune, avec des points noirs et blancs sur son plumage, la tête et les ongles comme ceux d'un hibou. Son cri ressemble parfaitement au cri que fait un morceau de calicot que l'on déchire violemment ; pour que l'illusion

soit plus complète, avant de faire entendre ce bruit lugubre, il frappe son bec en imitant le son que font les ciseaux ! Aussi comme on craint l'épouvantable *rasga-mortalha*, malgré le proverbe portugais-brésilien :

Casamento e mortalha
No céu se talha
(Mariage et linceul
Se taillent dans le ciel)

Lorsque quelque pagé [1] veut se venger d'un ennemi, il lui jette un sort, un *feitiço*, et lui introduit dans le corps une maladie mystérieuse, que les Indiens nomment *caruàra*.

Les civilisés eux-mêmes empêchent le diable, le *teigneux*, comme ils l'appellent, de s'introduire dans leur corps, en faisant le signe de la croix sur leur bouche, avec le pouce, toutes les fois qu'ils baillent.

Tout près de Parintins, la première des villes de la province de l'Amazone que l'on trouve sur sa route lorsque l'on remonte l'Amazone en venant d'Europe, se trouve une île, située dans la rivière Haycurupà. Il y a là de hautes terres excellentes pour la culture. Nul, cependant, n'ose s'y installer. C'est là, en effet, le séjour préféré du terrible *cheval marin*, — un poisson qui a la forme d'un

[1] Médecin, prêtre et devin, chez les Indiens sauvages et à demi civilisés.

cheval, comme le lamantin fluvial de l'Amazone a la forme d'un bœuf (poisson-bœuf). Qui l'a jamais vu ? — Personne et tout le monde. Doutez-vous de son existence? — Tenez : voici l'époque où la rivière baisse, en laissant à découvert les plages au sable fin. Allez sur la plage de l'île, au pied de la colline, et vous y rencontrerez, épars çà et là, des ossements, des poils, des écailles, des plumes, qui témoignent de l'existence du mystérieux cheval marin.

Si vous approchez du tronc de certains arbres, vous entendez un cri ou plutôt une plainte répétée à des intervalles réguliers, et semblant se résumer dans ce mot : cu nan ! Regardez bien : vous y apercevrez un crapaud grisâtre, aux yeux rouges, sans l'aspect repoussant de ses congénères. Il sécrète une matière résineuse, dont il fait une espèce de marmite, qui lui sert de nid. Si vous trouvez un de ces crapauds, réjouissez-vous : c'est un porte-bonheur, sans compter que la résine qu'il sécrète peut remplacer les pastilles du harem tant l'odeur en est délicieuse quand on la brûle.

J'ai dit, en parlant des berceuses d'origine portugaise, que cette poésie maternelle est très riche au Brésil.

Pour bercer leurs enfants, les indiennes chantent une cantilène où elles invoquent le souvenir de l'*acutipurù*.

L'acutipurù est un joli petit singe, au poil très fourni, d'un noir luisant; il a les pattes veloutées, et il redresse toujours sa belle queue comme un panache triomphant. Cet amour de singe est un dormeur, et son sommeil est tranquille et profond. Aussi, quand elles balancent leur jeune progéniture dans un hamac en fibres de palmier, les mères indiennes chantent-elles [1] :

« Acutipurù, prête-moi ton sommeil, pour que mon enfant puisse dormir à son tour. »

Les mères brésiliennes de l'Amazone ont emprunté aux Indiennes cette berceuse, en remplaçant le singe par un oiseau du pays et en y introduisant des fioritures. Voici cette variante des civilisés :

Murucututù [2],
Prête ton sommeil
A cet enfant
Qui ne veut pas dormir.
Murucututù,
Viens manger
Cet enfant.
Murucututù,
Marmite sans anse,
Que celle qui t'a enfanté
Te fasse un cil.

[1] En indien : Acutipurú, iparú nerupecè cimitanga-miry uquêre uaráma.

[2] Espèce de hibou.

Murucututù,
Marmite sans fond,
Que celle qui t'a enfanté
Te donne un baiser.

En proférant ces derniers mots la mère embrasse son enfant.

Je terminerai ce chapitre en citant deux mots superbes des Guayacurùs, tribu guerrière de la province de Matto-Grosso, la même que les Paraguayens nomment Maybàs, paraît-il.

Un jour, un sauvage de cette tribu prend la liberté de causer avec le bon Dieu. Il lui demande pour quel motif les autres tribus indiennes comptent tant d'hommes, tandis que la sienne, au contraire, en a un nombre si restreint. Le bon Dieu daigne lui répondre : — C'est que, dit-il, les Guayacurus sont les hommes les plus vaillants de la terre ; s'ils étaient nombreux, toutes les autres tribus seraient détruites ou réduites en esclavage par leur vaillance [1]. — Mais, reprend le sauvage, vous avez donné aux autres Indiens des arcs et des flèches ; pourquoi vous êtes-vous contenté de nous donner, à nous, un simple *bâton de ceriva* [2] ? — Tu es déjà si terrible avec ce simple bâton, répondit le bon Dieu ; que ferais-tu donc si, comme les autres, tu avais des arcs et des flèches à ta disposition ?

Il y a des Gascons, on le voit, même parmi les sauvages.

[1] Le chef de division Claudio Soido ; *Revista da Exposição Anthropologica*, Rio-de-Janeiro, 1882.

[2] Les Guayacurús ont pour toute arme un bâton de cinq à six palmes de longueur, et d'un pouce de diamètre, à peu près. Ce bâton est fait du bois d'un palmier appelé ciriva, bois noir et pesant.

CHAPITRE V

Les « Modinhas ». — Viola et Cavaquinho. — La modinha de « l'Aveugle d'amour » (paroles et musique). — Le cururú. — Le lundú. — Comment on le danse. — Ses charmes. — « Panier, mon bon panier ». — « Viens ici, Bitou ». — Airs populaires. — La « piroleta ». — Chanson de la blatte. — Récitatif des rues.

Les romances populaires, auxquelles on donne le nom de *modinhas*, étaient autrefois en grand honneur d'une extrémité à l'autre du Brésil, et donnaient une physionomie nationale bien caractérisée à la musique vulgarisée et chantée dans les rues, dans es salons et dans les fêtes intimes. Ces airs populaires nous venaient du Portugal, où de tout temps ils ont été fort goûtés. Le Portugal lui-même semble les avoir empruntés aux Arabes, et un connaisseur m'affirme que ces « timbres » ont un air de parenté frappant, d'un côté avec la musique des almées, de l'autre avec les *chiardachs* hongroises.

Les Brésiliens, peuple éminemment mélomane, commencent malheureusement à négliger de plus en plus ce genre national. La romance française, la « scie » des cafés-concerts, les airs d'opérette sont en train de faire disparaître ces « timbres »

simples et naïfs, tandis que le « cancan » et le « chahut » s'apprêtent à détrôner le « fadinho », le « sapateado », le « lundù » et les autres danses du pays. Cependant, ces « modinhas », accompagnées tantôt par la guitare, tantôt par la *viola* [1] ou le *cavaquinho* [2], étaient un produit excessivement curieux de la muse des métis brésiliens. Satiriques parfois, sentimentales le plus souvent, elles réflétaient admirablement l'image de nos mœurs.

Voici une *modinha*, dont je reproduis les paroles et la musique (morceau n° 4) :

Laissez passer le mendiant,
Vous qui n'avez pas perdu la vue;
Je n'attends une aumône
Que des aveugles comme moi.

Ne me laissez pas m'égarer
Dans cette immense obscurité ;
O ange, qui m'aveuglas,
Viens, du moins, me tendre ta main.

[1] D'après M. I. da Cunha, la *viola* a une forme absolument identique à celle de la guitare, et se joue avec les doigts, au contraire de la *mandola* et du *mandolino*. Elle est un peu plus petite que la guitare et a des cordes de métal. La viola ressemble assez à l'ancienne mandore française. Dans un passage de la description de la visite du Père Christovam de Gouvêa à différentes provinces du Brésil, description écrite par Fernam Cardim en 1583, on lit : Dans les villages des fils des Indiens, beaucoup d'entre eux jouaient déjà de la flûte, de la *viola*, etc.

[2] Le *cavaquinho* a la forme d'une guitare minuscule; il a quatre cordes.

On croit que je vois et je ne vois rien,
Je sens que je suis un aveugle ;
A quoi me servent les yeux,
Puisque leur lumière s'est éteinte ?

Jadis je craignais la mort,
Maintenant c'est la vie que je crains,
Je sens mon âme abattue,
Je sens mon cœur sans vigueur.

Fatigué de tant souffrir,
Vers la mort je lance mes yeux ;
C'est là que je vois mon repos
Et ma dernière consolation.

Lorsque je te vis, mon ange,
Une lumière divine m'éclaira ;
Lorsque tu disparus de ma vue,
La lumière de mes yeux s'éteignit.

Si je tombe, donne-moi tes bras,
Secours-moi, ange de Dieu ;
La vue me reviendra peut-être
Si je retombe dans tes bras.

A Matto-Grosso, d'après M. Moutinho, la danse en honneur s'appelle le *cururu ;* les hommes forment un cercle et voltigent à qui mieux mieux, en jouant du *côcho*, qui est une mandore grossière, et en chantant des vers improvisés sur un ton monotone. Voici un échantillon de ces vers :

Là-bas, sur la colline,
O Madame,
Il y a un arbre de *jatobà* :
Il n'y a rien de *plus* pire,
O Madame,
Qu'un homme qui se marie !

Le *lundù* est plus populaire, et on le danse dans tout le Brésil. Il est d'origine noire.

Voici comment on l'exécute :

Les danseurs sont tous assis ou debout. Un couple se lève et commence la fête. C'est à peine s'ils remuent en commençant : ils font claquer leurs doigts avec un bruit de castagnettes, lèvent ou arrondissent les bras, se balancent mollement. Peu à peu, le cavalier s'anime : il évolue autour de sa dame, comme s'il allait l'entourer de ses bras. Celle-ci, froide, dédaigne ses avances; il redouble d'ardeur, elle conserve son indifférence souveraine. Maintenant, les voilà face à face, les yeux dans les yeux, presque hypnotisés par le désir. Elle s'ébranle, elle s'élance; ses mouvements deviennent plus saccadés, et elle se trémousse dans un vertige passionné, tandis que la viola soupire et que les assistants, enthousiasmés, battent des mains. Puis, elle s'arrête, haletante, épuisée. Son cavalier continue son évolution pendant un instant; ensuite, il va provoquer une autre danseuse, qui sort du rang, et le lundù recommence fiévreux et sensuel.

Le *lundù* a des charmes qui tournent les têtes les plus solides. Témoin ce duo entre un maître de musique et une de ses élèves [1] :

L'Élève. — Pardon, Monsieur le professeur.

Le Maitre. — Entrez donc, Mademoiselle.

L'Élève. — Comment vous portez-vous, mon maître?

Le Maitre. — Pas trop mal. Allons-y, ma chère, allons, à notre leçon. Chantez bien juste, et battez la mesure en règle.

L'Élève. — Oui, oui, je suis prête, mais veuillez m'excuser.....

Le Maitre. — Comment donc?...

L'Élève. - Car je suis assez enrouée : je ne pourrai pas très bien chanter.

Le Maitre. — N'importe, je vous excuse ; allons-y et écoutez-moi ; *do*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*. Entendez-vous, jeune fille, entendez-vous comme je chante?

L'Élève. — Parfaitement, Monsieur, j'entends bien.

Le Maitre. — Hé bien? commencez tout de suite, et bien juste.

L'Élève. — *Fa*, *mi*, *do*, *ré*, *fa*, *do*.

Le Maitre. — *Do*, *do*, *do*..... Dans la chute, vous allez mal, et je ne sais pourquoi, depuis le temps que je vous enseigne, chaque fois ça va plus mal. Tenez : la bouche bien ouverte, la mesure bien prolongée, les narines bien dilatées ; voyez ma posture.

L'Élève. — Oui, Monsieur, je commence. J'ai besoin d'apprendre le solfège : *mi*, *ré*, *fa*, *do*, *fa*, *do*, *la*.....

Le Maitre. — Où voyez-vous *fa*, *do*, *do*, *la?* Allez apprendre autre chose ; vous n'avez pas de dispositions pour la musique ; cherchez un autre métier.

[1] *Nova Collect*, loc. cit.

L'Élève. — Oui, Monsieur, oui, cher maître, je vous promets d'étudier; si vous le voulez bien, je vais danser un *lundù*.

Le Maitre, *à part*. — Diable! La voilà qui me vient tenter! Car elle sait que mon cœur sensible ne sait pas résister à cela (Le *lundù* commence).

L'Élève, *en dansant*. — Dites-moi maintenant, cher maître, n'aimez-vous pas mieux danser avec de petites grimaces et des gestes langoureux qui arrachent des larmes au ciel lui-même?

Le Maitre, *en dansant*. — C'est si bon, c'est si plaisant, que si j'avais quelque argent, je te dirais toute ma vie : *Córta jáca, córta jáca!* [1].

Les deux, *dansant*. — Bravo, mon amour, c'est à faire trembler. Tartines de coco, petits pâtés au miel, soupirs et exclamations de mon bien-aimé... Oui, il est beau, il est agréable de mourir attaché à tes bras, d'y perdre la vie... Oh! là, Mam'zelle Marie, eh! là-bas, regardez les cochons à la grille d'entrée. Si les cochons sont entêtés, flanquez-les dans la casserolle.

L'Élève. — *Do, ré, mi, fa, sol, la, si*, jusqu'à la prochaine fois.

Le Maitre. — Adieu. N'oubliez pas de bien étudier votre leçon.

Les deux, *chantant et dansant*. — Bravo mon amour, c'est à faire trembler. Oh! là, Mam'zelle Marie, eh! là-bas, etc.

C'est là le ton général du *lundù* chanté : il est gouailleur, désordonné, abracadabrant, avec une

[1] Refrain connu d'un lundú. Mot à Mot: Coupe le fruit du jaquier, coupe le fruit du jaquier.

pointe d'ironie vulgaire le plus souvent, comme on peut le voir encore par cet autre échantillon [1]:

Sapristi, ne m'ennuiez pas
Avec vos impertinences ;
Vous n'avez plus mon amour,
Il faut vous y résigner,

(*Refrain*) J'aime qui n'a pas
Un cœur ouvert à tout venant ;
J'aime qui en parlant
N'est pas feinte, ne ment pas.

N'ouvrez pas vos petits yeux
Pour essayer de me reconquérir ;
Vous m'avez trompé une fois ;
Hé bien ! maintenant vivez sans moi.

Si vous ne m'aimiez pas,
Fallait le dire la première fois ;
Maintenant, vous n'aurez pas de café ;
Je ne tombe pas dans votre souricière.

Peut-être supposiez-vous
Que vous aviez trouvé un sot.
Si vous m'aimiez sincèrement
Fallait pas me tromper en souriant.

(*Refrain*) J'aime qui n'a pas etc.

Le *lundù* suivant donne la même note ; mais ici c'est une mulâtresse qui parle [2] :

[1] *Nova Collect*, loc. cit.
[2] Ibid.

M'sieu Jouca, allez-vous-en,
(*Refrain*) Ne me contez pas fleurette.
Avez-vous oublié ce que vous avez fait
La nuit de la Saint-Jean?

Ah ! mon Dieu, m'sieu Jouquigna,
Vous êtes mes péchés,
Allez-vous-en, je vous l'ai dit,
Ne me donnez pas des soucis,
Car les artifices de m'sieu Jouquigna
Sont de vrais artifices du démon;
Pour m'en voir délivrée
Je vais prier saint Antoine:
« Saint Antoine, mon petit saint,
Délivrez-moi de cette affliction ;
Faites que M'sieu Jouca
Ne me donne pas des tentations.
Saint Antoine, saint Antoine,
Quelle tentation du démon ! »

M'sieu Jouca, c'est trop fort !
Ne me provoquez pas, oh non !
(*Refrain*) Ne jouez pas comme vous l'avez fait
La nuit de la Saint-Jean.
Ah ! mon Dieu, M'sieu Jouquigna [1].

M'sieu Jouca, éloignez-vous
Si vous ne voulez pas être giflé ;
Je ne veux plus les agaceries
De la nuit de la Saint-Jean.
Ah ! mon Dieu, M'sieu Jouquigna.

M'sieu Jouca, vous pleurez ?
(A-t-on jamais vu tentation pareille !)

[1] Jouca, Jouquigna, abréviations de José, Joseph.

Ne vous en allez pas, je ne parle plus
De la nuit de la Saint-Jean.

Ah ! mon Dieu, M'sieu Jouquigna,
Vous êtes mes péchés !
Voilà de nouveau une autrefois
Mes protestations violées !
Les artifices de M'sieu Jouca
Sont des artifices du démon ;
Je ne peux pas m'en délivrer
Même en priant saint Antoine.

« Saint Antoine, mon petit saint,
Tu ne sers plus à rien, oh ! non ;
Les larmes de signozigno [1]
M'ont fondu mon cœur :
Saint Antoine, saint Antoine,
Quelle tentation du démon ! »

Dans ces luttes de l'amour métis, c'est toujours saint Antoine qui intervient, c'est toujours à lui qu'on adresse sa fervente prière, comme dans la chanson suivante :

Saint Antoine, mon petit saint,
Cédez à mon oraison,
Je promets de vous avoir toujours
Tout près, bien près de mon cœur.
Préservez-moi du filet,
O mon saint Antoine,

(*Refrain*) Pour que le démon
Ne vienne pas me tenter

[1] Sinhozinho : mon petit maître, mon petit seigneur.

Pour vous donner un bain
Au fond de la mer [1].

Donnez-moi un fiancé, mon petit saint,
Un fiancé gros ou bien maigre,
Qui m'adore et me rende
L'amour que je lui consacrerai.

Je ne veux pas de ceux qui parlent
Seulement de bals et de fêtes ;
Car ceux-là si on les en tire
N'ont d'humain que la forme.

Ne m'en donnez pas de ceux qui parlent
Avec des manières de dévot,
De ceux qui murmurent des secrets
En se nettoyant les ongles de la main ;

De ceux qui regardent avec des grimaces
Avec des artifices de je ne sais quoi !
De ceux qui parlent toujours d'amour,
Mon petit saint, ne m'en donnez pas.

Ceux qui sont à flairer
Des mariages bien riches,
Ceux-là non, car ils ne veulent
Qu'une esclave en esclavage.

Les moralistes dévots,
Qui trouvent tout indécent,
Non : vois la croix, démon, vois l'eau bénite,
Dieu me préserve de telles gens [2] !

[1] Allusion à l'usage de plonger saint Antoine dans un puits dès qu'il n'exauce pas la prière qu'on lui adresse.
[2] *Nova Collect.*, loc. cit.

M. I. da Cunha m'a communiqué deux modinhas et quatre airs populaires, que je reproduis ici. La première modinha, celle du *Balaio* (morceau n° 5), dit ainsi :

Panier, mon bon, panier,
Panier du pitingâo,
Qui n'a pas de panier
Met sa couture par terre.

La seconde, celle du *Bitou*, dit :

— Viens ici, Bitou !
— Non, non, je n'y vais pas,
Je n'y vais pas, non, non,
Car j'ai peur d'être battu.

J'y ajoute les quatre autres airs (morceaux n^{os} 7, 8, 9 et 10).

Je connais depuis trente ans environ une chanson que j'ai entendue dernièrement, à Lisbonne, avec quelques variantes : un gamin passait sous les fenêtres de mon hôtel en la fredonnant. Je donne ici la version de Pará et j'en reproduis la musique (morceau n° 11) :

Le crabe n'est pas un poisson,
Le crabe est aussi un poisson :
Le crabe n'est un poisson
Que quand la marée monte.

(*Refrain*) *Piroleta* qui frappe, qui frappe,
Piroleta qui frappa déjà ;
Qui m'aime bien, c'est elle ;
Qui l'aime bien, c'est moi.

Encore une vieille chanson populaire, qui courait les rues pendant mon enfance, et dont je reproduis ici les paroles d'après mes souvenirs :

J'aperçus une blatte
Sur le manteau à grand'papa ;
Dès qu'elle m'aperçut,
Battit des ailes, s'envola.

Je terminerai par un récitatif avec lequel les gamins accompagnaient le roulement du tambour et la marche des soldats dans les rues de Parà :

Ote-toi du chemin,
Pierre-le-Bouc veut passer ;
Dans la rue du Passinho,
Pierre-le-Bouc veut se marier.

CHAPITRE VI

Quatrains populaires. — Le rôle du mouchoir. — Quatrains amoureux. — Quatrains satiriques. — Quatrains politiques. — Proverbes. — Devinettes. — Santés.

Le quatrain est l'une des formes que le peuple affectionne le plus, car, dans sa forme concise et rimée, il donne souvent une image complète de sa pensée, et résume en quelques mots certaines mœurs du pays.

Ainsi, chez nous, surtout en province, les dames sortaient rarement seules, il y a encore peu d'années ; elles avaient toujours derrière elles une kyrielle de serviteurs des deux sexes, noirs ou cuivrés. Le populaire explique cette claustration de la femme brésilienne pour des motifs quasi inconvenants et, en tout cas, peu galants :

Deux choses en ce bas monde
On ne laisse pas promener :
La poule mange son bec,
La femme fait parler d'elle.

Un quatrain rappelle l'usage des amoureux de

village, qui donnaient des mouchoirs brodés à leur belle ou qui en recevaient :

Mon petit mouchoir brodé,
Je le donnai à ma chérie,
Quand d'elle je me séparai,
En signe d'adieu.

En Bretagne, lorsqu'un gars attrape le mouchoir d'une fille, on dit que l'amitié les unit plus étroitement [1]. Chez les Lapons [2], comme demande de mariage, le jeune homme envoie aussi un mouchoir brodé à sa fiancée.

Rappelons en passant que le mouchoir joue un rôle caractéristique au Brésil. Lorsque quelqu'un part pour un voyage lointain, lorsqu'il s'embarque pour l'Europe, par exemple, ses amis et connaissances l'accompagnent à l'embarcadère et vont souvent jusqu'à bord du navire. Au moment de la séparation, quand la barque qui les a amenés s'éloigne, ils agitent leurs mouchoirs en signe d'adieu, puis le laissent emporter par le vent. En septembre 1882, lors de mon départ de la capitale du Brésil, j'ai vu ainsi la baie de Rio-de-Janeiro couverte de mouchoirs qui flottaient comme autant de blanches goëlettes.

[1] Paul Sébillot : *Coutumes populaires de la Bretagne*, t. XXII, p. 92.

[2] *Le prince Roland Bonaparte en Laponie*, par F. Escard, p. 49.

Il y a des quatrains qui expriment des souhaits hardis ou révèlent des préférences singulières, témoins ceux-ci :

De Minas-Geraës, l'or,
De Montevidéo, l'argent,
De Portugal, la reine,
De Rio-Grande, la mulâtresse.

De ces souhaits rapprochons ce dicton :

« De Bahia, souhaitons eux et pas elles ; de Pernambuco, elles et pas eux ; de San-Paulo, elles et encore elles. »

Ce qui est très flatteur pour la beauté des femmes de cette province.

Les huissiers de Caêté ne sont pas en odeur de sainteté, car un proverbe dit :

Des huissiers de Caëté,
Libera nos, Domine.

D'autres quatrains, comme celui-ci, qu'on répète dans la province de San-Paulo, sont tendrement naïfs :

Amour fit une barquette
De l'écaille d'une crevette,
Pour conduire ma chérie
Du bourg jusqu'à Cubaton.

Ces vers rappellent le récit des aventures d'un *chliakhtitch* dans la chanson biélo-russe :

Un liachek en carotte
Montait un cheval en betterave, etc.

Sur ce chapitre des déclarations d'amour, notre poésie populaire renferme la matière d'un volume. En voici quelques échantillons :

Je jetai un citron vert
Par-dessus la tour qui est là-bas ;
Il frappa la barque, il frappa la chaloupe,
Il frappa le cœur de « mon bien » [1].

J'ai fait faire une montre
De la carapace d'une langouste
Pour compter les minutes
Et les heures que je passe sans te voir.

Romarin vert et parfumé
De la fenêtre de « mon bien »,
Je suis à peine marié,
Et déjà l'on me félicite !

Sur mon coussin
Il y a un œillet violet :
Quand je ne te vois pas,
Je ne couds pas, je ne fais rien.

Voici la lune qui se lève
Une lancette à la main,
Pour saigner ma Mariette
A la veine du cœur.

[1] *Meu bem*, mon amour, mon adorée, ma bien-aimée.

Il en est, parmi ces quatrains, qui nous fournissent quelques indications sur l'état des mœurs à l'époque où ils ont commencé à courir les rues. De ce nombre sont ceux qui se rapportent aux prêtres.

L'ancien clergé du Brésil, aujourd'hui entièrement disparu et remplacé dans toutes les provinces par un clergé national aussi instruit que vertueux et patriote, avait des mœurs fort relâchées. Les vers suivants nous tracent un portrait ressemblant de ces anciens abbés :

L'Abbé Mané-da-Hora [1]
Convoite tout ce qu'il voit.
Que celles qui ont la jambe ronde
Ne la montrent pas pendant la messe,
Car l'Abbé Mané-da-Hora
Convoite tout ce qu'il voit.

Cet abbé Mané n'était pas de l'espèce d'un autre Mané, dont parle le quatrain populaire : ce dernier, comme l'âne de Buridan, ne savait pas se décider entre deux picotins :

Monsieur Mané est un homme
Que nul ne peut comprendre :
Du bouilli, il n'en mange pas ;
Du rôti, il n'en veut pas manger.

[1] Mané, abréviation de Manoel, Emmanuel.

Terminons par les quatrains politiques.

Ils sont pour la plupart d'une banalité désespérante ou d'une prétention ridicule. On en jugera par ces deux échantillons :

Sur la pointe de la lune claire
Dieu a fait voir un signal
Pour annoncer la victoire
Du parti libéral.

Voilà un cri de libéral convaincu. En voici un autre d'un conservateur monarchiste :

Je lançai un œillet dans l'eau,
Il était si mignon qu'il s'en alla au fond ;
Les petits poissons répondirent :
« Vive Dom Pedro II ! »

Passons à d'autres sujets, qui pourront paraître enfantins, mais qui n'en sont pas moins très curieux à connaître. C'est Guillaume Schlegel, je crois, qui a dit avec infiniment de raison : « Dans l'art comme dans la vie, c'est ce qui est le plus simple et le plus près de nous qui est en définitive ce qu'il y a de plus haut. »

Voyons les proverbes, les devinettes et les santés.

Parmi les proverbes, quelques-uns ont un

cachet nettement brésilien, comme ceux-ci, par exemple :

— Malédiction de vautour ne tue pas le cheval. (Les traits des envieux ne peuvent rien contre les forts.)

— Singe vieux ne met pas sa main dans la calebasse. (L'homme avisé ne se jette pas dans des difficultés d'où il ne pourrait pas se tirer à son honneur.)

— Le perroquet mange le maïs, et c'est la perruche qui en est accusée. (Les grands font le mal et les petits en portent la peine.)

— Le singe ne fait jamais attention à sa propre queue. (Voir la paille dans l'œil du voisin et ne pas voir la poutre dans ses propres yeux.)

— Qui ne veut pas se gratter ne joue pas avec des puces.

D'autres proverbes sont d'importation portugaise, comme ceux-ci :

— Qui chante, son mal enchante. Qui pleure, son mal augmente.

— Peinture et bataille doivent être vues de loin.

— Ami qui ne rend pas des services, couteau qui ne coupe pas, si on les perd, peu importe.

— Présomption et eau bénite, on en prend à volonté.

— Qui travaille a du linge.

Le proverbe italien dit exactement le contraire ; il dit :

— Qui travaille a une chemise ; qui ne travaille pas en a deux.

J'aime mieux la morale portugaise.

J'ai recueilli dans le nord du Brésil les devinettes suivantes, dont quelques-unes ont une saveur locale prononcée :

— On plante du plomb, il pousse des clous. C'est le gombo [1].

— Il naît debout, il court couché. C'est le bateau.

— On la brûle pour qu'elle garde un secret. C'est la cire à cacheter.

— Plus il est chaud, plus il est frais. C'est le pain.

— On le coupe sur la table et on n'en mange pas. C'est un paquet de cartes à jouer.

— Une petite chapelle blanche, sans porte ni loquet. C'est l'œuf.

— Champ labouré, menu bétail, jeune fille jolie, homme en colère. Le ciel, les étoiles, la lune et le soleil.

— Il est en haut, il habite haut, tous le voient et nul ne l'adore. Le clocher.

— Tous l'embrassent et nul ne l'adore. Le verre à boire.

— Une maison couverte de paille, doublée en pierre, peinte en blanc, ayant un puits au milieu. C'est la noix de coco [2].

— Haut comme une tour, doux comme le miel, amer comme le fiel, blanc comme le papier. Encore le coco.

[1] Légume d'Afrique, acclimaté au Brésil ; la semence en est pareille à des grains de plomb ; le fruit a la forme d'un gros clou. On l'appelle quiabo dans le Nord ; quingombo, à Rio ; gombo, dans les colonies françaises. C'est le *hibiscus esculentus* des botanistes.

[2] Le fruit du *cocos nucifera* est enveloppé à l'extérieur d'un brou filandreux ; il renferme, dans une coque très dure, une amande creuse contenant une liqueur laiteuse ; la pulpe de cette amande est, on le sait, d'un blanc de neige.

— Une maison bâtie sur quatre pilotis et couverte en écaille. C'est la tortue.

— On le jette en l'air, il est blanc ; il tombe par terre, il est jaune. C'est l'œuf.

— Un étage peuplé d'enfants tout de jaune habillés. C'est une grappe de bananes mûres suspendues au bananier.

— Une personne vêtue de blanc ; elle ne fait du mal à personne ; arrive un individu barbu et il se met à lui donner des giffles. — C'est un mur blanchi que le pinceau frappe, pour le peindre.

— Quatre pattes sur quatre pattes ; quatre pattes s'en vont, quatre pattes restent. — Un chat sautant à bas d'une chaise.

— Une jolie fille marchant à pas comptés, suivie d'un petit garçon tout marqué de petite vérole. — L'aiguille et le dé.

— Cape sur cape, petit chapeau en bon poil. — Un oignon.

— Vide le jour, plein la nuit. — Un lit.

— Pleins le jour, vides la nuit. — Les souliers.

— Un grand nombre de servantes blanches autour d'une reine, assise sur une chaise rouge. — Les dents, la langue, la bouche.

— Des jeunes filles qui, à peine arrivées à la maison, mettent la tête à la fenêtre. — Les boutons [1].

— Quatre jeunes filles courant constamment l'une après l'autre sans se rattraper jamais. — Les ailes d'un moulin à vent [2].

— Une grande maison avec un tas de petites fenêtres. — Un tamis.

[1] Cette devinette repose sur un jeu de mots ; une boutonnière s'appelle *casa*, en portugais : c'est la maison du bouton.

[2] Une devinette picarde, relevée par M. E.-H. Carnoy, dit : Il y a quatre gendarmes qui courent toujours les uns après les autres et qui ne peuvent s'attraper.

Les Brésiliens ont un faible pour les toasts ; l'éloquence *inter pocula* n'a pas de secrets pour eux. Souvent, l'un des convives demande à porter la dernière santé, le toast d'honneur qui doit clore la fête gastronomique. Il vient de terminer son petit discours, et l'on croit que tout est fini. Erreur ! un autre convive se lève, sollicite le privilège d'y faire une adjonction (c'est le terme consacré). Sur cette adjonction s'en greffe une autre, et voilà la série qui recommence.

J'ai entendu chanter bien souvent deux santés. La première est purement brésilienne ; elle dit ainsi :

— Comment chante le perroquet ? (*bis*)
— Le perroquet (*ter*) chante ainsi :
Hip ! Hip ! Hurrah !

— Comment chante la perruche ? (*bis*)
— La perruche (*ter*) chante ainsi :
Hip ! Hip ! Hurrah !

La seconde, d'origine portugaise dit :

Je rencontrai saint Antoine (*bis*)
Sur la colline (*ter*) du Pilar,
Criant à haute voix (*bis*) :
A cette santé (*ter*), on vide les verres !
Hip ! Hip ! Hurrah !

DEUXIÈME PARTIE

CONTES ET LÉGENDES

CHAPITRE PREMIER

La Yara. — Version de Pará

On en était venu à causer des légendes. Le vieux commandeur prit alors la parole :

— Je vais vous dire la légende de la Yara[1] ; c'est peut-être la plus poétique et la plus étrange de toutes celles qui bercent l'imagination des enfants de Pará.

— Je connais la légende, interrompit le docteur, qui, sans doute, voulait faire parade d'érudition. La *Yara* des indigènes du nord du Brésil n'est autre chose que la *mère de l'eau* des habitants du midi, une espèce de sirène, moitié poisson, moitié femme....

— Erreur, mon cher, dit à son tour le commandeur. Il y a autant de différence entre la

[1] Yara est un nom indigène, qui signifie *dame de l'eau* ; il est composé des mots *y*, eau, et *ara*, dame.

Yara et la *mère de l'eau* qu'il y en a entre un diamant taillé et un diamant brut.

— J'ai même lu quelque chose à ce sujet, ajouta le docteur. Le chanoine Francisco Bernardino de Souza [1], voyageant dans le nord, recueillit à Manáos la légende de la Yara, et il l'a reproduite avec beaucoup de charme dans son livre intitulé : « Souvenirs et curiosités de la vallée de l'Amazone ».

— Oui, je le sais, fit le commandeur, je connais ce livre, et le chanoine est un peu de mes amis. Mais, je vous l'ai dit, s'il y a une grande différence entre la Yara et la mère de l'eau, il y en a également entre la sorcière qui séduit les jeunes gens de Manáos et la femme qui habite dans les *igarapès* [2] de Pará. Laissez-moi vous dire la légende, telle que je l'ai apprise, et vous jugerez. La Yara du Tocantins et du Guamá est beaucoup plus raffinée que celle du Rio-Negro et de l'Amazone.

— Hé bien, soit ! s'écrièrent quelques-uns des assistants. Nous ne vous interromprons plus ; racontez-nous la légende.

Le commandeur remercia du regard, et, du

[1] On trouvera plus loin cette variante. Le conte que nous donnons ici a été arrangé par M. Carneiro Vilella ; nous l'avons traduit et annoté.

[2] Canaux naturels des fleuves et rivières. Littéralement : *chemin de la pirogue* ; de *igara*, pirogue, et *pé*, chemin,

ton mystérieux d'un narrateur qui sait calculer ses effets, il commença son histoire :

A la fin de l'année 18.., la chronique locale de l'un des journaux les plus accrédités du chef-lieu de la province de Pará publiait le fait divers suivant :

« Hier, on a trouvé, flottant près du quai de Sacramento, le cadavre du malheureux Januario Marinho, dont nous avons annoncé la disparition il y a trois jours, et que la police recherchait en vain.

« On a procédé aux constatations légales : il en résulte que la mort est due à l'asphyxie par immersion, sans que l'on puisse encore savoir s'il s'agit d'un simple accident ou d'un suicide. On nous dit, cependant, que, depuis quelque temps, le malheureux jeune homme présentait des symptômes de dérangement cérébral. Vers quatre heures de l'après-midi, le cadavre a été transporté au cimetière de la Soledade pour y être inhumé. »

Le soir même, j'allais rendre visite à une aimable famille de la ville, où j'avais été présenté lors de mon arrivée à Pará, cette année-là. On parla du triste accident raconté par le journal du matin avec tant de discrétion, malgré l'allusion évidente faite à un suicide.

D'autres habitués de la maison s'y trouvaient présents. Naturellement, les opinions étaient par-

tagées. Les uns croyaient à un accident. D'autres, en plus petit nombre, penchaient pour le suicide. Moi, je ne formulais aucune opinion. Tout à fait étranger aux mœurs de la province et de la ville, où j'arrivais pour la première fois et depuis peu ; ne connaissant ni les antécédents, ni le caractère, ni l'éducation du jeune homme, pas plus que le milieu où il vivait, cette réserve était toute naturelle de ma part. Je disais que les données me manquaient absolument pour asseoir mon opinion. Un négociant, homme riche et sérieux, dont la parole était tenue pour un oracle dans le cercle où je me trouvais, voulut bien me fournir à l'instant ces données. D'autres personnes confirmèrent ses renseignements, et toutes elles méritaient qu'on ajoutât foi à leurs récits.

Januario Marinho était un jeune Portugais ; il faisait partie de cette pléiade pleine d'espérance, intelligente et essentiellement démocratique, de jeunes hommes qui, dernièrement, ont émigré à Pará, non pas comme des exilés poussés par des parents sans cœur et guidés par une avidité inavouable, mais comme des hommes que le travail tente, que l'appât légitime des richesses séduit, et qui rêvent de trouver au Brésil et surtout dans la merveilleuse vallée de l'Amazone le bien-être que leur patrie ne peut pas leur assurer.

Fils d'un négociant de Porto, il avait été envoyé à Pará, il y avait quatre ans, pour étudier

les habitudes commerciales de cette ville afin de pouvoir, plus tard, prendre la place des correspondants de son père, qui faisait le commerce des vins avec ce grand marché.

Très intelligent, possédant quelque instruction littéraire, du moins celle que l'on acquiert, moins par une étude assidue que par la lecture fréquente des bons auteurs qui, heureusement, ne manquent plus aujourd'hui dans les bibliothèques particulières du Portugal et du Brésil ; garçon de bonne éducation et de manières douces, Januario s'était acquis, en peu de temps, une excellente renommée dans la ville ; plusieurs familles l'avaient accueilli, et son caractère joyeux, son affabilité, sa complaisance lui avaient conquis la sympathie de tous ceux qui le connaissaient.

Outre cela, il avait en sa faveur sa capacité professionnelle, son assiduité à son bureau, où son activité, son habileté et sa bonne conduite faisaient l'admiration de ses patrons, Portugais comme lui, mais très sévères, quoique excellentes personnes.

Toutes ces qualités faisaient de Januario l'un des jeunes gens qui fréquentait les meilleurs cercles de la société locale : il était le convive le plus recherché, et l'hôte bienvenu des divers salons qui, à Pará, ouvrent leurs portes toutes les semaines et offrent un joyeux passe-temps à

ceux que l'on trouve dignes d'être reçus dans le chaste foyer des familles.

Il passait ainsi sa vie, aimé de tout le monde, amassant par un travail constant et intelligent le double capital, moral et matériel, qui devait lui permettre plus tard de bâtir le nid béni de son bonheur, lorsqu'il rencontra une jeune fille de Pará, appartenant à une famille de la même condition sociale que la sienne. Il s'en épris avec passion. Il paraît qu'ils avaient obtenu l'assentiment de leurs parents respectifs pour cette union ; déjà même ils avaient commencé à réaliser leur rêve d'amour, en entrevoyant dans leur imagination les joies d'un foyer plein de délices.

Januario était fiancé, et le jour était proche où s'effectuerait l'union de ces deux âmes, faites l'une pour l'autre, qui, créées si loin l'une de l'autre, avaient fini par se rencontrer. Rien ne semblait devoir l'attacher davantage à la vie que ce projet de mariage ; cependant, il y a trois jours, nous avons tous été surpris par la nouvelle de sa disparition, et, aujourd'hui, par celle de l'apparition de son cadavre.

Devant les précédents que je viens de vous exposer avec la plus scrupuleuse fidélité, je vous demande :

— Qu'en pensez-vous ? est-il permis de supposer qu'il y ait eu suicide, un suicide absurde, illogique, que rien n'explique ? Ou devons-nous

croire plutôt à un accident ou à un crime peut-être?

Et, se tournant vers moi, le négociant ajouta :

— Voilà les données, les éclaircissements que vous avez demandés, mon cher commandeur ; maintenant, je crois que vous pourrez nous donner votre avis.

— Un avis formel, répondis-je, je ne pourrais pas le formuler encore. J'aurais besoin d'une enquête plus complète, car l'histoire de ce mariage, dont la date avait été fixée, ouvre un large champ aux hypothèses. De même que vous avez étudié et jugé le caractère et la vie du jeune Portugais, il faudrait aussi étudier et juger le caractère, les mœurs et la vie de sa jeune fiancée. L'un a pu avoir une influence sur l'autre, et, dans ce cas, une circonstance sans importance apparente aurait pu déterminer le suicide. Januario peut être mort justement parce qu'il était sur le point de se marier.

Je venais de prononcer ces paroles, je venais de jeter dans le débat cette proposition qui, à la rigueur, pouvait passer pour un paradoxe, quand, du côté du sopha, on entendit un cri de victoire, et une voix douce, mais énergique, s'écria :

— Entendez-vous? Je ne suis pas seule de mon avis. M. le commandeur partage mon opinion.

Je me tournai vivement de ce côté. Plusieurs dames formaient un groupe intéressant, et, du milieu d'elles, se détachait une provocante brunette, la fille de notre hôte, gentille et spirituelle comme toutes les filles de cette terre, où Dieu semble avoir épuisé ses efforts pour rendre toute chose belle et opulente.

C'était elle qui m'avait interrompu. Elle s'était dressée en jetant son cri de triomphe et s'était tournée complètement de mon côté.

— En ce cas, repris-je en souriant, vous pensez comme moi que ce mariage...

— Sans doute, ajouta la charmante brunette, avançant d'un pas et nous enveloppant tous des rayons lumineux de son regard incomparable. Sans doute ; c'est pour cela qu'il est mort. C'est ce que j'ai dit plus d'une fois ; c'est ce que j'ai affirmé à papa, il y a deux heures, quand il est revenu de son bureau. Si M. Januario n'avait pas été sur le point de se marier, la Yara ne lui serait pas apparue.

— La Yara ! m'écriai-je malgré moi, tout étonné.

— Oui, Monsieur, la Yara ! C'est elle qui a tué Januario.

— Ah ! m'écriai-je à mon tour, comme frappé d'une idée lumineuse... Voilà qui simplifie l'affaire : il n'y a pas eu d'accident, pas de suicide. Il y a eu crime, et c'est à la justice d'ouvrir une

enquête pour que la loi puisse frapper la coupable.

Un éclat de rire sonore, presque interminable, un éclat de rire général, répondit à mon observation. Les dames, les messieurs, les vieillards, les jeunes gens, tous prenaient part, pour ainsi dire involontairement, à cette manifestation de gaîté folle, qui me sembla complètement déplacée. Je restai abasourdi pendant quelques instants ; mais, bientôt, toute ma présence d'esprit me revint, et je repris avec le plus grand sérieux :

— Pardon, Mademoiselle ; vous venez d'affirmer qu'une femme... ou un homme... une créature, enfin... était apparue au jeune Portugais et l'avait tué. Alors, j'ai formulé mon observation, qui a eu le don de provoquer une si grande hilarité, et...

— Pardon, M. le commandeur, fit la petite brune. Je n'ai parlé ni d'homme ni de femme. J'ai parlé de la Yara...

— Hé bien ?

— Ah ! fit-elle en souriant avec malice, et comme quelqu'un qui se reprend. Je ne me rappelais plus que vous n'êtes pas de ce pays-ci. Vous allez comprendre le quiproquo. Vous êtes du midi du Brésil, vous, de ces régions où l'on ne croit plus à rien, ni aux légendes, ni aux miracles, sous prétexte que la science ne les explique pas et que la raison ne les comprend

pas. Vous ne savez probablement pas ce que c'est que la Yara.

— Si, Mademoiselle, répondis-je aussitôt. Mais la Yara n'est qu'un produit de la muse poétique des sauvages, muse désordonnée et fantastique à cause du contact perpétuel avec les mystères grandioses de la nature, en lutte constante avec les ombres et les bruits incompréhensibles de la forêt, avec le murmure et la réfraction, inexplicables pour eux, des fleuves et des déserts. Leur imagination poétique a créé les Yaras, les *Caaporas*, les *Macacheras*, les *Jurupary*s, et d'autres allégories fantaisistes, de même que les peuples primitifs d'autres pays avaient créé, avant les nôtres, Amphitrite, les Nymphes, Pan, les Dryades, etc. C'est ou une nécessité pour leur esprit inculte, de donner une forme, un corps à certaines idées abstraites, ou bien c'est une simple question de poésie.

— Ou bien une simple question de superstition, fit observer le négociant qui avait donné les renseignements sur le jeune Portugais.

— Superstition qui ne laisse pas que d'être poétique, ajouta un monsieur qui passait pour cultiver les lettres. La poésie de la peur, par exemple.

— Je dirais plutôt, répliqua le négociant, la poésie de l'ignorance.

Mais la gentille brunette ne se tint pas pour

battue, et elle poursuivit, plus exaltée encore et plus affermie dans sa croyance :

— Vous êtes tous des incrédules, je le vois bien ; mais c'est parce que vous êtes tous nés dans d'autres pays, et parce que vous ne vivez parmi nous que depuis peu de temps. Sans cela, vous qui, certainement, croyez à d'autres choses aussi puériles, sans doute, que nos légendes locales, vous ne vous moqueriez pas de croyances basées sur des faits, dont les uns remontent au passé, mais dont d'autres, au contraire, sont authentiques, actuels et vraisemblables, tout au moins.

— Oui, des histoires avec lesquelles nos nourrices nous ont bercés, des contes de fées, des récits fantastiques faits pour endormir les enfants peu sages, repris-je avec un certain air d'incrédulité.

— Non, Monsieur, s'écria la jeune fille. Ce sont des histoires véridiques, conservées par la tradition populaire et dont quelques-unes sont certifiées par des faits récents. Celle-ci en est une.

— Celle-ci? Laquelle?

— La mort de M. Januario... La Yara n'est pas une conception fantastique de l'imagination des sauvages, et elle n'a pas disparu avec eux de nos forêts. Elle existe encore. Ils s'en sont allés, les Indiens ; elle est restée, et cette mort

mystérieuse est un nouveau témoignage de son existence.

— Que la mort d'une personne prouve son existence antérieure, cela se comprend, cela est tout naturel, fit remarquer le *promotor*[1], qui se trouvait présent : il n'y a que ce qui vit qui meurt. Mais que la mort d'une personne prouve la vie d'une autre...

— Hé bien ! interrompit vivement la brunette, cela est tout aussi compréhensible et naturel. Et la preuve c'est que la mort subite du bétail à Marajo [2] prouve l'existence des serpents à sonnettes dans l'île...

— A Marajo il n'y a pas de serpents, fit remarquer un *fazendeiro* [3].

La réplique de la jeune fille avait été prompte, son argumentation, décisive. Devant notre approbation tacite, les yeux noirs de la gentille enfant, des yeux comme on n'en trouve qu'à Pará, jetèrent des éclairs de joie intime.

— Par conséquent, poursuivit-elle, l'existence de la Yara est prouvée. D'ailleurs, Januario lui-même l'a vue.

— Comment ! il l'a vue ? demandai-je, surpris.

— Oui, Monsieur, et, depuis ce jour-là, Mundica [4] a prévu la catastrophe.

[1] Procureur impérial.
[2] Grande île à l'embouchure de l'Amazone.
[3] Propriétaire rural.
[4] Abréviation de *Raymunda*, Raymonde.

— Pardon, Mademoiselle, voilà qui rend l'affaire un peu plus sérieuse et digne de réflexion. Mais qui est Mundica ?

— Mundica est la fiancée de Januario.

— Vous la connaissez ?

— Je suis sa meilleure amie.

— C'est vrai, dirent les parents de la jeune fille. Elles ont été ensemble au pensionnat des dames Benjamin, rue de l'Industrie, et elles ont toujours conservé entre elles la même intimité d'autrefois.

— Est-ce d'elle-même que vous tenez ce fait ?

— D'elle-même. Elle me l'a raconté en pleurant, tout de suite après le premier accès de fou rire qu'a eu le pauvre garçon.

— Un accès de fou rire, dites-vous ?

— Oui, Monsieur, c'est là le premier symptôme qu'on ressent après avoir vu la Yara.

— Mais, enfin, qu'est-ce que la Yara ?

— La Yara est une femme étrangement belle ; quiconque la voit ne peut plus s'en détacher ; de près ou de loin, il la voit constamment, il se sent pris pour elle d'une passion sans trêve, et il se livre inconsciemment à une joie bruyante et délirante. Cet accès dure jusqu'à ce qu'il la revoie réellement, telle qu'il l'a aperçue la première fois, et alors il se jette à l'eau dans le même endroit où elle lui est apparue d'abord, fascinatrice et séduisante. Il sent ce désir intense de se jeter à

l'eau, comme si c'était là le seul moyen d'éteindre les flammes d'amour qui le dévorent.

— Et où se montre d'habitude cette... femme?

— N'importe où ; mais elle préfère les rivières et les sombres *igarapés*.

— Ah ! Mademoiselle, m'écriai-je avec enthousiasme. Comme je voudrais rencontrer cette sirène, cette nymphe, cette charmante et dangereuse Yara!

— Bah ! répondit-elle avec une moue ; elle ne se montrerait pas à vous.

— Parce que je n'y crois pas?

— Non..., parce que vous êtes marié.

— Comment donc?

— La Yara n'apparaît qu'aux garçons, et encore faut-il qu'ils soient sur le point de se marier, qu'ils soient déjà fiancés, sachez-le.

Le ton dont la délicieuse brunette affirmait l'existence de la Yara et son influence néfaste était charmant, convaincu et convaincant ; elle attachait la plus grande importance à cette croyance cherchant à nous la faire partager. Aussi, ne résistant plus à la curiosité, me suis-je tourné de son côté, en lui disant :

— Mademoiselle, si je ne craignais d'être indiscret, je vous demanderais de vouloir bien me raconter l'histoire de la rencontre du malheureux Portugais avec sa terrible ennemie. La connaissez-vous?

— Je la connais : Mundica elle-même me l'a racontée, il y a quelques jours ; depuis lors, il a dû se passer quelque chose de nouveau et d'extraordinaire ; je vous demande donc encore quelques jours de répit. Demain j'irai voir ma pauvre amie, et peut-être la déciderai-je à venir ici, dans quelques jours, après que sa douleur sera un peu calmée. Dans ce cas, vous entendrez de sa bouche le récit de tout ce qui s'est passé, et peut-être alors serez-vous convaincu, peut-être alors croirez-vous...

— Si je pouvais y croire, Mademoiselle, aucune voix n'aurait autant de force pour m'imposer cette croyance que la vôtre.

— Et cependant vous n'y croyez pas ! Merci du compliment... Mais, tenez ; j'ai une idée, une bonne idée.

— C'est tout naturel de votre part... Quelle est l'idée ?

— Allons demain chez Mundica. Non seulement vous aurez l'occasion d'y voir l'une des plus jolies filles de Pará, mais encore vous connaîtrez plus vite l'histoire qui vous intéresse. Mundica ne refusera certainement pas de nous raconter son histoire : rien ne console autant que de parler de sa propre douleur... Acceptez-vous ?

— De tout cœur, répondis-je.

Le lendemain, vers six heures de l'après-midi, nous prîmes une voiture et allâmes chez les pa-

rents de Dona Mundica. Le père de l'intéressante brunette me présenta solennellement. Je fus accueilli et traité d'une façon qui fait honneur à l'hospitalité et à la politesse de la famille à Pará.

Reçus familièrement dans la véranda, nous y trouvâmes la malheureuse fiancée étendue mollement sur une chaise longue, dans un abandon douloureux, le regard vague, le visage empreint d'une tristesse sans bornes.

Mundica était une de ces jeunes filles qui, dès que nous les voyons, absorbent notre attention et nos pensées de telle manière qu'il devient impossible de les oublier. Elle avait un type essentiellement brésilien, type élégant et frêle, ardent et chaste, joyeux et sérieux, tel qu'on ne le trouve que dans les provinces du nord du Brésil, surtout à Pará et dans l'Amazone. On dirait que le soleil éblouissant de l'équateur les crée et les développe avec toutes les caresses et toutes les magnificences qu'il dépense pour faire éclore la splendide végétation de ces terres qu'il féconde et fertilise. Elle était, comme l'avait dit son amie, l'une des plus jolies filles de la ville. D'un brun pâle et velouté, elle avait, dans les contours suaves et corrects de son visage ovale, dans l'ensemble de ses formes et dans la grâce de ses manières, je ne sais quoi de charmeur et de passionnant qui imposait en même temps la sympathie et le respect. En la voyant, on comprenait immédiatement

la possibilité d'une de ces passions subites et incendiaires, d'un de ces amours qui résument l'idéalisme le plus platonique et la sensualité la plus brutale, l'adoration chaste de l'esprit et la jouissance frénétique et voluptueuse de la chair. Il y avait en elle la candeur, la pureté céleste des anges et la pétulance chaude et énergique des créatures terrestres. On devinait sous la douceur de sa peau de satin les secrets de toutes les lascivetés et de toutes les innocences, c'est-à-dire qu'on connaissait que, dans ce corps opulent de grâces et de charmes tentateurs, vivait une âme complètement divine, parée des magiques attraits de la virginité.

Elle était belle et parfaitement taillée, comme une statue sortie des mains habiles de la nature ; elle avait les contours énergiques, accentués, mais doux, sans les amples développements que leur donne l'habitude de la nudité, comme chez les femmes sauvages, et, en même temps, elle possédait cette élégance, cette finesse de taille, qui donne à la femme une apparence vaporeuse de fée, sans que celle-ci ait été motivée par les étreintes continuelles des baleines d'un corset, comme chez les femmes civilisées des grandes villes.

Trois choses surtout attiraient et fixaient l'attention la plus rebelle : ses grands yeux noirs, pleins de l'ineffable expression que cause la lu-

mière excessive tamisée à travers les prismes d'une larme ; ses mains d'une délicatesse incomparable, et son pied, mignon bouton de magnolia, tantôt indolent et honteux, tantôt pétulant, inquiet, joli, comme une souris qui aurait cherché à s'échapper des dentelles qui la couvriraient.

Tout cela justifiait pleinement l'amour du jeune Portugais, et on comprenait que, si son amour n'avait pas été partagé, il eût pu le conduire à la folie d'abord, au suicide ensuite. Mais, dans le cas contraire, il semblait impossible d'admettre que le pauvre garçon se fût dérobé volontairement à tant de charmes, pour se réfugier dans la mort.

La jeune fille, je l'ai dit, était étendue sur une chaise longue, à l'une des extrémités de la véranda. Sans doute elle était livrée à de tristes pensées, car sur son visage s'estompait une ombre visible de mélancolie et son regard se perdait dans le vague des rêves. Lorsque mon aimable introductrice me fit l'honneur de nous présenter l'un à l'autre, en rappelant que Mundica était la fiancée du jeune Portugais, je crus devoir ajouter à mon compliment quelques paroles de sincère condoléance. Mundica m'étendit sa main fine et brûlante, familièrement, sans fausse honte, sans prétention, comme si nous étions de vieilles connaissances, et, en me serrant les doigts fortement, elle murmura un remerciement qui se

termina par des larmes spontanées rappelant sa douleur de fiancée.

La conversation, commencée familièrement, fut portée habilement sur les événements récents, et on en vint à parler tout naturellement de la catastrophe qui avait jeté le deuil dans tant de cœurs. Mon aimable brunette raconta aussitôt notre discussion de la veille, et ainsi, tantôt exagérant intentionnellement mon incrédulité au sujet du motif auquel elle attribuait la mort du jeune homme, tantôt insistant pour me convaincre que j'avais tort, elle invita son amie à venir à son aide, et obtint de celle-ci le récit détaillé de ses malheurs.

C'était justement ce que je désirais ; non pas que je cherchasse un argument ou une preuve pour modifier mon opinion au sujet de la possibilité de l'existence des Yaras, mais parce que je pressentais dans ce récit l'exhibition d'une croyance, d'une légende de la province, la source d'une poésie originale et une preuve de l'influence que peut avoir sur notre éducation la tradition des croyances puériles et des superstitions extravagantes de nos aïeux.

Cédant à l'invitation de son amie, Mundica commença donc son histoire avec une simplicité et un coloris d'expression si touchants et si pittoresques, que, dans l'impossibilité de les reproduire fidèlement, je prends la liberté de les remplacer par ma prose.

Le commandeur fit une pause, alluma un cigare et, en narrateur émérite qu'il était, laissa l'imagination des auditeurs vagabonder librement pendant quelques instants. Pour produire plus d'effet et mieux savourer les charmes de la surprise, il avait besoin que, méditant sur ce qu'ils venaient d'entendre, ils imaginassent, chacun selon sa fantaisie ou son caractère, la continuation de cette histoire et les péripéties du dénoûment.

Lorsqu'il pensa que l'esprit de chacun d'eux était assez préoccupé, et qu'il sentit que l'un d'eux, plus impatient, allait l'interroger, il lança dans l'air une bouffée de fumée, croisa les jambes plus commodément et poursuivit son récit en ces termes :

— Januario et Mundica s'étaient rencontrés pour la première fois à la fête de Nazareth. Elle était sortie de son pensionnat depuis quelques mois à peine quand elle vit arriver le mois d'octobre si désiré, et, avec le mois d'octobre, la fête traditionnelle et somptueuse qui attire à Pará des milliers de personnes de toutes les villes, de tous les bourgs, de tous les villages de la province et même des provinces de Maragnan et de l'Amazone. Et cette curiosité s'explique. Peu de fêtes ont au Brésil autant d'éclat, réunissent autant de dévotions et sont célébrées avec autant de pompe éblouissante. Permettez-moi de citer ici un trait qui caractérise bien la nature pacifique et les mœurs enviables de la

population de Pará : la fête dure de quinze à vingt jours ; pendant tout ce temps, pas le moindre désordre ne vient troubler la sérénité des divertissements de la place, pas le moindre accident ne vient serrer de crainte le cœur des dames qui y accourent, augmentant par leur présence l'éclat de la fête.

Le jour du *Cirio* était arrivé. Le *Cirio* est une longue et dévote procession, instituée et réglée par une ordonnance du gouverneur Don Francisco de Souza-Coutinho [1], laquelle, entre autres dispositions, indique l'ordre de préséance des diverses autorités civiles, militaires et ecclésiastiques, qui doivent suivre la procession avec recueillement et piété.

Vous savez en quoi consiste ce *Cirio* traditionnel : on transporte la sainte image de Notre-Dame-de-Nazareth, du palais du gouverneur à la chapelle du même nom, placée dans un faubourg pittoresque et aristocratique, situé à un mille environ de la ville, et formant aujourd'hui la quatrième paroisse de la capitale. Personne ne s'abstient d'assister à cette procession matinale imposante : un grand nombre de personnes, il est vrai, y vont par simple curiosité ou bien pour jouir d'un spectacle grandiose, mais la plupart des assistants,

[1] Gouverneur de Pará, pendant la domination portugaise, de 1790 à 1803.

le peuple en général et surtout les basses classes de la société, y accourent, guidés par un haut esprit de piété sincère, par les instincts de la foi religieuse, et par le besoin qu'éprouvent les hommes de manifester extérieurement et publiquement leur culte reconnaissant envers Celle à qui ils attribuent le don de les préserver du mal et de l'infortune.

D'abord un char, en forme de forteresse, d'où montent dans les airs des fusées, d'où partent des éclats de bombes, ouvre la marche du *Cirio*. Puis, viennent deux files de cavaliers, plus ou moins élégants; puis, le char représentant les miracles de Don Fuas Roupinho et de la barque du brick *Saint-Jean-Baptiste;* puis, la propre barque de ce navire, chargée sur les épaules de la corporation des matelots et sur celles d'autres hommes, qui n'appartiennent pas à la corporation, mais qui en portent le costume, ayant fait vœu de transporter la barque, toute pleine d'enfants qui rappellent les matelots naufragés et sauvés miraculeusement après plusieurs jours de luttes, de faim et de découragement; puis, les anges, qui s'avancent à cheval, portant d'étincelantes oriflammes avec les dates des miracles et les noms sous lesquels ces miracles sont connus. Ensuite, viennent des voitures remplies des principales familles de la ville, des différentes autorités, toutes vêtues de riches habits de gala.

Le défilé des voitures est fermé par le carrosse du gouverneur de la province, accompagné de son secrétaire et de son aide-de-camp. Derrière, marche une berline, une jolie voiture de fantaisie, ayant à peu près la forme d'une couronne royale, pourpre et or : au centre, se dresse l'image vénérée de la Sainte Vierge. La berline est gardée des deux côtés par les directeurs de la fête, et, tenant de longs cordons de soie rouge, le peuple la traîne avec respect et dévotion, hommes et femmes cherchant à s'acquitter de cet honneur avec un empressement remarquable.

J'ai assisté à plusieurs de ces processions; à l'une d'elles, j'ai vu une vieille femme indienne suivre la berline à genoux, depuis le palais du gouverneur jusqu'à la chapelle de Nazareth : d'une main, elle tenait un cierge pesant plusieurs livres; de l'autre, elle s'appuyait sur le sol et repoussait les flots du peuple qui menaçaient de l'écraser. Cette rude pénitence était la conséquence d'un vœu fait à la Vierge miraculeuse, à l'occasion d'une maladie qui avait failli enlever à la pauvre vieille indienne son unique enfant. Il n'y a qu'une mère pour être capable de semblables traits d'héroïsme.

Derrière la procession, marche la garnison de la ville, artillerie et infanterie, et le peuple forme encore, après la troupe, une queue énorme, interminable. Pour faire le trajet du palais du gouverneur à la place de Nazareth — moins d'un mille

peut-être, — on met de trois à quatre heures, telle est la difficulté avec laquelle la berline, surtout, lutte pour traverser les flots épais de peuple, qui se presse dans les rues et sur les chemins.

Or, la famille de Mundica se trouvait dans l'une des premières voitures du défilé, et la gentille brunette attirait tous les regards par la grâce enchanteresse de son visage et par la simplicité, dépouillée d'artifices, de son habillement. Plus que celle de tout autre, elle avait fixé l'attention de Januario. Monté sur un superbe alezan, qu'il avait fait venir tout exprès de Ceará pour le faire figurer dans cette fête, il caracolait élégamment, se détachant du groupe de ses compagnons par son habileté de cavalier et par la beauté mâle de son maintien.

De même qu'il avait remarqué la beauté de la jeune fille et qu'il en avait subi le charme, de même elle avait admiré sa dextérité de cavalier; leurs cœurs s'étaient rencontrés; pendant tout le trajet de la procession, plus d'une fois et comme par hasard, sans qu'aucun d'eux s'en rendît bien compte, la jeune fille avait cherché à ne pas perdre de vue le cavalier, et celui-ci s'était efforcé de l'apercevoir constamment.

La procession arriva sur la place de Nazareth, ornée d'une manière riche et voyante, grâce aux efforts et aux libéralités du « juge » de la fête, un honorable négociant que vous connaissez tous et dont le nom seul est une garantie de probité. La

sainte image fut portée dans sa chapelle. L'artillerie tira les coups de canon d'usage. On chanta le *Te Deum*... Les groupes se dispersèrent; le peuple s'en alla; chacun regagna la maison où il devait passer la journée, ou retourna en ville pour se refaire des fatigues de la matinée afin de pouvoir mieux résister aux divertissements de la soirée.

Au nombre des personnes qui restèrent dans le faubourg, se trouvaient la famille de Mundica et le jeune Portugais. Ils se retrouvèrent chez des amis communs. Le hasard qui leur permettait de passer la journée ensemble, la familiarité franche et rapide qui est dans les mœurs des gens de Pará, et qui n'en diminue ni n'en enlève la sincérité, établirent bien vite entre les deux jeunes gens une intimité respectueuse et souverainement sympathique.

Le Portugais parut à la jeune fille un homme doué d'excellentes qualités morales et intellectuelles, ce en quoi ne se trompaient ni son cœur, déjà exposé à tous les traits de l'amour, ni son instinctive perspicacité féminine. Il sembla au jeune homme que Mundica était, par son esprit, par sa modestie, par son éducation, une de ces rares jeunes filles destinées à faire ou à compléter le bonheur d'un homme sur la terre.

De ces pensées à l'amour, la distance est facile à franchir, et la continuation de leurs rapports la leur fit franchir en peu de temps.

La fête dura une vingtaine de jours. Tous les soirs, ils se rencontraient dans cette atmosphère imprégnée d'harmonies sacrées, de parfums enivrants, de lumières éblouissantes; ils partageaient ensemble les joies bruyantes, variées, expansives des divertissements de la place; ils aspiraient, à larges poumons, souvent bras dessus bras dessous, les mêmes émanations chaudes qui montent des grandes agglomérations d'un peuple en fête, enveloppé là-bas par les parfums actifs et capiteux des produits de la flore amazonienne, émanations qui exaltent le cerveau, en le faisant rêver, et échauffent le cœur, en lui faisant sentir toute chose avec plus de force et battre avec plus de rapidité; ils parcoururent ainsi un long chemin. Lorsque vint la dernière nuit, et, avec elle, la dernière note des fêtes de Nazareth, tous deux soupirèrent pleins de regrets, et ils durent s'avouer qu'ils étaient impuissants à vivre désormais séparés l'un de l'autre.

Le jeune homme obtint alors la permission de fréquenter la maison de Mundica, et bientôt, fort de son amour, il demanda la main de la jeune fille, qui lui fut accordée.

De ce jour datent les infortunes de ces deux cœurs. Cette démarche, qui semblait devoir être la consécration du bonheur rêvé et la préface d'une époque de félicités enviables, fut, au contraire, l'aurore d'une triste journée d'hiver, le prologue inespéré d'une tragédie fantastique.

Nous entrons désormais dans le domaine de la légende. Je vous prie de vouloir bien redoubler d'attention.

Januario habitait hors de la ville, route de Saint-Jean, bien au-delà de l'*igarapé* des Ames, un peu après l'ancienne maison des Capucins, connue dans l'histoire sous le nom de couvent de l'Una. Il y avait pour compagnon un Allemand, employé de commerce comme lui, jeune homme fort intelligent et instruit, comme presque tous ses compatriotes, et, outre cela, adonné, pendant ses heures de loisir, à l'étude des sciences naturelles, et, tout spécialement, de la physique.

Pendant les fêtes de Nazareth, il avait été le compagnon assidu du jeune Portugais; il avait suivi jour par jour les progrès de son amour, et, pour ne rien vous cacher, je dois ajouter, car c'est la vérité, que lui non plus n'avait pu échapper à l'influence fascinatrice de la beauté séduisante de Mundica. Il en était tellement épris qu'il avait l'habitude de dire à son ami, en plaisantant :

— Tiens, Januario, si Mundica ne t'aimait pas, et si tu ne voulais pas en faire ta femme, je serais son mari, dussé-je pour cela renier ma foi!

L'Allemand était protestant, on l'a deviné.

Januario avait l'habitude d'aller prendre un bain, tous les soirs, dans les eaux agréables et fraîches d'un *igarapé*, qui, éloigné un peu trop peut-être de chez lui, traversait la sombre forêt

qui longe et embellit la route de Saint-Jean. C'était une vieille habitude, dont il lui eût été difficile, sinon impossible, de se défaire.

Un soir, il était chez sa fiancée; ils causaient dans un coin de la véranda, dans cet isolement égoïste que les amoureux recherchent toujours. Mundica commença à lui demander, avec cette câlinerie et cette curiosité gamine des enfants et des fiancées, ce qu'il avait fait, ce qu'il faisait pendant les heures de l'absence, et surtout ce qu'il avait fait, la veille au soir, après l'avoir quittée.

Le jeune homme sourit et se moqua de cette manifestation inconsciente de jalousie, d'une jalousie qui le flattait, d'ailleurs; il lui raconta tout : après être arrivé chez lui, il en était sorti de nouveau, selon sa vieille habitude, pour aller prendre un bain de quelques minutes dans son *igarapé* préféré ; le bain s'était prolongé plus que de coutume, à cause d'un incident inexplicable, qu'il avait cherché à élucider sans y réussir. Il était entré dans l'*igarapé*, dans un endroit où justement quelques arbres d'ingá [1], penchés sur les eaux, rendent le site plus sombre : il lui avait semblé entendre, tantôt près de lui, tantôt au loin, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, tantôt descendant des rameaux des arbres, tantôt montant du

[1] *Inga sp.*, des botanistes, arbre de 10 à 12 mètres de haut, avec 50 ou 60 centimètres de diamètre au tronc.

fond des eaux, une espèce de chant délicieux, quoique murmuré à peine, qui l'avait laissé charmé et extasié pendant un temps indéfini. Il était sorti de l'eau à la hâte, avait fouillé tout le bois environnant, pensant qu'il s'y trouvait quelqu'un — peut-être son ami, l'Allemand, — qui en agissait ainsi pour l'effrayer... Mais toutes ses recherches avaient été vaines.

Revenu à la maison, il y trouva son ami; il lui raconta tout, et celui-ci, en sa qualité d'enfant du pays des brouillards et des légendes, avait commencé par lui parler de Walkyries, de sylphides, de revenants et d'autres rêveries encore, enfantées par des imaginations nébuleuses, et faites pour provoquer le rire des esprits forts, habitués aux choses sérieuses et pratiques de la vie.

En entendant ce récit, Mundica pâlit horriblement; ses mains étaient glacées, et la pauvre enfant sentit un étrange frisson de peur irrésistible courir dans tous ses membres. Son esprit s'était souvenu, avec la rapidité éblouissante de la foudre, de tous les malheurs, de tous les accidents funestes dont les forêts et les rivières sont témoins chaque jour. Fille d'une province où, plus que dans toute autre, règne la croyance aux charmes et aux apparitions, peut-être à cause du contact immédiat qu'elle a encore avec la race sauvage, Mundica qui, elle-même, croyait, à cause de son éducation,

à toutes les légendes du pays, sentit un triste pressentiment serrer son cœur. Aussi fixa-t-elle son fiancé humblement, en suppliante, et lui dit-elle, la voix tremblante de peur :

— Eh bien, Januario, je veux te demander un service.

— Lequel?

— Promets-tu de me le rendre?

— Il me faudrait savoir d'abord ce dont il s'agit, mon ange.

— Il s'agit de notre bonheur futur.

— C'est sérieux?

— Très sérieux.

— C'est promis... De quoi s'agit-il?

— Ne va plus te baigner dans l'*igarapé*.

— Mais c'est une vieille habitude à moi, une habitude innocente, ma fleur.

— Mais je ne veux pas que tu y ailles.

— Quel mal y a-t-il?

— Quel mal?... Comment! n'as-tu pas entendu *le* chant?

— Hé bien?... Le chant était délicieux...

— Oui, après le chant, viendra l'apparition, et après... après...

— Et après?

— Après... la mort!

Januario la regarda fixement; il lui semblait impossible que la jeune fille parlât sérieusement. Mundica poursuivit aussitôt :

— Par conséquent, je t'en supplie, n'y va plus, du moins jusqu'à ce que nous soyons mariés.

— Et après notre mariage?

— Oh! après, tant que tu voudras : je n'aurai plus peur.

— Tu n'auras plus peur?... Mais d'où vient ta peur? Pourquoi cette prière?

— C'est que, vois-tu..., ne te moque pas de moi... ce chant, que tu as entendu...

— Hé bien, que signifie ce chant?

Mundica se rapprocha davantage de son fiancé, et, d'une voix que la terreur, une terreur profonde et superstitieuse, rendait tremblante, elle murmura tout bas à son oreille :

— Ce chant, c'est... la voix de la Yara!

Januario, en entendant cette confidence, à laquelle il ne s'attendait pas, se renversa sur sa chaise, et éclata d'un rire franc et étourdissant. Mundica se redressa d'un bond involontaire, et s'écria hors d'elle-même :

— Ah ! tu l'as vue ! tu l'as vue !...

Januario ne pouvait pas contenir son fou rire; il ne lui répondit qu'en secouant la tête.

— Oui ! Oui ! continua la jeune fille, tu l'as vue, et la preuve, c'est que tu ris de la sorte!

Les parents de Mundica, en entendant ces cris et ces exclamations, accoururent :

— Qu'y a-t-il ? demandèrent-ils.

Mais la jeune fille, au lieu de leur répondre,

prit le bras de son fiancé avec une énergie dont elle semblait incapable, et répéta :

— Je ne veux pas, entendez-vous? je ne veux pas que vous y retourniez.

— De quoi s'agit-il? demanda de nouveau son père, tandis que sa mère, l'éloignant du jeune homme, lui demandait d'un ton de reproche :

— Que signifie tout cela?

Alors, elle, comme prise d'une langueur subite, désigna le jeune homme, qui avait dominé son accès d'hilarité, et, tombant sur le sopha, elle répondit, avec un accent de douleur poignante :

— Ah, maman! il a vu la Yara! il a vu la Yara!

La mère de Mundica, femme respectable autant par son âge que par sa corpulence tant soit peu développée, recula à son tour comme effrayée, et, pleine de terreur, curieuse, anxieuse, elle interrogea son futur gendre :

— Est-ce vrai, Monsieur?

Januario dut répéter sa narration. Après l'avoir écoutée avec une attention religieuse et concentrée, a dame lui dit d'un ton de profonde conviction :

— Ne vous moquez pas des choses sérieuses, monsieur Januario. Pour le moment, le mal n'est pas irréparable; à vous d'en conjurer les suites. Accédez à la demande si sensée et si raisonnable de votre fiancée; suivez mes conseils : ne retour-

nez plus à l'igarapé, et évitez, autant que vous pourrez, les sites sombres et déserts, surtout pendant la nuit. Tant que vous serez fiancé, mille dangers inconnus vous environneront et chercheront à faire obstacle à votre bonheur. Celle qui vous parle ainsi est une personne qui a beaucoup vu et qui n'a jamais dit que la vérité. Mes conseils n'ont en vue que votre bien.

On ne pouvait pas tenir un langage plus maternel et plus amical. Januario promit tout ce qu'on lui demandait. Il ne prit congé que fort tard pour retourner chez lui. Il était parvenu à rassurer sa fiancée, mais, lui, il portait dans son sein le doute, et, pis encore que le doute, une curiosité irrésistible. Cependant, cette nuit-là, il résista et, pour la première fois depuis qu'il en avait pris l'habitude, il n'alla pas se plonger voluptueusement dans les eaux de l'igarapé. La lutte fut longue : il eut à combattre ses propres désirs et la force de l'habitude pour tenir la promesse solennelle qu'il venait de faire. La loyauté naturelle de son caractère l'emporta, et, en cédant ainsi à la volonté de sa fiancée, il réussit à échapper ce soir-là aux séductions et aux pièges de la dangereuse habitante des igarapés.

Le lendemain, quand la jeune fille apprit qu'il avait fidèlement tenu sa promesse, sa joie fut immense. Son cœur battit plus tranquille, elle passa une nuit plus calme, ce qui ne l'empêcha

pas de renouveler ses recommandations et ses prières. Pendant trois nuits consécutives, Januario résista au désir immodéré qui le rappelait aux rives de l'igarapé et à la curiosité qui l'aiguillonnait sans trêve. Il ne croyait pas à ces superstitions puériles, mais il lui semblait impossible qne sa fiancée, jeune fille intelligente et bien élevée, conservât une semblable superstition enfantine sans quelque fondement. Puis ce chant inexpliqué qu'il avait entendu le tourmentait et l'entraînait à en pénétrer le mystère.

Aussi, cinq jours après, il sortit vers onze heures du soir et s'enfonça résolûment dans la forêt, à travers laquelle serpentait, comme un boa gigantesque, l'igarapé de sa prédilection. Son courage naturel ne l'empêchait pas de sentir une frayeur involontaire, éveillée par le germe de la superstition, jetée comme une parasite dans son esprit déjà un peu affaibli par l'amour ; malgré lui il pensait à ses préoccupations des nuits précédentes et aux nombreuses histoires du même genre que lui avait racontées son ami, l'Allemand.

Au moindre bruit d'une feuille qui tombait, d'un lézard qui passait, ou du vent qui agitait doucement les branches, un léger frisson secouait son corps, et ses yeux se portaient involontairement du côté d'où venait le bruit. Il faisait un demi-clair de lune, et la clarté faible et opaque de l'astre de la nuit, se tamisant à travers les

éclaircies des feuillages, dessinait sur le sol des figures fantastiques et intermittentes. Les vers luisants et les lucioles, très nombreux, en tourbillonnant devant ses yeux lui causaient des éblouissements nerveux, et il lui semblait parfois voir des apparitions étranges, des fantômes fugitifs et ironiques. Il évoquait alors tous les contes avec lesquels sa nourrice, une visionnaire de l'Alemtejo, saturée des légendes mauresques du vieux Portugal, avait bercé son enfance crédule. La réflexion, le raisonnement balayaient toutes ces fantasmagories, qui revenaient peu après hanter son esprit avec une nouvelle insistance.

Ce fut dans cet état d'esprit, partagé entre le courage et la peur, que le jeune homme parvint aux rives de l'igarapé. Les eaux du canal fluvial, tranquilles et somnolentes, produisant ce murmure solennel et monotone qui est comme le ronflement d'un géant fatigué, roulaient sous la coupole des arbres immenses, couverts d'un linceul d'ombre, parsemé çà et là de points lumineux, semblables à des perles clouées sur un tapis de velours noir.

Januario fouilla d'un œil scrutateur tous les environs : aucune apparition ne surgit du milieu de l'épaisseur des arbres. Il écouta avec attention : aucune rumeur suspecte ne vint mêler ses échos au bruissement habituel de la forêt. Il n'y avait donc aucune crainte à concevoir.

L'eau fraîche et courante l'invitait, à deux pas de là; lui, riant enfin de ses craintes et de celles de sa fiancée, se déshabilla rapidement et, plus rapidement encore, se jeta dans les eaux de l'igarapé, qui s'ouvrit, écumant et agité, pour le recevoir dans son sein. Au contact de l'eau, au choc subit produit par le passage brusque d'une température à une autre, en sentant ce plaisir qui est presque une douleur, son corps frissonna violemment, et ses cheveux quoique humides se dressèrent sur sa tête. C'est que, au moment précis où les eaux s'entrouvrirent pour le recevoir, au moment où son corps les fit bouillonner en y tombant avec force, l'air retentit tout à coup des sons d'une harpe qui paraissait vibrer inopinément. Puis, les sons expirèrent au loin, dans une cadence successive, et ils furent remplacés par un chant, un chant suave et délicieux, le même qu'il avait déjà entendu une fois.

Le jeune homme voulut sortir de l'eau à la hâte, et il ne le put pas; ses pieds semblaient cloués au fond de la rivière; on dirait que des liens attachaient ses jambes et paralysaient tous ses mouvements. En même temps, une rêverie sans nom, un engourdissement presque extatique lui montaient au cerveau, comme les premières vapeurs d'une douce ébriété, et anéantissaient sa volonté. Il écoutait, il était obligé d'écouter, immobile et tremblant.

Et le chant continuait, augmentant de force, comme si le chanteur se rapprochait. Plus il était proche, plus grand en était le charme, et plus extraordinaire aussi il semblait au jeune homme. La voix enchanteresse ne partait pas d'un seul endroit ; comme un parfum subtil, elle emplissait tout l'air ambiant ; on dirait les voix, cadencées et parfaitement exercées, d'un chœur invisible qui l'entourait complètement. Ces voix le séduisaient chaque fois davantage ; jamais il n'avait entendu de musique aussi douce, des harmonies aussi suaves, des mélodies aussi parfaites. Rien ne ressemblait à ce chant énervant et plein de volupté ; et, à travers les notes, on distinguait un ton d'indicible et touchante mélancolie, qui, en remplissant le cœur et l'âme, rappelait les idylles les plus tendres de l'amour.

Cependant, le chant se rapprochait, se rapprochait toujours. On ne pouvait pas en distinguer les paroles ; s'il y en avait, elles étaient prononcées dans une langue inconnue, dans un idiome que seuls les anges pourraient parler.

Le temps s'écoulait : l'immobilité et le froid, produits par l'immersion, par la peur et par le charme, engourdissaient les membres du jeune homme. Ses dents claquaient comme s'il avait eu la fièvre. La situation devenait intolérable.

Le vent, en soufflant avec un peu plus de force, secoua un rameau de l'*ingazeiro*, le feuillage eut

une éclaircie plus large, et la lune, envoyant à travers les rameaux un faisceau de ses rayons, éclaira pendant quelques instants toute la rive. Du milieu de cette espèce d'éclair émergea, près du tronc de l'arbre, la figure rayonnante d'une femme.

C'était la Yara!

Januario poussa un cri de terreur, et, par un suprême effort de volonté, sortit de l'eau. Le rameau de l'ingazeiro était revenu à sa position naturelle; le faisceau de lumière s'était éteint, ombragé par le feuillage qui s'était fermé de nouveau, et la figure éblouissante de la femme avait disparu aussi inopinément qu'elle s'était montrée. Les dernières notes du chant mystérieux avaient cessé également.

Le jeune homme se vêtit à la hâte, et, fou de terreur, presque en courant, il franchit la distance qui le séparait de la grand'route. Lorsqu'il eut laissé derrière lui les derniers arbres de la forêt, près les troncs desquels il lui semblait, il y a quelques instants, voir apparaître une femme à la blanche robe et au visage transparent, il commença à regagner un peu de calme et à reconquérir l'équilibre de ses facultés. Mais sa terreur ne disparut pas tout à fait; elle le poursuivit jusque chez lui.

En arrivant à la maison, il se jeta dans son hamac, tout essoufflé et épouvanté encore. Pendant toute la nuit, il ne put pas dormir. Un doute

maudit persistait à planer sur son esprit : avait-il eu une vision surnaturelle ? avait-il entrevu une réalité ? Sans pouvoir rien décider, il passa la nuit en sursaut, dans cette discussion intime, jusqu'au point du jour. Dès que les premières lueurs du matin éclairèrent l'horizon, il sortit et retourna à l'endroit où s'était passé l'incompréhensible drame de la veille. Il voulait explorer la forêt et l'igarapé pendant toute la journée. C'étaient les derniers combats de sa raison, déjà vacillante, contre la superstition qui menaçait de l'envelopper de ses filets pour l'étouffer tout entière. Il alla donc jusqu'à la rive plantée d'*ingazeiros* : la rivière coulait paresseuse, souriant aux premiers baisers de l'aurore ; le gazon, humecté par la rosée, verdissait sous ce bain de perles ; les fleurs champêtres, ouvrant aux rayons du soleil leurs corolles fécondées pendant la nuit, exhalaient des parfums actifs et exquis. Januario regarda de tous côtés, parcourant tous les sentiers, fouilla tous les arbres, tous les buissons, tous les rideaux verdoyants des parasites, et rien, rien de suspect, rien qui parût avoir été témoin du mystère nocturne. L'apparition n'y avait laissé aucun vestige.

Le jeune Portugais éclata de rire, et son rire fut si franc et si strident qu'en résonnant à travers la forêt, il alla éveiller une bande de perruches endormies.

— Je suis fou ! dit-il. Ou tout cela est le résultat de la peur et des histoires absurdes que m'a contées cet animal d'Allemand, ou bien c'est quelque farceur qui veut s'amuser à mes dépens et mettre mon courage à l'épreuve. Dans ce cas, j'ai joué un rôle bien ridicule, je l'avoue.

Il regagna sa demeure en riant de temps en temps et en disant d'un ton décidé :

— C'est bien ! c'est bien ! Je prendrai ma revanche, une revanche éclatante.

A l'heure habituelle, il prit le chemin de son bureau. Quand il y arriva, tout le monde fut frappé de son extrême pâleur. Ses camarades le plaisantèrent : ils attribuaient ses fatigues aux insomnies naturelles chez un jeune homme fiancé à une jolie fille ; les épigrammes ne firent pas défaut, pas plus que les mots pimentés et les allusions indiscrètes. Entre jeunes gens, bien peu de choses respectables trouvent le respect. Januario, se dérobant aux interrogations et aux bons mots, s'en alla consulter une glace. Il recula presque épouvanté. En effet, il avait les joues creusées et les yeux cerclés. En se voyant ainsi, après un sérieux examen, il éclata de rire à plusieurs reprises, et son rire étonna tout le monde, tant il était spontané.

Puis il se dit à lui-même : « Allons ! J'ai passé presque une heure, peut-être davantage, dans l'eau... Et quelle heure !... Je n'ai pas fermé les

yeux une seule minute. Pourvu que je n'aie pas attrapé les fièvres! » Un nouvel éclat de rire termina son monologue et salua ce souvenir, d'ailleurs peu agréable.

Pendant toute la journée, il eut de ces intermittences incompréhensibles : tantôt il se livrait à une joie sans motifs, presque illimitée, bruyante et hors de propos ; tantôt il s'abandonnait à une mélancolie hors de saison, à une rêverie irrésistible. Mais, joyeux ou triste, il sentait un désir immodéré de se plonger dans un bain froid. A mesure que la nuit approchait, ses vêtements lui pesaient, l'air lui manquait et son inquiétude grandissait. Son impatience devenait si impérieuse, si absolue, qu'il lui était impossible de la cacher. On aurait dit que le fatal igarapé l'attirait invinciblement.

Le soir, il alla chez sa fiancée. On remarqua l'altération de ses traits et la préoccupation de son esprit. En effet, l'image éblouissante de la femme à peine entrevue la veille miroitait devant ses yeux, et son cœur brûlait du désir de la revoir. La curiosité a des tentations diaboliques et fatales ; bien souvent elle oblitère la raison au point de lui enlever toute liberté. Januario souffrait de ce mal ; en vain eût-il cherché à échapper à son influence.

Mundica fut effrayée de l'état dans lequel elle voyait son fiancé, et dont elle chercha inutile-

ment à deviner la cause ; elle le questionna avec infiniment de douceur. Le jeune homme garda un silence absolu sur son aventure de la veille, et Mundica ne put obtenir de lui que la promesse d'être mise au courant de tout dès le lendemain.

Januario sortit de chez sa fiancée plus tôt que d'habitude. Il prit à la hâte le chemin de sa maison. Il avait mûri un projet, et il s'agissait de le mettre en pratique. A peine rentré, il prit un fusil de chasse, un Spencer, et le chargea. En voyant ces sinistres préparatifs, l'Allemand le questionna : il le fit avec tant d'insistance que le jeune homme lui raconta tout. Le blond enfant des bords du Rhin fronçait les sourcils et réfléchissait profondément, à mesure que son ami parlait. Lorsque Januario eut terminé son étrange récit, l'Allemand se leva avec tout le flegme qui caractérise sa race, et, prenant le fusil des mains de son ami, comme s'il eût voulu l'examiner, il en enleva une à une toutes les cartouches.

— Que faites-vous ? s'écria Januario.

— Je décharge votre fusil, répondit froidement l'Allemand.

— Je le vois bien, parbleu ! répliqua avec impatience le jeune Portugais. Mais pourquoi le faites-vous ?

— Parce que je le dois..... De deux choses l'une, mon cher Januario : ou bien vous avez eu affaire à une apparition fantastique, et, dans ce

cas, vos balles sont inutiles ; ou bien il s'agit d'une apparition réelle, d'une plaisanterie de quelque camarade ou même de quelque étranger, et, dans ce cas, en tirant, vous risquez de commettre un crime. Par conséquent...

— Mais dois-je permettre que l'on se gausse de moi?

— Du tout. Pour échapper à la farce, vous avez un moyen bien simple, qui a l'avantage d'être utile dans les deux hypothèses.

— Et quel est ce moyen?

— N'allez plus à l'igarapé.

Januario ne répondit rien.

Au ton péremptoire dont parlait son ami, il comprit que celui-ci était disposé, au moins pour ce jour-là, à l'empêcher de mettre son projet à exécution. Il se résigna donc, et ne quitta pas la maison. L'Allemand non plus ne sortit pas pendant une seule minute ; il remplit les heures de cette veillée forcée en racontant à son ami force contes allemands, plus fantastiques encore que ceux d'Hoffmann, et des histoires malheureuses, plus faites pour exalter l'imagination que pour la calmer. Il ne borna pas sa sollicitude à lui tenir compagnie ce soir-là ; il devint le gardien vigilant de son ami, il se fit son ombre, et il portait son dévoûment à un tel point que, depuis lors, il l'accompagnait chaque soir chez sa fiancée, à l'aller comme au retour. Cette sollicitude, loin de

calmer l'esprit du jeune homme et de lui faire oublier le projet qu'il avait conçu, ne fit qu'accroître son désir de retourner à l'igarapé, afin de vérifier de nouveau la réalité du phénomène dont il avait été témoin par deux fois.

Pour mener à bien son dessein, il imagina un nouveau plan.

Quelques jours après, il se rendit à un magasin américain de la rue de l'Industrie, acheta un excellent fusil à répétition de Winchester, le chargea, et, retournant à la maison de meilleure heure, il alla jusqu'à la forêt et y cacha son fusil au milieu d'un épais fourré.

Puis, il partit pour la maison de sa fiancée en compagnie de l'Allemand, qu'il était allé chercher lui-même. Arrivé chez Mundica, il laissa s'écouler les heures dans une douce causerie intime. En regagnant son logis, vers dix heures du soir, il prétexta un violent mal de tête, et, prenant congé de son ami, de son compagnon inséparable et dévoué, il alla s'étendre dans son hamac, où, bientôt après, il feignit de dormir profondément. L'Allemand fit de même ; mais, auparavant, il ferma la porte et en retira la clef. C'était une précaution qu'il prenait toujours depuis qu'il avait résolu d'empêcher les excursions nocturnes de son ami.

Les heures passèrent lentement. Un peu avant minuit, le Portugais se leva de son hamac sur la

pointe des pieds ; il constata que son ami dormait à poings fermés, ouvrit avec beaucoup de précaution l'une des fenêtres, sauta prestement dans la rue, et courut à la forêt, vers le site où il avait caché son fusil, tremblant à l'idée qu'il pourrait ne plus l'y retrouver. Heureusement, le fusil était là. Januario le mit sur ses épaules en chasseur émérite qu'il était, et s'enfonça résolument dans le bois.

La lune battait son plein et brillait dans le ciel avec toutes les splendeurs d'un clair de lune équatorial. Dans la forêt, plus illuminée encore que pendant les nuits précédentes, on voyait se dresser plus imposantes les hautes silhouettes des arbres. Le jeune homme en distingua les formes, et, ne les prenant plus pour des fantômes, il pénétra à travers leur labyrinthe, prit un petit sentier battu, son chemin habituel, et se trouva bientôt sur les bords de l'igarapé.

Rien ne l'avait effrayé pendant son rapide trajet ; pas une rumeur ne lui parut suspecte, et, en le voyant si décidé et si courageux, nul n'aurait soupçonné que c'était là le même homme qui, quelques nuits auparavant, avait tremblé de peur et avait passé par là en courant, épouvanté, les cheveux dressés sur la tête, les yeux sortant des orbites, comme si une légion de revenants l'avait poursuivi.

Januario s'arrêta en face de la rivière, fouilla

les deux rives jusqu'où pouvaient arriver ses regards, et, n'apercevant rien de nouveau ou d'extraordinaire, il alla s'asseoir sur le tronc noueux de l'ingazeiro :

— Maintenant, dit-il en élevant la voix, attendons.

Le silence, un silence relatif, lui répondit seul.

Il paraissait complètement maître de lui. Il ne l'était pas tout à fait, cependant, il faut l'avouer. Tout ce courage, tout ce sang-froid n'étaient pas le résultat de son caractère, altéré profondément depuis quelque temps et modifié par les diverses impressions qu'il avait subies ; ils étaient simplement l'effet d'une force de volonté extraordinaire; ils étaient tous factices. Au moindre bruit un peu plus accentué, produit tantôt par la chute d'une feuille sèche, tantôt par le frôlement de quelque animal noctambule, tantôt par le roucoulement de quelque hibou, tantôt par le chant frissonnant de quelque *hiumara*[1] — chant étrange qui imite parfaitement le bruit d'une étoffe qu'on déchire — ou par quelque son qui, en dominant les autres, allait se confondre avec les murmures habituels de la nature, — le jeune Portugais se retournait vivement, prêtait une oreille attentive, espérant entendre les premières notes de la

[1] Cet oiseau nocturne est le *rasga-mortalha*, dont je parle à la page 68.

musique fantastique, comme si ces sons fugitifs en fussent le prélude.

Mais la nature poursuivait son cours, sans qu'aucun phénomène surnaturel vînt la troubler. Januario perdait patience ; il murmurait :

— Comme je suis prêt à tout, on me fait attendre. On veut me prendre dans l'eau, sans arme, pour se moquer de moi... Pas si bête !... J'attendrai ici et pas ailleurs... J'attendrai jusqu'au matin, s'il le faut.

En parlant ainsi, il s'appuya sur le tronc de l'ingazeiro, cherchant une position commode, sans lâcher son fusil. Puis, il fixa son regard méditatif sur la coupole de l'arbre ; à travers les branches, il apercevait, comme à travers un voile inégal, un essaim d'étoiles éblouissantes, de toutes les grandeurs, les unes imperceptibles comme des têtes d'épingles, les autres immenses, comme la lune elle-même.

Il resta ainsi longtemps, très longtemps. Puis, le froid de la nuit, le suave bruissement des feuilles, la douce ivresse produite par les mille parfums que dégagent la nuit et les fleurs des forêts amazoniennes, la fatigue physique et la lassitude morale de cette attente, tout se réunit pour provoquer chez lui la somnolence. Involontairement, sans y penser, il ferma les yeux peu à peu, jusqu'à ce qu'il s'endormit, étreignant toujours dans ses mains son fusil chargé.

Il s'endormit d'un sommeil qui n'était ni profond, ni inquiet. Il dormait depuis quelques instants déjà, quand il s'éveilla subitement ; il lui semblait avoir entendu une voix qui l'appelait par son nom. Il se dressa d'un bond, le fusil prêt à partir, et cria :

— Qui va là !

Seul l'écho répondit à sa demande ; mais cet écho, se reproduisant à l'infini, sur tous les tons, lui causa je ne sais quelle sensation de gêne, qui ressemblait quelque peu à la peur. Il regarda, méfiant, les eaux qui coulaient à ses pieds, à l'ombre de l'ingazeiro, et, au centre de ces eaux, il aperçut un point lumineux, resplendissant, comme si la lune y avait concentré tous ses rayons. Cet éclat le fascinait, et, en le regardant fixement, il lui sembla que le point lumineux s'élargissait, s'élargissait toujours... jusqu'à ce que, ayant pris des proportions extraordinaires, il commença à faire jaillir comme des faisceaux éblouissants de lumière électrique.

Instinctivement les cheveux du jeune homme se dressèrent sur sa tête. En même temps résonnèrent à ses oreilles les premiers accords de la musique divine et mystérieuse des nuits précédentes.

Januario voulut reculer, il se buta contre le tronc de l'ingazeiro, qui semblait lui couper la retraite et le pousser même en avant. Il sentait

déjà tout son corps envahi par une torpeur inconnue, qui menaçait de paralyser tous ses mouvements ; en même temps une sueur froide et abondante le baignait de la tête aux pieds. La terreur commençait à s'emparer de son âme, et une force aussi incompréhensible que puissante l'obligeait, malgré lui, à regarder fixement la partie illuminée des eaux, d'où il cherchait en vain à détourner ses regards.

Alors ses yeux eurent une vision extraordinaire.

La superficie de la rivière s'ouvrit doucement, au centre même de la surface illuminée ; de ce point précis commença à émerger lentement, comme si elle sortait d'un bain de lumière, l'image éblouissante et majestueuse d'une femme. C'était la même figure, exactement la même, que le jeune homme avait entrevue quelques nuits auparavant près du tronc de l'ingazeiro. Januario voulut fuir, mais il ne le put pas. La femme fantastique lui souriait, et son regard diaboliquement séducteur le clouait là, immobile. Il avait peur et il restait ; il restait parce qu'il n'avait jamais vu un visage aussi beau, parce que jamais ses sens ni son imagination n'avaient rêvé des formes aussi correctes et aussi pures.

La vision, la femme, la fille des eaux avait la couleur neigeuse des lis, et sur ses épaules retombaient des cheveux d'un blond fauve, si

éblouissants qu'ils semblaient jeter des reflets d'or. Ses yeux, d'un vert profond et lumineux, transparents comme des émeraudes, lançaient des rayons d'une incomparable douceur ; sur ses lèvres, gracieuses et provocantes, errait un sourire plein de tendresse, qui promettait des délices et des jouissances inépuisables. Aucun vêtement ne voilait sa nudité, et les formes qu'elle montrait perlées par l'onde, d'où elle était sortie, auraient fait le désespoir du ciseau le plus habile, laissaient voir des trésors inimitables, des contours exubérants et magnifiques, des élégances moelleuses et provocantes, des ombres et des clairs d'une séduction sans bornes, d'une volupté sans égale.

En voyant tant de prodiges de beauté, charmé, ébloui, absorbé dans la contemplation de tant de grâces, le jeune homme s'écria hors de lui:

— Oh ! Comme elle est belle ! Comme elle est belle et séduisante !

En disant ces mots, il frissonna et recula plein d'horreur, comme s'il avait proféré un blasphème. Par une association d'idées inexplicable, l'image mélancolique de sa fiancée avait plané sur son esprit. Il revit ses craintes de jeune fille, ses prières, les promesses solennelles qu'il lui avait faites et il se souvint des dangers qui le menaçaient. Un tremblement convulsif agita tout son corps, et sa main droite, jusqu'alors inerte et

sans mouvement, se crispa violemment, serrant le fusil chargé, qu'il avait oublié. Il lui sembla que le sourire de la femme s'accentuait davantage, et que, étendant vers lui ses bras d'albâtre, sur lesquels les gouttes d'eau formaient des colliers de perles fines, elle glissait doucement sur la surface de la rivière et s'avançait de son côté.

Sa frayeur était au comble. Il souleva rapidement son fusil, épaula, visa et fit partir le coup. L'écho répéta au loin et de tous côtés le bruit de la détonation ; le vent dispersa immédiatement la fumée, et la femme, l'étrange vision, plus belle et plus riante encore, continua à s'avancer vers lui. Januario, nous l'avons dit, avait un fusil à répétition. Il tira un second coup, un troisième, un quatrième, tous les coups, et la femme était toujours là ! Elle s'avançait, elle touchait presque la rive. Encore deux pas, et elle serait à ses côtés.

Lui, il était désarmé.

Il ne perdit pas courage. Il prit son fusil comme une massue et le fit tournoyer au-dessus de sa tête pour en décharger un coup formidable. Alors la vision commença à reculer... Januario, craignant de la voir fuir pour toujours, ou peut-être attiré vers elle sans le savoir, commença à avancer, à son tour, pour la frapper. Il parvint jusqu'à elle ; un pas encore, et ils allaient se toucher, et le coup, vibré avec force, eût été infaillible et mortel.

A ses pieds, s'étendait le noir linceul des eaux, et devant lui souriait toujours la figure lumineuse de la femme. Januario ferma les yeux un instant, peut-être pour échapper au magnétisme irrésistible que les yeux de la femme produisaient sur lui, peut-être aussi pour ne pas voir le résultat de son agression terrible. Puis, il déchargea son coup de massue aveuglément.

Mais il poussa un cri, un cri d'épouvante. Son fusil avait roulé à dix pas, arraché de ses mains par un contre-coup imprévu. Il sentit en même temps sur son front comme l'impression d'un baiser froid et humide. Il glissa, perdit l'équilibre et tomba dans l'eau.

Avant de tomber au fond de la rivière, évanoui à cause de la sensation que lui avait produite cette espèce de baiser — qui ressemblait à la fois à la morsure d'un morceau de glace et à la torture d'un fer rouge, et dont il lui fut impossible de déterminer l'origine, comme il l'avoua lui-même plus tard, — un bras robuste le prit par le collet de sa redingote et le traîna à terre.

Le lendemain, l'Allemand raconta ce qui suit : le vent avait ouvert bruyamment la fenêtre par où Januario s'était échappé. Il s'était réveillé, et, devinant ce qui s'était passé, il était sorti, à la hâte, à la recherche de son ami. Guidé par les coups de fusil qu'il avait entendus, il arriva aux bords de l'igarapé au mo-

ment précis où son ami, évanoui, tombait dans l'eau.

Il le prit alors sur ses épaules, le ramena à la maison, et, dès que Januario revint à lui, il l'interrogea avec beaucoup d'intérêt. Tremblant et abattu, le Portugais lui raconta tout ce qui s'était passé; il lui décrivit même les plus petites impressions qu'il avait ressenties, les plus intimes sensations qui avaient ébranlé son organisme.

Depuis lors, la manière de vivre de Januario avait changé complètement. Il semblait un autre homme. Il devint triste et taciturne. Il passait des heures entières plongé dans des rêveries mélancoliques, interrompues de temps en temps par des accès de joie folle, qui se traduisaient toujours par des éclats de rire extravagants. Il ne retourna plus chez sa fiancée, malgré les invitations réitérées de celle-ci, malgré les prières les plus touchantes qu'elle lui adressait. Il ne mit plus les pieds à son bureau, et il semblait obéir uniquement à cette idée fixe : retourner à l'igarapé, revoir la femme qui l'avait fasciné.

Il y a trois jours, il parvint à éluder la vigilance dont on l'entourait. Il disparut. L'Allemand alla immédiatement chez Mundica, à qui il raconta tous ces détails. Puis, il courut prévenir la police; il communiqua aux autorités la disparition de son ami et déclara qu'il le suppo-

sait atteint, depuis quelque temps, d'aliénation mentale. La police se mit en campagne, mais toutes ses recherches furent vaines. Avant-hier, comme vous le savez, on retrouva le cadavre du pauvre garçon, surnageant dans la baie de Pará. Comme, bien souvent, pendant ses hallucinations, il avait manifesté le désir de revoir la femme fantastique, la Yara, on pense qu'il est retourné à l'igarapé et qu'il se sera jeté dans ses eaux, où la fille des légendes amazoniennes l'aura reçu dans ses bras meurtriers. C'est là, du moins, l'opinion de la triste fiancée.

Le commandeur avait terminé sa narration. Tout le monde dans le salon l'écouta dans un silence plein de réflexions. Je l'interrompis pour lui demander :

— Et Mundica? Qu'est-elle devenue?

— Mundica? fit-il avec un sourire singulier. Hé bien! Mundica, peu de temps après la mort de son pauvre fiancé, s'est mariée. Elle est devenue la femme de l'Allemand.

— Comment! la femme de l'ami de Januario?

— Oui, la femme de l'ami du Portugais.

— Dans ce cas, fis-je observer, voilà clairement expliquée l'apparition de la Yara. Il suffit de parodier le mot célèbre du magistrat français, et de dire : cherchez l'homme.

Le commandeur me regarda en silence pendant quelques instants, puis il dit avec le plus grand sérieux :

— Je ne sais pas si par ce moyen on parviendra à connaître la vérité ; ce qui est certain, ce qui est étrange, c'est que maintenant quand il arrive à quelqu'un de repéter cette histoire en présence de Mundica, on la voit sourire malicieusement vers son flegmatique mari, et que, tandis qu'elle se moque aujourd'hui des Yaras, c'est lui qui en soutient l'existence réelle et cherche à faire croire à leur influence.

Que ces hypothèses soient vraies ou fausses, qu'elles aient ou non pour elles la consécration traditionnelle des peuples, une chose paraît hors de doute : la légende de la Yara, comme toutes les légendes, a pris son origine dans des faits très naturels, adultérés avec intention ou revêtus de détails fantastiques par la spéculation ou par le crime.

CHAPITRE II

La Yara — Version de Manàos

C'était dans le campement indien de Manáos, devenu aujourd'hui la superbe reine du Rio-Negro [1].

Un jour, un jeune tapuyo [2], fils d'un tuchaua [3], s'en alla, dans une ygara [4], au petit cours d'eau qui baigne la pointe du Taruman [5]. C'était un beau garçon, le plus beau garçon de toute sa tribu. Homme vaillant et sans peur comme lui, on n'en avait jamais vu. Nul ne maniait avec plus de dextérité que lui la sarbacane terrible, dont la flèche infaillible coupait au milieu de l'air le vol de l'*aracuan* [6]. Nul ne brandissait le tacape [7], nul ne roidissait l'arc avec plus de courage. Dans les jeux qu'on donnait pour célébrer les fêtes, c'était toujours à lui que reve-

[1] Cette version est faite d'après M. le chanoine F. Bernardino de Souza.

[2] Indien civilisé de l'Amazonie.

[3] Cacique, chef de tribu.

[4] Petit bateau, pirogue.

[5] La cascade de Taruman, aux portes de la ville de Manáos, que les gens du pays appellent la Grande Cascade.

[6] Oiseau.

[7] Massue. Hans Staden l'appelle iverapeme; Vasconcellos la nomme tangapema, et M. Ferdinand Denis, liverapeme. Tous ces mots sont synonymes.

nait la victoire, et les vieillards eux-mêmes se courbaient devant lui, pleins de respect. Il était l'orgueil de sa tribu, et le digne successeur du vieux tuchaua, qui tant de fois avait mis en déroute les farouches Mundurucus [1].

Or, un jour, le jeune tapuyo s'en alla dans une ygara au petit cours d'eau qui baigne la pointe du Taruman. C'était par une après-midi splendide, et le soleil, qui se couchait déjà derrière la colline couverte d'une épaisse forêt, réflétait ses derniers rayons sur les eaux de la jolie baie formée par le Rio-Negro. Le ciel était limpide et transparent, et à l'horizon les nuages formaient un ourlet rose et or. Et l'ygara du jeune tapuyo fendait, légère, les eaux agitées de la rivière. Et le visage du jeune tapuyo était triste comme le chant de l'*hiumara*.

Il revint fort tard de sa promenade, attacha le bateau au tronc d'une *mamaurana*, et passa la nuit assis au seuil de sa cabane, pensif, taciturne, proférant de temps en temps des mots entrecoupés et sans suite.

Et la vieille tapuya, qui l'aimait avec la tendresse des enfants de la forêt, pleurait, elle aussi, en silence, en voyant la tristesse profonde qui assombrissait le visage de son fils.

— Ecoute, mère, dit le jeune homme, écoute, car ce n'est qu'à toi que j'ose raconter les tristesses qui m'accablent... C'était une jeune fille si jolie, si jolie... comme je n'en ai pas encore vue parmi les filles des Manáos... La soirée était belle, et l'ygara voguait, légère, dans la direction de la pointe du Taruman... Tout à coup, j'ai entendu comme un chant lointain, comme une voix harmonieuse, qui se confondait avec le murmure de la brise entre les feuilles des palmiers. Et l'ygara fendait, légère, les eaux de la rivière, et les sons de la voix qui

[1] Tribu indienne de l'Amazone, qui existe encore aujourd'hui.

chantait arrivaient à mes oreilles plus distincts. Et puis, j'ai vu... Comme elle était belle, mère ! Comme était belle la femme qui s'y trouvait ! Elle était assise sur le bord de la rivière. Elle avait les cheveux blonds, comme s'ils étaient en or, attachés par des fleurs de *mururé* [1], et elle chantait, elle chantait... comme je n'ai jamais entendu chanter... Puis, elle leva ses yeux verts sur moi, elle sourit un instant, me tendit ses bras, comme si elle avait voulu m'en enlacer, et disparut, en chantant, dans les eaux de l'igarapé, qui s'entr'ouvrirent pour la recevoir... Mère, comme elle était belle la femme que j'y ai vue !... Comme ils étaient délicieux les sons de sa voix qui chantait !

Des yeux de la vieille tapuya tombèrent deux larmes silencieuses, qui coulèrent sur son visage bronzé :

— Fils, murmura-t-elle, ne retourne plus à l'igarapé du Taruman. La femme que tu yas aperçue, fils, c'est la Yara !... Son sourire, c'est la mort... N'écoute pas sa voix pour ne pas céder à son charme.

Et le jeune tapuyo, assis sur le seuil de sa cabane, laissa pencher son front pensif.

Le lendemain, au coucher du soleil, l'ygara fendait, légère, les eaux du Taruman, emportant le jeune tapuyo, oublieux des conseils maternels.

Ce qui lui arriva après, nul ne le sait, car personne ne le revit plus.

Mais, quelques pêcheurs racontent qu'en passant par l'igarapé du Taruman dans la nuit, ils aperçoivent toujours, au loin, une figure de femme qui chante, ayant à côté d'elle une figure d'homme. Et lorsque quelqu'un, plus courageux, s'en approche, on voit les eaux de l'igarapé s'entr'ouvrir, et les deux figures s'y jeter ensemble !

[1] Le Mururé est, d'après M. F. Gomes de Amorim, une nymphéacée du genre *Victoria*, mais beaucoup plus petite.

CHAPITRE III

Pahy-Tuna. — La montagne reproduisant dans sa structure la légende indienne. — Vague souvenir de la légende des Amazones.

Au sud de la chaîne de l'Erére se dresse une haute montagne [1]; elle est baignée d'un côté par les eaux d'un igarapé, qui, silencieux, coulant au milieu des *murys* et des *canaranas*, va se jeter dans la rivière Erére. Celle-ci grossit de ses eaux la rivière Gurupatyba, qui se jette à son tour dans l'Amazone. Autrefois, toute cette région était inconnue : seul Orellana avait pénétré quelques-uns des mystères du grand fleuve.

Or, un jour, les forêts qui bordent l'igarapé, appelé plus tard Pahy-Tuna, résonnèrent des cris de joie et du bruit des rames [1] d'une multitude de femmes; elles arrivaient dans des barques primitives [2] qui fendaient les eaux. Elles arrivèrent au pied de la montagne, la gravirent du côté du sud et cachèrent leurs *ubas* [3] à l'ombre des forêts. Elles étaient précédées d'un seul homme, d'un vieillard, nommé Pahy-Tuna.

[1] Je reproduis ce conte d'après la version qu'en a donnée M.B. Rodrigues, dans la *Revista Brazileira* (Rio-de-Janeiro, octobre 1881).

[2] *Apuquitauas.*

[3] *Ubas.*

Parvenues au sommet de la montagne, elles jetèrent leurs regards vers l'horizon. Le spectacle était plein de majesté : des rivières, des lacs, des plaines, des forêts s'étendaient à leurs pieds. Elles s'y établirent. Les années s'écoulaient ; les enfants mâles, qui naissaient de leur union avec Pahy-Tuna, étaient impitoyablement sacrifiés par leur mère. Pahy-Tuna était déjà fort âgé quand une des plus jeunes femmes donna le jour à un enfant si laid, si couvert de boutons, si *piroca* [1], que la mère en eut pitié et ne le tua pas. Il ne lui était pas possible de le garder : elle le cacha dans une grotte, dans l'endroit le plus mystérieux de la forêt, loin de la montagne. Pour le guérir, elle eut recours aux propriétés des plantes, mais tous ses efforts échouèrent.

Il lui vint alors une idée : elle prit un *tipity* [2], y mit l'enfant, le suspendit, passa la *tipity-pema* [3], s'assit à l'autre bout, serrant ainsi son propre enfant dans le tube. Les humeurs qui en sortirent furent telles que, quand elle retira l'enfant, celui-ci avait subi une métamorphose complète. C'était l'enfant le plus joli qu'on pût voir. La mère, tout heureuse, l'étreignit dans ses bras ; puis, les larmes commencèrent à inonder son visage. Comment le cacherait-elle aux autres femmes, qui ne manqueraient pas de le tuer?

Des années s'écoulèrent dans des alternatives de crainte et de joie ; elle avait réussi à le tenir caché. Mais les autres femmes eurent des soupçons : elles firent le serment de découvrir le secret que la pauvre mère gardait au fond de son cœur, mais que son attitude trahissait. Elles se mirent en embuscade, et découvrirent enfin la grotte où se cachait le jeune homme.

[1] Tête chauve.

[2] Cylindre fait de tiges de palmier pour extraire la pâte du manioc.

[3] Tringle en bois, destinée à allonger le tipity.

L'enfant avait grandi, en effet, et était devenu un grand garçon. Les femmes en furent enchantées; elles mirent à ses pieds tous leurs trésors de grâce et de beauté. Il les repoussa.

— Mère, dit-il à sa mère, un jour, à l'heure du repas, mère, cachez-moi, car les femmes me poursuivent.

A partir de ce jour, il n'eut plus de repos; sa mère avait beau le cacher les femmes le découvraient. Le centre de la forêt, elles le connaissaient; les grottes, elles les avaient fouillées. Aussi la mère et l'enfant trouvèrent-ils que le mieux serait de cacher celui-ci au fond du lac, qui forme l'igarapé; ils pensaient que les femmes n'iraient pas le chercher jusque-là. Pahy-Tunaré [1] — car c'était là le nom que les femmes lui avaient donné — embrassa sa mère, et celle-ci le jeta dans le lac.

Tous les samedis, la mère, en arrivant au lac, criait : Pahy-Tunaré ! Pahy-Tunaré ! L'enfant sortait de l'eau et passait quelques heures auprès de sa mère.

Les femmes, cependant, éprises du jeune homme, ne cessaient pas de le chercher. Un jour, au moment où il répondait à l'appel de sa mère, elles découvrirent sa cachette. Depuis lors, elles allaient sur la plage à certains jours, imitaient la voix de la mère, l'attiraient dans la forêt, où les plus belles le recevaient sur leur sein.

Ces nouvelles amours, jointes à la jeunesse de Pahy-Tunaré, firent oublier le vieux Pahy-Tuna. Le bonhomme se méfia de quelque chose, et, un jour qu'il allait au lac, il trouva son fils dans les bras de ses maîtresses. La jalousie lui fit oublier sa paternité, et il jura de se venger de son rival. Il tressa un filet avec les fibres résistantes du *curaua* [2], alla au lac et étendit son filet. Quand

[1] *Pahy*, père; *tuna*, noir; *eré*, tu le dis. Cependant, dans le dialecte des *Tunayanás*, du Rio Trombetas, *tuna* signifie eau.

[2] Bromelia sp.

il le retira, Pahy-Tunaré y était pris. Mais en arrivant sur la plage, le jeune homme se démena avec tant de force qu'il rompit le filet et se sauva.

Au bout de quelques jours, Pahy-Tuna avait un filet fait avec des fibres encore plus fortes ; il alla jusqu'au milieu du lac, silencieux dans son *uba*, attendant que Pahy-Tunaré vînt à fleur d'eau pour respirer. Celui-ci parut bientôt. Le filet tournoya dans l'air, s'ouvrit, retomba et Pahy-Tunaré se trouva pris dans ses mailles. Mais le filet se rompit encore une fois, et le prisonnier prit la fuite.

Dépité, Pahy-Tuna revint à la grotte où il habitait et où quelques femmes l'attendaient. On voyait la douleur peinte sur son visage, et à la lenteur de ses mouvements on pouvait deviner l'amertume qui rongeait son cœur.

— Qu'as-tu, mon pauvre Pahy-Tuna ? Tu as l'air triste et tu sembles souffrir, dit une des femmes, la plus belle, celle qui l'aimait le plus.

— Rien. Je me fais vieux, le temps des amours est passé, on m'oublie et on a raison. Je ne vous en veux pas. Je voudrais seulement posséder une tresse de vos cheveux : à mes heures de loisir, je pourrais encore travailler avec vous autres, me distrayant à en tresser un hamac où mon corps, déjà fatigué, pût reposer.

Les femmes s'empressèrent de couper leurs tresses pour les offrir à Pahy-Tuna, qui s'en montra fort content.

Certain jour, il se promenait sur les bords du lac, ayant un joli filet fait avec de noirs cheveux. Pahy-Tunaré remonta à la surface des eaux pour respirer.

Au même instant, le vieillard jeta son filet et le fit prisonnier. Il eut beau se débattre, le filet ne se rompit pas. Il fut traîné sur le rivage, où il fut immolé à la ja-

lousie du vieillard. Avant de l'enterrer, le bonhomme lui coupa le membre viril [1].

Toute la tribu fut consternée en apprenant la disparition de Pahy-Tunaré; les femmes se lamentaient toutes autour du vieux Pahy-Tuna. Celui-ci, assis à l'entrée de la grotte, avait sur ses genoux une de ses femmes qui le caressait. Tout à coup celle-ci sent tomber sur une de ses mains une goutte de sang. Étonnée, elle veut savoir d'où il vient ; elle regarde vers le haut de la grotte, et pousse un cri. Les autres femmes accourent. Elles comprennent que le jeune homme a été assassiné par le vieillard, et que celui-ci a suspendu son membre mutilé dans la grotte, où déjà les vers le rongent. Aussitôt elles l'abandonnent et s'enfuient. Pahy-Tuna se met à leur poursuite ; elles arrivent à une caverne et s'y engouffrent toutes. Il les suit encore. Mais il entend une musique céleste qui ouvre la marche aux femmes, lesquelles s'enfoncent dans la terre.

Pahy-Tuna cherche encore à les suivre, mais une quantité d'animaux venimeux lui barrent le chemin. Il met le feu à la caverne, voulant toujours les suivre, guidé par la musique qui continuait à se faire entendre. Mais des *pepéuas* et des *caranguejeiras* [2] l'en empêchent. Il revient chez lui, tout triste et découragé ; il n'y retrouve que ses *cherimbabos* [3].

Se voyant tout seul, Pahy-Tuna alla le lendemain à sa plantation pour y déterrer la racine du manioc. En revenant, il fut tout étonné de trouver le fourneau en-

[1] Dans la mythologie grecque, de l'union de la Terre avec le Ciel naquit, d'après Hésiode (Théogonie, 45), Cronos, « qui haïssait son glorieux père ». Obéissant aux conseils de sa mère, il attaqua son père et le châtra au moyen d'une faucille.

[2] *Pepéua* est un serpent du genre *Crotalus* ; *caranguejeira* est la *migale avicularia* des zoologues.

[3] Animaux domestiques.

core chaud, et, à côté, une grande quantité de gâteaux de manioc. — Qui les avait faits? — Il fouilla les environs, et ne trouva personne.

Le lendemain il retourna à sa plantation ; en revenant il trouva encore des gâteaux. Il se promit alors de découvrir le mystère à tout prix.

Un jour, il feignit d'aller à son travail, et se cacha dans la forêt, dans un endroit d'où il pourrait apercevoir l'entrée de la grotte et le fourneau, qui restait tout près de l'entrée.

Il guetta. Au bout de quelques instants, il aperçut un joli perroquet [1], qui avait l'habitude de le consoler dans sa solitude par ses paroles de tendresse. L'oiseau descendit d'un arbre et alla tout droit au fourneau. En y arrivant, il souleva ses plumes, étendit ses ailes, laissa tomber sa peau et se transforma en une charmante jeune fille, qu'il reconnut aussitôt, et qui se mit au travail. La *Cunham* [2] mit le manioc dans le cylindre, chauffa le four et commença à préparer les gâteaux [3].

Lorsque le feu fut le plus intense, Pahy-Tuna, rapide comme l'éclair, sortit de sa cachette, et, d'une main, serrant la taille de la jeune fille, de l'autre, il prit son vert plumage et le jeta au feu.

— Merci, mon ami, dit-elle ; maintenant, je peux vivre avec toi.

Lorsque les femmes abandonnèrent Pahy-Tuna pour courir après Pahy-Tunaré, cette jeune fille, qui ne voulait pas être infidèle au vieillard, fut transformée en perroquet, et ne l'abandonna jamais.

Depuis lors, ils vécurent encore de longues années, heureux et inséparables.

[1] Ayuru.
[2] Jeune fille.
[3] Beiju.

La montagne garde le souvenir vivant de cette légende. On y voit le membre viril coupé à Pahy-Tunaré, la grotte par où les femmes ont disparu, le four où le perroquet faisait les gâteaux de manioc et le perroquet lui-même ; la structure des roches représente toutes les péripéties du drame.

Il y a peut-être dans ce conte une allusion, quoique vague, à la légende des Amazones. Ces femmes qui vivent seules avec un vieillard ; qui mettent à mort leurs enfants mâles, en conservant les filles, tout cela reproduit assez fidèlement la légende des femmes guerrières.

J'ai déjà montré ailleurs [1] que c'est la légende grecque, d'Hérodote, qui a servi à Orellana, à Raleigh et au père de Acuña pour édifier leur légende des Amazones, que La Condamine propagea dans toute l'Europe au XVIII[e] siècle.

[1] *Le Pays des Amazones*, l'El-Dorado, les Terres à Caoutchouc. 1 vol. in-8, avec illustrations et cartes. Paris, 1885.

CHAPITRE IV

Sapucaia-oroca. — Souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament

Dans tout le bassin amazonien on garde le souvenir d'îles nombreuses, que l'on voit surgir ou disparaître, comme par enchantement. Ce phénomène se reproduit fréquemment; le fleuve est dans un perpétuel devenir, et, comme le personnage de la fable, il dévore parfois ses enfants.

L'homme de la nature n'assiste jamais à ces phénomènes sans être frappé de terreur, et, dans son ignorance, il cherche à se les expliquer au moyen de causes surnaturelles.

Dans le rio Madeira [1], il existe un humble village, appelé par les indigènes Sapucaia-oroca, le Poulailler, de deux mots indiens : *sapucaia*, poule, et *o'ca*, maison : maison des poules.

Tout près de là, il y avait autrefois un autre

[1] Cette rivière est formée de la réunion du Béni avec le Mamoré; elle est le plus beau des affluents de l'Amazone; elle a un parcours de 1.400 kilomètres, entrecoupé par des cataractes et par des rapides. Son nom primitif est Ucaiale, qu'on écrit aussi Ucayali, et qui signifie rivière blanche. Les Indiens Caripunas l'appelaient Irury, la rivière qui tremble. Son nom actuel de Madeira, mot portugais qui signifie bois, lui vient de la quantité énorme de troncs d'arbres que la rivière entraîne dans son courant.

village du même nom, aujourd'hui disparu. Comment a-t-il disparu? — Les *pagés*, les devins indiens, en donnent l'explication suivante :

L'ancien campement était habité par des Indiens Muras, gens aux mœurs licencieuses, qui se livraient à tous les vices contre nature. Leurs excès étaient tels que les esprits protecteurs de la tribu, ses anges gardiens, les doux *anga-turamas*, pleuraient de douleur, nuit et jour. En vain les *pagés*, nouveaux Jérémies, avertissaient-ils les brebis égarées que *Tupan*, le dieu bon, était fatigué de leurs débauches, et qu'il allait les livrer au terrible *Anhanga*, le mauvais dieu : les fêtes obscènes et les orgies honteuses continuaient de plus belle.

Tupan se lassa. Le châtiment arriva, impitoyable.

Une nuit, à l'heure où les sauvages tripudiaient, tout entiers à leur bacchanale effrénée, la terre trembla tout à coup, les eaux montèrent furieuses, sortant du lit de la rivière, et, en quelques instants, tout le village était submergé !

De longues années s'écoulèrent. La vengeance de Tupan était satisfaite. Les tribus voisines avaient mis à profit cette catastrophe exemplaire.

Alors, une nouvelle terre commença à émerger du sein de la rivière. D'autres Indiens allèrent s'y établir. Mais, dès les premiers jours, ils furent frappés d'un prodige.

Pendant la nuit, alors que tout le campement reposait, on entendait des chants de coqs, et ces chants ne sortaient pas de leurs chaumes : ils montaient du fond des eaux !

Les Indiens allèrent consulter les devins qui sont les dépositaires des confidences de Tupan.

— Ces chants de coqs, que vous entendez pendant la nuit, dirent-ils, c'est la voix des esprits protecteurs de la tribu, des doux anga-turamas : ils pleurent encore aujourd'hui le désastre de l'ancien campement, et ils cherchent à vons rappeler constamment le châtiment infligé à vos prédécesseurs.

Il n'est pas difficile de démêler dans ce conte les récits des missionnaires, défigurés et travestis par l'ignorance peureuse des catéchumènes.

Dans la vie licencieuse des Muras et dans la punition dont leur village a été la victime, on retrouve l'histoire de l'antique Sodome et celle du déluge. Il n'y manque même pas les anges qui avertissent la ville maudite. Les coqs qui chantent pour rappeler la vieille menace de Tupan sont parents certainement du coq de saint Pierre.

Il faut encore remarquer que la scène se passe dans le rio Madeira, qui charrie constamment des troncs d'arbres. Quand les eaux sont basses, ces arbres s'arrêtent sur des bancs de sable, s'y accumulent en grandes masses et forment de véritables îlots forestiers, assez consistants pour lutter contre la violence des flots débordés. Mais, parfois, une débâcle se produit, et l'îlot disparaît entraîné par le courant puissant.

CHAPITRE V

Le Parayauara. — La corruption profitant de l'ignorance des Indiens

C'était [1] dans le rio Jamundà.

Une fois, à l'époque où fleurit le *cataury* [2], une pirogue, poussée par les bras puissants d'une gentille Indienne, courait rapide, fendant les eaux du lac Marapé, dans la direction de la pointe de l'Aparatucu.

Appuyée à la poupe de la pirogue, elle posait ses pieds sur le *yamachy* [3] de manioc qu'elle avait ramassé dans sa plantation rustique, et elle maniait avec grâce le manche court de la rame, qui lui servait de *yacumayba* [4]. Le soleil frappait en plein sur la montagne de Dedarô et dorait les eaux du lac de la Dadauaca, qui frissonnaient agitées par la brise de l'après-midi.

Les noirs cheveux parfumés de l'Indienne, flottants et épars, retombaient sur son dos, tandis qu'ils étaient retenus dans le haut par un peigne orné de jasmins et de vanille, formant sur sa tête comme une couronne virginale. Son court jupon était blanc ; sa chemise décolletée

[1] Je traduis ce conte d'après la version de M. B. Rodrigues. Mais, contrairement à son opinion, je ne le crois pas d'importation allemande.

[2] *Crataeva Benthamii*, des botanistes.

[3] Panier qu'on porte sur le dos.

[4] Gouvernail.

montrait ses bras nus et cachait ses seins, qui apparaissaient un peu à travers la large dentelle du collet de la chemise et sautillaient agités par le mouvement que les bras imprimaient aux rames.

Elle fredonnait des chansons tristes, réminiscences des *tabas* [1] de ses aïeux. Elle était à cette époque de la vie où la femme se souvient encore de son enfance, tout en rêvant déjà aux voluptés qu'offre la puberté.

La pirogue voguait, légère, tandis que les perroquets jaunes [2] babillaient dans les feuilles du *yauarisal* [3].

Tout à coup, l'Indienne frissonna : tout près d'elle, elle vit passer, doucement, une pirogue, poussée par la rame d'un jeune Tapuyo, qu'elle ne connaissait pas. Il était seul dans son canot, et son regard était si ardent qu'elle rougit. Le Tapuyo était agile et vigoureux ; il avait les épaules nues et la poitrine découverte. Son pantalon retroussé laissait voir des jambes bien faites et musculeuses. Il traversa la rivière et disparut dans le labyrinthe des îles.

Sans savoir pourquoi, l'Indienne soupira, et continua à ramer, toute distraite. La pirogue fendait les eaux sous son impulsion, mais elle allait à l'aventure, car les yeux de la tapuya cherchaient les yeux du tapuyo à travers les branches de la *ayurana* [4]. L'Indienne erra ainsi longtemps sur la rivière, absorbée dans sa rêverie.

Il faisait nuit quand elle arriva au port [5].

Sur le seuil du chaume, la vieille descendante des Uaboys attendait sa petite fille :

[1] Réunion des chaumes de la tribu.

[2] *Maracanas.*

[3] Bosquet de *yauarys*. Le yauary est un palmier du genre *Astrocaryum.*

[4] Espèce de saule, le *Salix Humboldtiana.*

[5] *Igarupaua*, en indien.

— As-tu rencontré le *pyrayauara* [1] ? lui demanda-t-elle en indien [2].

La jeune fille rougit et baissa la tête.

— Te voilà perdue, je te dis du fond du cœur, mon enfant, dit la grand'mère [3].

La jeune Indienne gravit l'éminence et cacha son front dans son hamac, tandis que la vieille plaçait dans l'eau le panier de manioc avec lequel elle devait faire le *taruba* [4].

Le *yuratahy* [5] avait chanté trois fois, quand la lune se leva, pâle et mélancolique.

La tristesse régnait dans tous les alentours; seul le *uacurau* [6] rompait le silence de la forêt et tout semblait dormir sur la rive. Tout à coup, les chiens aboient et se lancent furieux vers la rive de la rivière, où les eaux bouillonnaient. Une bande de dauphins sautaient et jouaient, faisant un tel tapage que de toutes les cabanes environnantes s'élevaient des aboiements ou des hurlements de chiens.

En ce moment, une ombre, dont le vêtement blanc se détachait dans la nuit, descendit la colline au pas de course. C'était l'Indienne, qui n'avait pas dormi, et dont le cœur battait au moindre bruit des eaux sur la plage.

[1] *Pyrayauara* : *pyra*, poisson; *y*, eau; *ara*, maître : poisson maître des eaux. C'est le dauphin fluvial de l'Amazone, auquel les Brésiliens donnent, en portugais, le nom de Bôto. On en connaît trois espèces principales : le *Inia Geoffrensis*, le *Delphines Fluviatilis* et un dauphin cendré, que les Indiens appellent *tucuchy*. — D'après d'autres auteurs, le mot pirayauara signifierait poisson-chien : de *pira*, poisson, et *jaguara*, chien. Le Bôto amazonien paraît être un de ces dauphins de la fable

Per maria humida nantes

[2] *Se temyariron re maha sera pirayauara?*

[3] *Pya sui temyariron puruissuis re icu.*

[4] Boisson enivrante faite de manioc.

[5] *Yuru*, bouche; *tahy*, grande, ouverte; oiseau : le *Caprimulgus vociferans*.

[6] Oiseau du genre *caprimulgus*.

Quand ses pieds touchèrent la rive, il se fit de nouveau un grand silence : les dauphins disparurent, et une pirogue traversa, emmenant une figure d'homme. La jeune fille la reconnut : c'était le pirayaura. Immobile, elle suivit des yeux la pirogue, qui allait gentiment à la dérive; la voix de la grand'mère la surprit; elle criait du haut de la colline :

— Où veux-tu aller ? [1]

La jeune fille se dissimula, se baissa, mit dans l'eau sa calebasse, soupira, et, la prenant avec un seul doigt, elle remonta la colline.

Depuis lors plusieurs jours s'écoulèrent: sur le lac Marapé continuaient les amours platoniques de l'Indienne et du pirayauara, ce qui la rendait chaque jour plus triste et plus rêveuse. Les conseils de la vieille fille des forêts ne produisaient aucun effet sur sa petite-fille,et un jour elle attendit en vain que celle-ci revînt de la plantation de manioc.

Il était près de minuit, et la *suinara* [2], avec son rire effrayant, faisait trembler la pauvre vieille, assise à la porte du chaume.

Les eaux du Jamundà couraient doucement, argentées par la lune, quand elle aperçut une ombre blanche emportée par le courant ; l'ombre était entourée de dauphins grisâtres, dont quelques-uns formaient une avant-garde, tournoyant en ligne. Peu d'instants après, on entendait sur la plage des pleurs et des phrases pleines d'expressions douloureuses. C'était encore la vieille,qui, penchée sur un cadavre, disait :

— Ma petite-fille s'est tuée par amour du bôto ! La pauvre ! Je l'aimais tant [3] !

La jeune fille s'était laissé séduire, et était allée au fond du lac pour jouir des caresses du dauphin.

[1] *Maué kelé taha resso putari?* en indien.

[2] Hibou, *Strix clamator.*

[3] *Se temyariron hu iuca aua pirayauara rece. Araan! Pau cha saissu yepé !*

La croyance au bôto, au dauphin fluvial de l'Amazone, est devenue un instrument de corruption puissant. Les don Juan de village, les *regatões* camelots qui sont la plaie du commerce amazonien et qui voyagent de côté et d'autre vendant leurs marchandises frelatées à des taux honteusement usuraires, tous ces gens, rebut de la civilisation, n'hésitent pas à se prévaloir de la superstition des tapuyas. Le plus souvent, ce sont eux les dauphins ; ce sont eux qui entraînent les jeunes Indiennes sur les plages pour les perdre à bon marché. Le dauphin a bon dos, et une disparition ou une grossesse est bien vite mise sur son compte.

CHAPITRE VI

L'Acauan. — Un cas d'hystérie chez les Tapuyas.

En 1862, je passais par Serpa, venant de Manàos. Ce bourg du Haut-Amazone, situé sur la rive gauche du fleuve colossal, a été fondé vers le milieu du siècle dernier. A l'époque où je m'y trouvais, il gardait encore son nom portugais de Serpa ; aujourd'hui, il a repris son nom indien : on l'appelle Itacoatiara, c'est-à-dire Pierre Peinte. Ce nom lui a été donné à cause d'un groupe de rochers du voisinage, sur lesquels sont tracés des hiéroglyphes que l'on attribue aux habitants primitifs de la contrée. Tous les paquebots qui remontent l'Amazone pour se rendre à Manàos, même les steamers venant d'Europe, font escale aujourd'hui à Itacoatiara, appelé à devenir une place commerciale de premier ordre, grâce à sa situation privilégiée : le bourg, en effet, se trouve en face de l'embouchure du Rio Madeira et à quelques heures de l'embouchure du Rio-Negro.

En 1862, un petit vaisseau de guerre y avait amené le vénérable et savant évêque de Pará,

Mgr de Macedo, l'apôtre bien-aimé de ces régions, qu'il cherche à doter aujourd'hui d'une basilique flottante, dont toute la presse européenne s'est occupée il y a quelque temps. Je faisais partie de la comitive de l'illustre prélat.

Pendant sa visite pastorale, on lui signala dans la bourgade les exploits d'un *pagé* [1], qui était en train justement d'opérer une cure.

J'allai le voir, et j'ai encore la scène présente à ma mémoire, comme si elle datait d'hier.

Dans un endroit un peu écarté du village, se dressait une pauvre maison, un chaume plutôt : les murs et le toit étaient faits de branchages de palmier, de même que la porte. La maison se composait de deux corps de bâtiment : un grand chaume sur le devant, avec deux pièces, ayant une véranda avec un petit parapet ; derrière, un chaume ouvert à tous les vents, qui servait de cuisine.

Au dehors, on entendait des cris espacés, répétés à intervalles réguliers : Acauan! Acauan! Les trois syllabes se détachaient lentement : A-cau-an!

J'épiai par la porte, en soulevant les branches

[1] On les a appelés indifféremment piage, piache, piaye, piaga, paygi, payé ou pagé. C'est cette dernière dénomination qui a prévalu. Les pagés sont à la fois les prêtres, les médecins, les augures et les chanteurs des Indiens du littoral du Brésil. Aujourd'hui, ils sont descendus au rang de simples sorciers et de bas rebouteux; mais ils existent toujours.

de palmier tressées : pour tout mobilier, la pièce principale contenait trois hamacs grossiers de tucum, quelques nattes sur le sol noir, à peine battu, et une demi-douzaine de petits bancs concaves, bancs du pays, auxquels on donne le nom de bancs des Uaupés, et qui affectent la forme du corps d'un jaboty renversé sur le dos. J'en possède, à Paris, de nombreux échantillons.

Deux des hamacs étaient occupés par de jeunes Indiennes. C'étaient elles qui criaient : Acauan ! c'étaient elles, les pauvrettes ! qui avaient vu l'acauan !

L'acauan (*Falco cachinans*) est un oiseau de la grosseur d'une poule ordinaire. Les indiens affirment qu'il ne se nourrit que de serpents et d'insectes venimeux [1]. Il en veut surtout aux serpents. Quand il en aperçoit un, il pousse son cri sonore et prolongé : Acauan ! (C'est de là que lui vient son nom.) Aussitôt un autre acauan surgit, répondant à son appel. L'un et l'autre se jettent sur le serpent : l'un d'eux l'attaque d'un côté ; l'autre, de l'autre. Le serpent se dresse sur sa queue pour les mordre. Peine perdue ! Les acauans se servent de leurs ailes comme d'un bouclier, pour parer les morsures du serpent. La lutte se prolonge ainsi longtemps. A la fin, le serpent

[1] F. Bernardino de Souza : *Pará Amazonas*, Rio-de-Janeiro, 1874, p. 121.

tombe épuisé, si gros soit-il, et les acauans le dévorent.

Mais là ne se borne pas le rôle de l'acauan. Son cri prolongé effraie l'imagination des tapuyas. Malheur à celle qui l'entend! Peu à peu elle dépérit et se fane. Puis, viennent d'horribles convulsions. Elle tombe par terre, se déchirant la poitrine, et répétant de temps en temps le mot fatidique : acauan ! acauan!

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la maladie passe de l'une à l'autre femme. Il suffit d'une tapuya ayant entendu l'acauan, pour propager la maladie chez les voisines.

J'avais sous les yeux un exemple de la contagion inexplicable.

L'une des jeunes filles était atteinte du mal mystérieux. Quelque temps après, sa sœur souffrait du même mal, et l'on racontait que, dans le voisinage, d'autres compagnes, venues pour leur rendre visite, commençaient à donner des signes du mal.

J'épiais toujours les deux hamacs. Les Indiennes y sursautaient, comme si des frissons eussent couru sur leurs corps, et, de temps en temps, l'une d'elles jetait son cri aigu : acauan ! acauan !

L'obscurité était complète. Pas un lampion : le village n'en avait pas. Les gens qui sortaient le soir portaient des flambeaux faits de petits-morceaux de bois menu.

Tout à coup, j'aperçus une ombre qui s'avançait. Je me cachai. L'ombre arrivait. Elle fit le tour de la maison en chantant un chant lugubre et monotone, d'une voix creuse et fausse. Je ne distinguais pas les paroles, mais ce chant semblait bercer les deux malades, dont les cris devenaient moins stridents.

C'était le pagé!

Il pénétra dans le chaume en chantant le même chant d'une voix plus endormante. Les jeunes filles ne se levèrent pas ; elles semblaient même ne pas s'apercevoir de la présence d'un étranger, ne pas entendre son chant.

Il alla successivement aux deux hamacs. Il ne chantait plus ; il récitait quelque prière mystérieuse, en fumant un énorme cigare, dont la fumée lui servait pour encenser les deux tapuyas tour à tour.

Elles non plus, ne criaient plus : de temps en temps, une secousse agitait tous leurs membres, et, comme dans l'agonie, elles murmuraient : acauan! acauan !

Bien des années se sont écoulées depuis. L'acauan a continué à faire ses ravages parmi les jeunes Indiennes. Tous les jours, on entend parler de quelque tapuya atteinte du mal terrible, et parfois, la contagion gagne tout un petit village : de fraîches jeunes filles sont transformées en hi-

deuses mégères, hâves, les yeux enfoncés, en proie à des convulsions, répétant le cri : acauan ! acauan !

Je suis persuadé que c'est là une nouvelle manifestation de l'hystérie.

Les pagés, dont une des principales occupations est la débauche, jettent le premier germe de la superstition dans l'âme innocente des jeunes tapuyas. En butte à la fois aux sensations charnelles prolongées et aux terreurs du « fétiche » invisible, et cela à l'âge même où elles sont en plein développement, les pauvres filles sont impuissantes à résister longtemps à cette existence en partie double. Leur corps subit le contre-coup des passions séniles dont elles sont l'objet, tandis que leur esprit s'affaiblit tous les jours sous la peur du mal dont on les menace.

Peut-être même les pagés, qui connaissent la vertu de certaines plantes, ont-ils recours à quelque emménagogue pour cacher les suites de leur crime, et pour conserver leur prestige auprès des naïfs.

Toujours est-il que peu à peu les jeunes tapuyas se sentent affaiblies, les nerfs surexcités, le cerveau en ébullition. Alors apparaît l'acauan, et le tour est joué. L'hystérie exerce ses ravages habituels sur ces corps étiolés.

La contagion du mal elle-même s'explique pour tous ceux qui sont un peu au courant de ces phénomènes. Les possédées de Loudun étaient-elles autre chose que des hystériques ?

CHAPITRE VII

La Mueraquitan. — Porte-bonheur

Le rio Jamundà est l'un des plus beaux affluents de l'Amazone. Parsemé de lacs, séparés les uns des autres par une légère étendue de terres verdoyantes, il semble parfois plus imposant même que le souverain auquel il apporte le tribut de ses eaux à travers des méandres inextricables. Des collines, hautes comme des montagnes ou à peine élevées comme un morne, mais toujours gracieusement découpées, encaissent ce réseau de lacs d'eau douce. Sur les plages au sable fin et uni, le guarà[1] aux plumes roses se promène à côté du magoary [2] élancé et du grave marabout [3]. Aux arbres de la forêt riveraine pendent, comme de longs sacs, les nids artistiques du japyim [4] jaune et noir ; et, au loin, rompant le silence de ces solitudes solennelles, le singe hurleur jette son cri plaintif.

[1] *Ibis Rubra.*
[2] *Ciconia magoari.*
[3] *Mycteria Americana.*
[4] Genre *Cassicus.*

C'est près des sources du Jamundà que la tradition place le séjour des Amazones fabuleuses. C'est là qu'elles vivaient deux à deux, sans commerce permanent et avoué avec les hommes.

A certaines époques de l'année, les Amazones célébraient le souvenir de leur victoire sur les hommes. Elles se préparaient à cette commémoration glorieuse par une purification symbolique. Le jour de la fête venu, elles descendaient de leur colline et arrivaient en bandes aux bords d'un lac charmant entre tous, le lac *Yaci-uarua*, le miroir de la lune. Là, pendant la nuit, alors que la lune reflétait sa douce lumière sur le miroir argenté du lac, les Amazones plongeaient leurs corps bruns dans les eaux lustrales. Puis, purifiées par ce bain traditionnel, elles invoquaient la mère de la *mueraquitan*, de la pierre verte comme la forêt voisine, et celle-ci, débonnaire, daignait leur apparaître dans ce sabbat nocturne. La fée mystérieuse remettait à chacune des suppliantes purifiées une pierre verte — la mueraquitan — portant des dessins symboliques et ayant la forme que l'Amazone préférait [1].

L'Indienne emportait son talisman, qui, exposé

[1] On sait que ces pierres vertes, nommées « pierres des Amazones », étaient portées suspendues au cou par les Indiennes de quelques tribus de l'Amazone; ces amulettes, sur lesquelles on a beaucoup disserté, se retrouvent encore, de plus en plus rares, il est vrai, chez quelques vieilles descendantes de ces Indiennes.

à la lumière du soleil, aux rayons de la mère du jour (*uaraci*), durcissait et gardait sa forme définitive que rien n'aurait pu changer.

Ce talisman magique, elle ne le voulait pas pour elle. C'était le cadeau qu'elle réservait à l'Indien qu'elle recevait chaque année, à une époque déterminée.

L'Indien emportait, suspendue à son cou, cette « pierre des Amazones », que l'on trouve encore aujourd'hui chez quelques-uns d'entre eux. Elle le préservait des maléfices et lui assurait le bonheur dans ses entreprises.

CHAPITRE VIII

L'image de Notre-Dame de Nazareth. — La peste et les comètes expliquées. [1]

Un jour, deux chasseurs, fatigués de courir les forêts qui avoisinent la ville de Pará, rentrant vers l'heure de midi s'arrêtèrent pour se reposer à l'ombre d'un arbre. Ils s'en revenaient bredouilles, mécontents et surpris de n'avoir même pas trouvé un toucan dans des bois aussi giboyeux. Leurs chiens, qui semblaient encore chercher la piste d'un cerf qu'ils avaient couru, se mirent à se reposer, eux aussi, à l'ombre du même arbre.

La fatigue était telle qu'au bout de quelques minutes les chasseurs s'endormirent, tandis que les chiens veillaient.

Pendant son sommeil, l'un des chasseurs entrevit en rêve une femme, qui lui parlait en l'invitant à aller fouiller dans un buisson tout proche, où il trouverait une image de la Vierge de Nazareth. En s'éveillant, le chasseur alla à la recherche du mystérieux buisson, et, tandis qu'il fouillait le bois, ses chiens pénétrèrent dans un bouquet de palmiers *inajas* et se mirent à aboyer ; le chasseur accourut, et tout près du tronc du plus vieux

[1] M. Padua-Carvalho, un jeune journaliste de Pará, a écrit dans le *Diario de Noticias* de cette ville, sous le pseudonyme de Sganarello, une série d'excellents articles sur les légendes populaires. Il m'a fourni le manuscrit de ce conte que je traduis.

des palmiers il découvrit une jolie statue, à sa grande surprise.

Plus heureux que s'ils avaient tué mille cerfs, les chasseurs reprirent le chemin de la ville. Ils ramenaient avec eux la glorieuse image, qu'ils s'empressèrent de présenter au gouverneur. Celui-ci la fit placer dans la chapelle de son palais.

La nouvelle de cette trouvaille se répandit aussitôt dans toute la ville. Les fidèles prièrent le gouverneur d'exposer à la vénération du peuple l'image de Notre-Dame, patronne de la ville, et il fut décidé que le lendemain les portes de la chapelle s'ouvriraient au public. Mais, hélas! le lendemain, quand on ouvrit la chapelle, l'image avait disparu.

Les pauvres chasseurs, qui avaient propagé la nouvelle, en étaient fort marris. Ils craignaient de passer pour des menteurs. Aussi revinrent-ils au buisson, où ils furent assez heureux pour retrouver la statue.

Le gouverneur et le peuple s'y rendirent également, et l'image fut ramenée au palais en grande pompe. Le lendemain, elle avait disparu ; on la retrouva encore dans le buisson primitif et on la ramena en ville.

Trois ou quatre fois le même miracle se renouvela. Alors l'évêque, d'accord avec le gouverneur, décida qu'on dresserait une petite chapelle sur l'emplacement même où l'on avait trouvé la statue, et, qu'on y placerait celle-ci. La chapelle fut construite, et l'autel occupa l'emplacement du buisson mystérieux.

Les fidèles y accouraient de toutes parts. Les miracles étaient tellement nombreux que bientôt la petite chapelle fut remplacée par un ermitage, précédé d'un vestibule couvert pour les pèlerins.

L'autel occupait la même place que le précédent, et il fallut construire une route pour la commodité des dévots qui s'y rendaient en foule.

Tous les ans, à une certaine époque, un grand pèlerinage populaire célébrait la fête de la Vierge de Nazareth. Le pèlerinage s'effectue encore de nos jours ; les forêts ont été remplacées par de belles avenues et un quartier aristocratique y existe aujourd'hui. Tous les ans, en souvenir de l'ancien miracle, on transporte en procession la sainte image de la chapelle du palais du président de la province à l'église de Nazareth.

Bien des fidèles qui allaient jadis s'agenouiller aux pieds de la statue miraculeuse, racontent encore ce qu'ils voyaient en y arrivant de bon matin : la tunique de la sainte était encore couverte de gazon. Des dévots ont rencontré bien souvent, pendant la nuit, une belle enfant de douze ans environ, à la peau blanche, aux yeux d'un éclat merveilleux, aux cheveux d'or, à la voix angélique. Des pêcheurs aussi l'ont aperçue, et même elle avait avec elle deux enfants plus petits et plus jeunes. Parfois elle leur parlait, à ces pêcheurs, leur conseillant de ne pas vendre leur poisson trop cher et de l'avoir toujours de bonne qualité.

Certaines dévotes l'ont entrevue jouant toute seule sur la place de l'église, ou sur la grand'route. C'était elle, c'était Notre-Dame de Nazareth.

Tant que le culte envers la Vierge se maintint pur et ardent ; tant que sa chapelle demeura ouverte jour et nuit aux fidèles, la peste fut chose inconnue à Pará.

Mais vint un jour où la révolution éclata. Les *Cabanos* ne la respectèrent pas, et ce fut en passant par la place de son église qu'ils pénétrèrent dans la ville. Les hommes se corrompirent dans ces luttes fratricides, et, dès ce jour, la sainte ne sortit plus de son ermitage, nul ne rencontra plus la belle enfant aux cheveux d'or. Alors on connut le choléra et la variole.

Puis survinrent d'autres désordres. Lors de la célé-

bration de la fête de la sainte, on installa sur la place des tableaux obscènes, on installa des chalets où l'on jouait un jeu effréné. Une nouvelle épidémie de petite vérole sévit dans la ville. Mais les hommes n'y virent pas un châtiment. Bien plus, contre l'opinion des dévots d'autrefois, on lui bâtit une belle église sur un autre emplacement. Aussitôt, une comète apparut dans le ciel : elle était l'avant-coureur d'une nouvelle peste, le terrible *béri-béri*.

Néanmoins, la bonne Vierge ne reste pas sourde aux prières des vrais fidèles ; ses miracles sont encore nombreux, et même l'incrédule se souvient de sa puissance au jour du danger.

CHAPITRE IX

Mayandeua. — La ville enchantée.

La rivière Mayandeua cache sous ses eaux profondes une ville enchantée, que le profane ne connaît que de nom, mais que les *pagés*, les sorciers indiens, décrivent en détail.

La nuit, quand le clair de lune illumine tout, tantôt les pêcheurs aperçoivent sur le sable fin du rivage les vestiges laissés par un joli pied de femme; tantôt ils voient au loin, sur le blanc rocher, une femme; elle est belle, elle est blanche, et elle reste là, assise, ses cheveux blonds tombant sur ses rondes épaules. S'ils prêtent bien l'oreille, ils distinguent parfaitement, au fond des eaux, le coq qui chante et les tambours qui battent aux champs.

Les pagés, eux, connaissent bien la ville mystérieuse, car nul n'ignore qu'ils peuvent vivre jusqu'à sept années de suite au fond des eaux.

Les pauvres pêcheurs croient tous ces légendes, et, tout en ramant leur pirogue, ils chantent leurs naïves croyances[1] :

[1] D'après M. Padua-Carvalho.

Sur les eaux du Mayandeua
Ma barque a fait naufrage ;
J'ai vécu loin de la terre
Là-bas où l'animal m'a mené.

J'y ai vu des maisons, des palais
Que jamais je n'ai vus sur terre ;
Là-bas il y a des choses incroyables,
Il y a plus de beautés qu'ici.

CHAPITRE X

Tamandaré, le Noé indien. — Le Déluge.

Ce fut il y a longtemps, bien longtemps de cela [1]. Les eaux tombèrent et commencèrent à couvrir la terre. Les hommes montèrent au haut des montagnes ; un seul resta sur la plaine avec sa femme. C'était Tamandaré [2], fort parmi les forts ; il savait plus que tout le monde. Dieu lui parlait pendant la nuit, et, le jour, il enseignait aux enfants de la tribu ce qu'il avait appris du ciel.

Lorsque tous montèrent aux montagnes, il dit : « Restez avec moi, faites comme moi et laissez venir l'eau. »

Les autres ne l'écoutèrent point ; ils s'en allèrent sur les hauteurs, et le laissèrent seul, sur la plaine, avec sa compagne qui ne l'abandonna pas.

Tamandaré prit sa femme dans ses bras et monta avec elle au bourgeon du palmier. Il y attendit que l'eau vînt et qu'elle passât. Le palmier produisait des fruits qui leur servaient de nourriture.

L'eau vint, monta, monta toujours ; le soleil s'y plongea et reparut une, deux et trois fois. La terre disparut ; l'arbre disparut ; la montagne disparut.

[1] *O Guarany*, par José de Alencar, 4e édition ; Rio, 1868, 2 vol., p. 321.

[2] Tamandaré, dit José de Alencar, est le nom du Noé indigène. La tradition raconte qu'au moment du déluge, il avait échappé dans le bourgeon d'un palmier, et qu'après il avait peuplé la terre.

L'eau toucha au ciel, et Dieu ordonna alors qu'elle s'arrêtât. Le soleil en regardant n'aperçut que le ciel et l'eau, et, entre le ciel et l'eau, le palmier flottait emportant Tamandaré et sa compagne.

Le courant creusa la terre ; en creusant la terre, il arracha le palmier ; en arrachant le palmier, il remonta avec celui-ci ; il remonta au-dessus de la vallée, au-dessus de l'arbre, au-dessus de la montagne.

Tous périrent. L'eau toucha au ciel pendant trois soleils et trois nuits ; puis elle baissa, elle baissa jusqu'à ce que la terre restât découverte.

Lorsque le jour parut, Tamandaré vit que le palmier était planté au milieu de la plaine, et il entendit le *guanumby* [1], le petit oiseau du ciel, qui battait des ailes.

Il descendit alors avec sa compagne et il repeupla la terre.

[1] Selon la tradition des Indiens, dit José de Alencar, le colibri, qu'ils connaissaient sous le nom de *guanumby*, apportait de l'autre monde les âmes et les y reconduisait.

CHAPITRE XI

Les Guêpes. — Justification du péché originel pesant sur les hommes.

Un jour, saint Pierre demanda à Jésus-Christ pourquoi Dieu avait puni tous les humains à cause du péché d'un seul homme. Le Christ lui promit de lui en donner l'explication plus tard [1].

A quelque temps de là, ils se promenaient ensemble, quand ils aperçurent un nid de guêpes. Jésus-Christ prit le nid avec soin et le donna à saint Pierre en lui disant :

— Mets-le sous ton aisselle, et garde-le avec soin pour me le rendre ; surtout, ne les tue pas.

Là-dessus, ils se séparèrent.

Le lendemain, Jésus-Christ demanda à saint Pierre ce qu'il avait fait des guêpes : — « Hélas ! maître, je les ai tuées ! » « Comment ! ne t'avais-je pas recommandé de les garder sous ton bras ? » « Oui, répondit saint Pierre : elles y étaient, mais l'une d'elles m'a piqué, et je les ai écrasées toutes. »

— « Tu vois bien, répondit le Christ : les justes payent toujours pour les pécheurs. »

[1] J'ai entendu raconter cette légende bien souvent par les Indiens cathéchisés de l'Amazonie. Il est évident qu'ils la tiennent des premiers missionnaires.

CHAPITRE XII

Couroupira. — La curiosité de la femme.

Un jour, un Indien chassait dans la forêt, quand il s'égara. La nuit vint, il se mit à dormir au pied d'un arbre.

Le Couroupira arrive près de lui, frappe sur le tronc de l'arbre et l'homme se réveille.

— Que fais-tu ici, frère ? lui demande le Couroupira.

— Je me suis égaré et je suis resté ici pour passer la nuit, répond l'Indien.

— Alors, reprend le mauvais génie, donne-moi un morceau de ton cœur pour que je le mange.

Heureusement l'Indien avait tué un singe pendant sa chasse. Il se détourna, ouvrit la poitrine du singe, en prit le cœur, et en offrit un morceau au Couroupira, qui le dévora avec plaisir, croyant que c'était le cœur de l'Indien.

— C'est très doux, dit le Couroupira : donne-le moi tout entier.

L'Indien le lui donna, et ajouta :

— Tu devrais bien me donner aussi un morceau du tien.

Le Couroupira, croyant que l'homme avait retiré son propre cœur sans se faire du mal, s'ouvrit la poitrine à son tour, et tomba raide mort. L'Indien, délivré, s'enfuit.

Au bout d'un an, l'Indien se rappela que le Couroupira a les dents vertes. Il revint au même endroit pour en prendre les dents afin de s'en faire un collier.

Il retrouva le squelette au pied de l'arbre, prit le crâne et le frappa pour en arracher les dents. Aussitôt, le Couroupira se dressa, tout souriant, devant lui, en s'écriant :

— Merci, mon ami : je m'étais couché et le sommeil m'avait pris : tu as bien fait de me réveiller.

Et, pour le récompenser, il lui fit cadeau d'une flèche enchantée. Il lui dit que désormais il pourrait tuer tous les animaux qu'il voudrait avec cette flèche, à condition de ne pas en révéler la provenance.

L'Indien, auparavant mauvais chasseur, devint le premier des tireurs d'arc de sa tribu. Sa femme s'en étonna, et lui demanda le secret de sa force. Il raconta tout à sa femme ; mais, aussitôt, il tomba mort [1].

[1] Cf. *Archivos do Museo Nacional*, Rio-de-Janeiro, 1885.

TROISIÈME PARTIE

FABLES ET MYTHES

CHAPITRE PREMIER

Le Jaboty, l'Éléphant et la Baleine. — Le Jaboty et le Renard. — Le Jaboty et le Cerf. — Le Jaboty et le Vautour du Brésil. — Le Jaboty et le Fruit défendu. — Le Jaboty et le Caïman. — Le Jaboty et la Fontaine. — Le Jaboty et le Téyu. — Le Jaboty et le Tapir. — Le Jaboty, l'Once et l'Araignée. — Le Jaboty, le Singe et le Jaguar. — Le Jaboty, le Cerf et le Jaguar.

1. — LE JABOTY, L'ÉLÉPHANT ET LA BALEINE

Un jour, le Jaboty [1] s'en alla trouver l'Éléphant pour le défier.

« Voulez-vous, lui dit-il, voir lequel de nous deux est le plus fort ? » L'Éléphant, sûr de la victoire, accepta le défi. Le Jaboty marqua l'heure du duel, et s'en alla dare dare trouver la Baleine.

« Voulez-vous, lui dit-il, voir lequel de nous deux

[1] *Jaboty*, *testudo terrestris* ou *tabulata*, tortue de terre. Les trois premières leçons que je reproduis ici ont été recueillies par moi dans l'Amazonie. Les cinq suivantes sont fournies par M. S. Roméro ; je n'ai fait que les traduire. Les deux dernières, enfin, ont été recueillies par M. Charles-Frédéric Hartt dans la vallée de l'Amazone. M. C. de Magalhães a publié également plusieurs mythes où le Jaboty joue le principal rôle.

est le plus fort ? » La Baleine, sûre de la victoire, accepta le défi à son tour. Le Jaboty lui dit alors : — « Puisque vous êtes prête pour le combat, donnez-moi un de vos fanons. Je l'attacherai à ma jambe, pour que nous puissions nous mesurer : lorsque je tirerai le fanon, vous pourrez tirer de votre côté. Ce sera le signal de la bataille. »

La Baleine lui donna son fanon. La Tortue de terre l'emporta, et alla attacher la jambe de l'Éléphant avec. Puis elle secoua « la corde », et se cacha.

La Baleine tirait d'un côté ; l'Éléphant, de l'autre, croyant tous deux qu'ils avaient affaire au Jaboty. Quand la Baleine tirait, elle entraînait l'Éléphant dans l'eau ; quand l'Éléphant tirait, il traînait la Baleine presque jusqu'à terre. Ils luttèrent ainsi longtemps.

Quand ils furent bien fatigués, le Jaboty sortit de sa cachette. Il mouilla sa carapace, et s'en alla dire à l'Éléphant : « Je vois que vous êtes de force. Restons-en là. » Puis, il se sécha, et alla dire à la Baleine : « Je vois que vous êtes de force. Restons-en là. »

Les deux lutteurs, épuisés, acceptèrent la paix et restèrent persuadés depuis lors que le Jaboty est un adversaire puissant.

2. — LE JABOTY ET LE RENARD

Le Jaboty rencontre, un jour, le Renard, et lui dit : « Voyons lequel de nous deux est capable de rester enterré pendant sept années de suite. » Le Renard accepte le défi, à condition que le Jaboty soit le premier à tenter l'expérience. — « Parfait », répond l'autre.

Il se fait enterrer au pied d'un *tapêrêba* [1]. Le Renard

[1] Arbre qui donne un petit fruit jaune acidulé : *Spondias lutea*.

lui promet de lui faire passer sa nourriture tous les jours dans ce trou. Tous les matins, le Renard venait près du tronc où était enfoui le Jaboty : « Hé bien ! Comment çà va-t-il ? » « Très bien, mais faites-moi passer quelques fruits ». « Hélas ! Ils ne sont pas encore mûrs. » Le Renard essayait de le faire mourir de faim. Mais les fruits, très mûrs, se détachaient de l'arbre, et roulaient jusque dans le trou du Jaboty, qui s'en régalait. Il passa ainsi bravement ses sept années sous terre.

Vint le tour du Renard. Il se laissa enterrer, et le Jaboty lui promit de lui faire passer de temps en temps une poule. Tous les matins le Jaboty venait près du trou où était enfoui le Renard : « Hé bien ! comment ça va-t-il ? »

— « Pas mal, faites-moi passer quelques poules. — Hélas ! répondait le Jaboty, je n'ai pas pu encore en attraper. »

Quelques jours se passèrent. Un beau matin, le Jaboty arrive et crie du dehors, comme d'habitude : — « Hé bien ! comment ça va-t-il? » Personne ne répond. Le Jaboty ouvre le trou. Un essaim de mouches en sort : le Renard était mort de faim !

3. — LE JABOTY ET LE CERF

Un jour le Jaboty rencontre le Cerf : — « Voulons-nous voir lequel de nous deux court le plus vite ? » Le Cerf hausse les épaules. « Tenez, si vous acceptez mon défi, le vainqueur aura le droit de tuer le vaincu. » — Alors, répond le Cerf, j'accepte. Vous êtes un homme mort. » — « Je ne vous demande que trois jours pour m'entraîner, » reprend le Jaboty.

Il profite de ces trois jours pour convoquer le ban et

l'arrière-ban des jabotys. Il les échelonne tous sur une route d'une longueur énorme.

Les trois jours écoulés, il se présente. La course commence. Le Cerf s'élance agile et gouailleur. De temps en temps, il se retournait, et demandait : « Hé bien ! y êtes-vous ? » Alors, l'un des jabotys placé sur la route répondait toujours devant le cerf : — « Mais oui, m'y voici. »

Le Cerf redoublait d'énergie dans sa course effrénée. Chaque fois qu'il demandait : « Êtes-vous là ? » devant lui, une voix de Jaboty répondait : « Mais certainement. »

Le Cerf courut tant et si bien qu'il tomba mort au milieu de la route. Le Jaboty en rit encore !

4. — LE JABOTY ET L'URUBU [1]

Un jour, il y avait fête au ciel en l'honneur de la bonne Vierge : tous les animaux de la création y avaient été invités. Le Jaboty, qui ne va qu'à petites journées, ne voyait aucun moyen d'arriver si haut. Il demanda au Vautour de l'emmener avec lui. Le Vautour y consentit et le prit sur son dos.

Arrivé à une certaine hauteur, le méchant Vautour noir fit tomber exprès la pauvre petite Tortue de terre, qui se brisa sur un rocher en mille morceaux. La bonne Vierge alors descendit du ciel. Elle ramassa les morceaux épars de la Tortue, lui rendit la vie, la combla de bénédictions et maudit à jamais le noir Vautour.

[1] L'urubu est le vautour du Brésil (*Cathartes fœtens*) ; il a le bec plus gros que le corbeau d'Europe, sa tête chauve ressemble à celle d'une poule ; son nom indien est dérivé de *uru*, oiseau, et *bu*, manger.

C'est depuis ce temps-là que le Jaboty est couvert d'une carapace en mosaïque, faite de plusieurs morceaux, et que l'Urubu porte malheur à tout ce qu'il touche. L'arbre sur lequel il perche perd toutes ses feuilles ; le fusil qui le vise éclate dans la main ; son corps, après sa mort, reste abandonné : les fourmis même n'en veulent pas !

5. — LE JABOTY ET LE FRUIT DÉFENDU

Il y avait autrefois dans la forêt un fruit que tous les animaux avaient envie de manger ; mais il leur était défendu de manger ce fruit, à moins d'en connaître, d'abord, le nom. Tout près de l'arbre, habitait une femme. Les animaux allaient chez elle, lui demandaient comment s'appelait le fruit, et revenaient au pied de l'arbre, pour en manger ; mais, quand ils y arrivaient, ils ne se souvenaient plus du nom. Cela arriva à tous les animaux : ils allaient chez la femme, revenaient, et pas moyen de se rappeler le nom du fruit.

Seul le Jaboty n'y était pas encore allé. Les autres animaux allèrent le chercher pour qu'il s'y rendît à son tour. Quelques-uns se moquaient même de lui, et lui disaient : « Si les autres ne s'en sont pas souvenus, comment sera-t-il plus fin ? »

L'ami Jaboty s'en alla chez la femme, après avoir pris sa petite mandoline. En y arrivant, il demanda comment s'appelait le fruit. La bonne femme lui répondit : « *Boyoyô — boyoyô — quizama — quizu — boyoyô — boyoyô — quizama — quizu.* » Mais la femme, quand chaque animal prenait congé d'elle et se trouvait déjà un peu loin, avait l'habitude de lui crier : — « Eh l'ami ! Ce n'est pas ce nom-là ! » Et elle lui criait d'autres noms, aussi compliqués. L'animal se troublait, confon-

dait tous ces noms, et, quand il arrivait au pied de l'arbre, il ne pouvait jamais retrouver le véritable nom du fruit.

Il n'en fut pas de même avec l'ami Jaboty. A peine la femme lui en eut-elle dit le nom, qu'il prit sa mandoline et se mit à chanter ce nom tout le long du chemin, jusqu'au pied de l'arbre, de sorte qu'il fut plus fin que tous les autres.

Mais commère l'Once, qui l'attendait là-bas, lui dit : — « Dites donc, ami Jaboty, vous ne pouvez pas grimper là-haut ; laissez-moi monter pour cueillir les fruits ; en revanche, vous m'en donnerez quelques-uns. » Le Jaboty y consentit. L'Once remplit son sac de fruits, et se sauva sans en donner un seul au Jaboty. Celui-ci, furieux, se mit à sa poursuite.

Ils arrivèrent ainsi au bord d'une rivière profonde. Le Jaboty dit à l'Once : — « Amie Once, confiez-moi votre sac pour que je le passe de l'autre côté, car je suis meilleur nageur que vous ; vous traverserez après. » L'Once y consentit. Mais le finaud, dès qu'il eut touché terre de l'autre côté, se sauva, et l'Once resta attrapée.

L'Once, pour se venger, conçut le plan de le tuer. Il s'en douta et se cacha sous les racines d'un grand arbre, près duquel l'Once avait l'habitude d'aller se reposer. Quand l'Once y arriva, elle se mit à crier : « Ami Jaboty ! Ami Jaboty ! » Le finaud lui répondait à ses côtés : « Oï ! » L'Once regardait de droite et de gauche, sans apercevoir personne. Elle en fut effrayée, et s'imagina que c'était son derrière qui lui répondait. Elle se mit à crier de nouveau, et toujours le Jaboty répondait : « Oï ! » Et elle de dire : « Tais-toi, trou aux œufs ! »

L'ami Singe vint à passer sur ces entrefaites. L'Once lui raconta la désobéissance de son derrière, et le pria de le corriger d'importance. Le Singe s'acquitta de sa

mission si bien et frappa l'Once avec tant de conscience, qu'elle en mourut.

Alors, le Jaboty se déclara satisfait.

6. — LE JABOTY ET LE CAÏMAN

Le Jaboty avait un sifflet dont il jouait en provoquant l'admiration de tous les animaux. Le Caïman [1] en crevait d'envie.

Une fois, il alla attendre le Jaboty à l'endroit où celui-ci avait l'habitude de boire de l'eau ; il se coucha hors de la fontaine. Quand le Jaboty arriva, il salua le Caïman : « Oh là, ami Caïman, comment ça va ? » — « Je suis en train de me chauffer au soleil, ami Jaboty. » Le Jaboty but son eau et se mit à jouer de son sifflet. Le Caïman lui dit : — « Ami Jaboty, prêtez-moi votre sifflet, que je l'essaie un peu. » Le Jaboty le lui passa. Le Caïman sauta dans l'eau et se sauva avec le sifflet. Le Jaboty s'en alla furieux.

Au bout de quelques jours, le Jaboty alla à une ruche, avala un grand nombre d'abeilles, et alla se placer à l'endroit où le Caïman avait l'habitude de se chauffer au soleil ; il se cacha parmi les feuilles qui jonchaient le sol, en laissant sa queue sortir. Il eut soin de couvrir de miel son derrière, et, de temps en temps, il lâchait une abeille : « youm... » Le Caïman, voyant les abeilles sortir de cet endroit, supposa que c'était une ruche, et y mit le doigt. Le Jaboty l'étreignit, en disant : — « Je ne vous lâcherai que quand vous m'aurez dit ce que vous avez fait

[1] Les sauriens, appelés caïmans ou alligators, auxquels les Brésiliens donnent le nom de *Jacarès*, sont de différentes espèces : le caïman commun (*Alligator cynocephalus*), l'*Alligator Palpebrosus*, et le caïman à lunettes (*Alligator sclerops*).

de mon sifflet. » Et il l'étreignait toujours avec plus de force. Le Caïman ouvrit la bouche et se mit à hurler :

Oh ! Gonsalve,
Mon fils aîné,
Le sifflet du Jaboty ?
Tango-lê-rê...
Le sifflet du Jaboty ?
Tango-lê-rê.

Le jeune Caïman, de loin, n'entendait pas très bien, et répondait : « De quoi, mon père ?... Votre chemise ? » Le Caïman, vexé, criait encore plus fort :

Non, Gonsalve,
Mon fils aîné,
Le sifflet du Jaboty !
Tango-lê-rê...
Le sifflet du Jaboty !
Tango-lê-rê.

Et Gonsalve : « De quoi, mon père ?... Votre pantalon ? »

Le Caïman répétait de nouveau sa cantilène, et ce n'est qu'après une longue attente, alors que son doigt était sur le point de se détacher, que Gonsalve comprit et arriva avec le sifflet, que le Caïman rendit au Jaboty.

Ce n'est qu'après avoir recouvré son sifflet, que le Jaboty lâcha le doigt du Caïman.

7. — LE JABOTY ET LA FONTAINE

Un jour, le Jaboty se fâcha contre l'homme, le *Téyu* [1] et l'Once, à cause d'un mariage avec la fille de l'Once.

[1] *P. Toguixin*, espèce de lézard.

Or, il y avait une fontaine où tous les animaux avaient l'habitude d'aller se désaltérer. Le Jaboty y arriva, y jeta une grande quantité de petits crapauds, et leur donna l'ordre de chanter, toutes les fois que quelque animal irait y boire, les paroles suivantes :

Turi, turi.....
Leur casser les jambes,
Leur percer les yeux.

Cela fait, il s'en alla.

Le Singe vint boire ; il entendit la chanson, prit peur et s'en alla, en racontant l'histoire à tout le monde.

Les autres animaux y allèrent, et tous durent battre en retraite, épouvantés. Le *Téyu* vint, la même chose ; de même l'Once. Finalement, l'homme se présenta, et il dut également se sauver, effrayé.

Il n'y manquait plus que le Jaboty ; on alla l'appeler. Il se déclara prêt à y aller, mais il irait suivi de tout le monde et portant son sifflet dont il jouerait.

Arrivé à une certaine distance, il pria tout le monde de l'attendre et s'avança tout seul. Parvenu près de la fontaine, il donna l'ordre de se taire, tout bas, aux petits crapauds. Il fut obéi. Alors, devant tout le monde, il remplit son pot à eau, et s'en alla victorieux, au grand étonnement de tous les autres animaux.

Ce fut lui qui, grâce à cette victoire, épousa la fille de l'Once.

8. — LE JABOTY ET LE TÉYU

Une fois, une Once avait une fille. Le *Téyu* [1] voulait se marier avec elle, et le Jaboty, informé des intentions de son rival, dit tout haut chez l'Once que le Téyu était un

[1] Voir la note à la page 196.

pas grand'chose, et qu'il s'en servait même comme d'un cheval.

Le Téyu, informé de ce propos, déclara à son tour chez l'Once qu'il irait chercher le Jaboty et que devant tout le monde il lui donnerait la correction que méritait cette mauvaise langue. Il s'en alla, en effet, pour le prendre et le ramener.

Le Jaboty était chez lui quand il aperçut de loin le Téyu ; il rentra bien vite à la maison et se mit un foulard autour de la tête, feignant d'être malade. Le Téyu arriva et l'invita à aller faire un tour avec lui chez leur bonne amie, l'Once. Le Jaboty s'excusa : il était malade, il ne pouvait pas sortir à pied, ce jour-là. Le Téyu insista beaucoup pour l'amener. — Alors dit le Jaboty, emmenez-moi monté sur votre dos. — C'est bien, répondit le Téyu, mais vous descendrez bien avant d'arriver à la porte de l'amie Once. — Entendu, répliqua le Jaboty, mais laissez-moi mettre sur votre dos ma selle, car c'est très laid sans cela. Le Téyu se mit en colère : — Non pas, dit-il, je ne suis pas votre cheval ! — Je le sais bien, répondit le Jaboty ; ce n'est pas parce que vous êtes mon cheval que je veux ma selle, c'est parce que c'est très laid autrement. Le Téyu finit par céder — Maintenant, dit le Jaboty, laissez-moi vous passer ma bride. Nouvelle colère du Téyu, nouvelles protestations et suppliques du Jaboty.

Il réussit ainsi à lui mettre sa selle, sa bride, et à prendre un fouet, des éperons, etc.

Les voilà partis. Quand ils furent parvenus à quelque distance de la maison de l'Once, le Téyu demanda au Jaboty de descendre et d'enlever ses harnais ; il ne voulait pas qu'on le vît jouant le rôle de cheval. Le Jaboty le pria de prendre patience; encore quelques pas, et il descendrait, mais il se sentait bien malade et ne pouvait pas marcher.

Il continua ainsi à tromper le Téyu jusque près de la porte de l'Once. En y arrivant, il se mit à le fouetter et à l'éperonner sans pitié, en criant aux gens de la maison: — « Hé bien ! Ne vous avais-je pas dit que le Téyu me sert de cheval ? Venez le voir plutôt ! »

On s'esclaffa de rire, et le Jaboty, victorieux, dit à la fille de l'Once : — Allons, jeune fille ; montez sur ma croupe et allons nous marier.

Le mariage s'effectua, en effet, à la grande honte du Téyu.

9. — LE JABOTY ET LE TAPIR

Un Tapir [1] rencontra, un jour, un Jaboty dans un endroit humide. En marchant sur le Jaboty, le Tapir l'enfonça si profondément dans la boue que ce n'est qu'au bout de deux années que le pauvre Jaboty réussit à s'en déterrer. Lorsqu'il en sortit, il se dit : « Maintenant, il s'agit de prendre ma revanche. » Il partit donc à la recherche de cet animal. Il ne tarda pas à trouver une masse d'excréments du Tapir, couverts de gazon. Il leur demanda : — « Dites donc, *teputi* [2], où est votre maître ? » Le *teputi* répondit : — « Mon maître m'a laissé ici il y a longtemps. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il a pris cette direction en me laissant ici. Suis-la. » Le Jaboty prit ce chemin ; quelque temps après, il trouva une autre masse d'excréments, et demanda : « O *teputi*, où est ton maître ? » — « Mon maître, répondit l'excrément, m'a laissé ici il y a bientôt un an. Suis ses traces

[1] Le tapir ou anta (*Tapirus Americanus*) est appelé par les Indiens *Icury* ou *Tapiyra*. Ce pachyderme est le plus grand des mammifères de l'Amazonie ; il mesure 2 mètres de long et 1 mètre de haut au jarret.

[2] *Teputi*, excrément, en *langue générale* ou tupy-guarany.

et tu le retrouveras. » Le Jaboty se mit en route, et rencontra une troisième masse, qui, interrogée comme les précédentes, lui répondit : — « Mon maître ne peut pas être bien loin ; si tu marches vite, tu le rencontreras demain. » Le lendemain, le Jaboty rencontra un autre tas, tout frais, qui répondit à sa demande : — « Mon maître vient de me déposer ici ; j'entends le bruit des branches qu'il brise en marchant dans la forêt. Suis-le. »

Le Jaboty, poursuivant sa route, retrouva peu après le Tapir, qui dormait. Il l'examina avec soin, s'approcha de lui avec beaucoup de précaution, puis, se jetant sur son ennemi, il enfonça ses mandibules dans la cuisse du Tapir. Celui-ci s'éveilla en sursaut et se mit à courir à travers la forêt sans que le Jaboty lâchât prise.

Sous l'aiguillon de la morsure, le Tapir courut jusqu'à ce que, brisé de fatigue, il tombât pour ne plus se relever.

Un mois après, le Jaboty revint et retrouva le squelette du Tapir. Il en tira un os pour le présenter à ses amis comme une preuve de ses exploits [1].

10. — LE JABOTY, L'ONCE ET L'ARAIGNÉE

Un Jaboty et une Araignée firent ensemble un arrangement et se décidèrent à habiter ensemle. Le Jaboty tua un Tapir ; il était en train d'en dépecer la chair quand l'Once parut. — « Hé là-bas, Jaboty, dit-elle, que faites-vous là ? » — « J'ai tué un Tapir, répondit-il, et je suis en train de le dépecer. » — « Je vais vous aider, »

[1] M. Hartt interprète ce mythe de la façon suivante : le Tapir est le soleil, et le Jaboty la lune. Le soleil naissant éteint la pleine lune et l'enterre ; mais, quelque temps après, paraît la nouvelle lune, qui commence à poursuivre le soleil.

répliqua l'Once, et aussitôt elle commença à se régaler de la chair du Tapir, au grand mécontentement du Jaboty. Celui-ci dit à l'Once : « J'ai soif et je m'en vais chercher de l'eau. Vous, amie Araignée, qui êtes chez vous, gardez donc cette viande. »

Le Jaboty sortit, fit quelques pas dans les environs, se trempa dans la rosée et revint. — « Où avez-vous trouvé à boire ? demanda l'Once, car j'ai soif, moi aussi. » — « Prenez ce chemin, dit le Jaboty en lui indiquant du doigt la direction à suivre ; l'eau se trouve au-dessous du soleil ; suivez tout droit, sans perdre de vue le soleil, et vous trouverez l'eau. »

L'Once marcha longtemps sans trouver où se désaltérer. Voyant qu'elle ne rencontrait aucune source, elle revint pour manger le reste de la viande, mais, pendant son absence, le Jaboty et l'Araignée s'étaient hâtés de cacher la viande du Tapir chez l'Araignée, en ne laissant à l'Once que les os.

11. — LE JABOTY, LE SINGE ET LE JAGUAR

Un jour, le Singe était en train de manger des fruits d'*inaja*[1]. Le Jaboty vint à passer par là et lui en demanda quelques-uns. « Monte, si tu veux en manger », répondit le Singe. — « Tu sais bien que je ne peux pas grimper : emmène-moi, je t'en prie. » Le Singe le prit sur son dos, et le laissa sur l'arbre en s'en allant.

Quelques instants après, le Jaguar vint à passer. — Jette-moi quelques fruits, dit-il. Le Jaboty lui répondit fièrement : — Fais comme moi, grimpe. Le Jaguar répliqua : — Tu sais bien que je ne peux pas grimper. — Hé bien ! repartit le Jaboty, je vais t'en jeter, mais

[1] *Cocos inajai*, Trail.

à la condition que tu fermeras les yeux et que tu ouvriras la bouche.

Le Jaguar acquiesça : le Jaboty se laissa choir, et, en tombant, il lui écrasa la mâchoire et le tua roide [1].

12. — LE JABOTY, LE CERF ET LE JAGUAR

Un jour, le Jaboty se laissa choir sur le Juaguar et le tua, dans sa chute. Après cet exploit, il se cacha dans le tronc d'un arbre, où il attendit que le Jaguar eût pourri. Puis il en prit le tibia pour s'en faire une flûte, et il chantait, en jouant de son instrument : — Ma flûte est un tibia de cerf. *Suassu etiman cuéra syrimymby.*

Le Cerf accourait et lui demandait : — Vous m'appelez ? — Non, répondait le Jaboty, je chante pour appeler le Jaguar. Celui-ci accourait à son tour ; le Jaboty répondait qu'il était en train d'appeler le Cerf.

Puis, il revenait au tronc de l'arbre, et il chantait toujours et jouait de sa flûte. Le Jaguar, impatienté, se mit à creuser la terre au pied de l'arbre. Mais le Jaboty, gouailleur, lui criait de sa cachette souterraine : — Au lieu de mordre ma jambe, vous ne mordez que le tronc de l'arbre.

Il s'enfonça dans la terre encore davantage, en se moquant du Jaguar, et celui-ci ne put jamais l'attraper.

[1] Quelques-unes de ces leçons sont données par MM. S. Roméro, Hartt et H. Smith. D'autres ont été recueillies par moi. Les deux dernières, par exemple, m'ont été fournies à bord d'un paquebot qui descendait de Manáos à Pará, en juin 1887, par un petit Indien que Mgr de Macedo ramenait pour l'élever dans son asile « La Providence ».

CHAPITRE II

L'Urubù et le Crapaud. — Encore l'Urubù et le Crapaud

1. — L'URUBU ET LE CRAPAUD.

Un jour le Crapaud (*sapo*) s'en va chez l'Urubu. — « Que faites-vous aujourd'hui, compère? » lui demande-t-il. — « Je dois aller à une fête au ciel..., mais il pleut en ce moment, et je profite de la pluie pour faire ma sieste. »

L'Urubu avait fait ses préparatifs pour aller à la fête : il avait même placé son chapeau à haute forme sur le parapet qui entourait la véranda de sa maison. Le Crapaud feint de le quitter, et se glisse dans le chapeau.

Après la sieste, le Vautour s'habille à la hâte, met son chapeau sur sa tête, et, sans le savoir, emmène le Crapaud qui s'y trouvait blotti.

Il arrive au ciel. Tandis qu'il danse, il aperçoit le Crapaud : — « Ah! vous voilà... Quel chemin avez-vous pris pour venir jusqu'ici? » — « J'ai pris, répond le Crapaud, un chemin que vous ne connaissez pas. »

Le Vautour se douta du tour que lui avait joué le Crapaud.

Avant que la fête ne prît fin, le Crapaud se glissa de nouveau dans le chapeau à haute forme du Vautour. Celui-ci partit du ciel, le chapeau sur la tête. En route, il s'aperçut que le Crapaud s'y trouvait blotti. Il ôta son chapeau, et le Crapaud tomba et alla s'écraser sur une pierre!

2. — ENCORE L'URUBU ET LE CRAPAUD.

Un autre jour, le Vautour noir fut invité avec le Crapaud à une fête au ciel. Pour se moquer, le Vautour alla trouver le Crapaud et lui dit : — « Hé bien! compère Crapaud, je sais que vous allez au ciel; si nous y montions de compagnie? » — « Je suis prêt à vous suivre, mon ami; mais allez chercher votre viole. » — « Et vous, dit le Vautour, prenez votre tambour de basque... »

Au jour dit, le noir Vautour se présenta chez le Crapaud, qui le reçut très bien et le fit rentrer pour voir sa commère et ses filleuls. Tandis que le Vautour causait avec la femme et les enfants, le Crapaud lui cria du seuil de la porte :

— Vous savez, je marche très doucement. Permettez-moi de partir avant vous. Et il se faufila dans la guitare et s'y blottit très tranquillement. Bientôt après, l'Urubu prit congé de la dame et des enfants, passa sa guitare, et se mit en route pour le ciel. En y arrivant, il fut questionné. On lui demanda des nouvelles du Crapaud.

— Quelle plaisanterie! répondit-il, est-ce que vous croyez que ce jeune homme peut se permettre d'aussi longues promenades? Il peut à peine se traîner sur la terre, comment voulez-vous qu'il s'aventure à travers les airs?

A ces mots il déposa sa guitare et s'en alla manger.

Lorsque tout le monde fut à table à boire et à manger, le Crapaud sauta hors de la guitare sans être vu, et s'écria :

— Me voici!

Étonnement de l'assemblée. On se mit à danser et à s'amuser.

Le bal fini, tout le monde se retira. Le Crapaud voyant

le Vautour distrait, se glissa de nouveau dans la guitare. L'Urubu se mit en route. A un certain endroit, le Crapaud remua. Le Vautour, sans bruit, retourna sa guitare et la vida. Le Crapaud tomba des nues.

— Retirez-vous, pierres et rochers, criait-il en approchant de terre, ou je vous écrase !

— Pas de danger, répliquait l'Urubu gouailleur, vous savez trop bien voler.

Ce qui n'empêcha pas le Crapaud de s'aplatir et de s'endommager considérablement. Voilà pourquoi il a le dos tout bossué et la peau couverte de plaies [1].

[1] J'ai recueilli la première de ces leçons dans l'Amazonie. La seconde est donné par M. S. Roméro.

CHAPITRE III

Le Singe et la Mandoline. — Le Singe et les Bananes. — Le Singe, l'Agouti et le Cobaye. — Le Singe Coita et l'Épervier Royal. — Le Singe et l'Ami Feuillage. — Le Singe et la Calebasse. — Le Singe et le Lapin. — Le Singe et le Mannequin de cire.

1. — LE SINGE ET LA MANDOLINE.

Un jour le Singe s'en va chez un Barbier pour se faire raser. Au lieu de lui faire la barbe, le Barbier lui coupe un morceau de sa queue. — « Rends-moi le bout de ma queue, lui dit le Singe, ou je te prends un de tes rasoirs. » Le Barbier refuse, et le Singe lui prend un rasoir et se sauve.

Chemin faisant, il rencontre une femme qui écaillait du poisson avec un morceau de bois. — « Tiens, voici un couteau pour écailler ton poisson, » dit-il, et il lui donne le rasoir. Quelques jours après il revient, il réclame son rasoir. — « Je ne l'ai plus », dit la femme, en cachant le rasoir. — « Rends-le moi ou je te prends une sardine. » La femme ne cède pas, et le Singe lui vole une sardine et se sauve.

En route, il aperçoit un boulanger qui mange son pain sec à la porte de sa boutique, — « Tiens, voici du poisson »,lui dit-il et il lui donne la sardine. Après quelque temps il revient et réclame sa sardine : — « Je l'ai mangée », répond le boulanger. — « Si tu ne me la rends pas, je te prends une barrique de farine », lui

dit-il. Le boulanger ne cède pas, et le Singe lui prend une barrique de farine, et se sauve.

Sur son chemin il trouve une école de jeunes filles. — « Tenez, dit-il à la maîtresse d'école, voici de la farine, faites-en des gâteaux pour vos enfants, » et il donne sa barrique. Il revient au bout de quelque temps, et réclame sa barrique. — « Je ne l'ai plus, répond la maîtresse d'école ; j'en ai fait des gâteaux pour les enfants.» — « Rendez-moi ma farine, ou je vous enlève la plus jolie fille de l'école. » La maîtresse ne cède pas, et il enlève une des petites filles et se sauve.

En route, il aperçoit une blanchisseuse, qui est toute seule à laver du linge . — « Tiens, dit-il, voici une petite fille pour vous aider, » et il lui laisse l'enfant. Quelque temps il revient et réclame la petite fille. La blanchisseuse fait cacher l'enfant derrière un arbre, et répond : — « La petite fille ! Je ne l'ai plus : elle s'est noyée dans la rivière. » — « Rends-moi la petite fille, ou je te prends une chemise. » La blanchisseuse ne cède pas, et il lui prend une chemise d'homme et se sauve.

En chemin, il aperçoit un fabricant d'instruments de musique, qui travaille dans sa boutique, tout sale et frippé. — « Tiens, dit-il, voici une chemise de rechange » et il lui donne la chemise. Quelque temps après il revient et réclame la chemise. — « Je ne peux pas te la rendre, elle est toute déchirée. » — « Rends-moi ma chemise ou je te prends une Mandoline. » Le luthier ne cède pas et le Singe lui prend une Mandoline, et se sauve.

Il grimpe avec sa Mandoline au toit de la maison et se met à chanter :

De ma queue je fis un rasoir ;
Du rasoir, une sardine ;

De la sardine, de la farine ;
De la farine, une enfant ;
De l'enfant, une Mandoline.
Doung ! Doung ! Doung !
Maintenant, je m'en vais [1].

2. — LE SINGE ET LES BANANES.

Un Singe avait l'habitude d'aller voler des bananes chez une vieille femme. La vieille, voulant attraper le voleur, couvrit les bananes de résine. Le Singe vint le lendemain, et, en prenant les bananes, il se trouva collé. La bonne femme l'y retrouva et lui administra une bonne volée de bois vert. Puis elle le mit en liberté.

Le Singe s'en alla. Pris de faim, il grimpa sur un arbre pour manger des sorbes [2], et s'en régala sans mesure. Il ne tarda pas à ressentir des douleurs de ventre atroces. Il commença à se lamenter, poussant de grands cris. Les autres Singes accoururent. — « Qu'as-tu ? » — « J'ai mal au ventre. » Il pleurnichait encore quand tout-à-coup il aperçoit une Once au loin : il oublie bien vite son mal de ventre et grimpe prestement sur le premier arbre venu.

[1] Do meu rabo, fiz navalha ;
Da navalha, fiz sardinha ;
Da sardinha, fiz farinha ;
Da farinha, fiz menina
Da menina, fiz viola.
Dum ! Dum ! Dum !
Vou-me embora !
(J'ai recueilli cette histoire à Manáos).

Le Sorbier de l'Amazone (*Collophora utilis*) donne un fruit savoureux et fin ; il a un suc laiteux employé comme vernis. (J'ai recueilli ce conte à Manáos également.)

3. — LE SINGE, L'AGOUTI ET LE COBAYE

Le Singe, en belle humeur, s'en alla danser chez l'Agouti, son voisin. Celui ci, né malin, pria son bon ami de tenir les violons, et se mit à danser à sa place. En tournant, il alla donner du ventre contre le mur et se cassa la queue. Ce que voyant, les animaux à queue eurent peur de danser à leur tour.

Alors le *Préa* leur dit :

— Quoi donc ! Vous avez peur de danser, vous autres ; faites aller la musique, et vous allez voir comme on danse.

Le Singe se douta de quelque chose. Il monta sur un banc, et se mit à jouer du violon pour faire danser le *Préà*. Celui-ci fit quelques tours, puis il vint prier le Singe à danser.

Le Singe ne put s'y refuser. Il entra dans la danse avec tous ses amis, mais on ne pouvait pas faire un pas sans qu'on lui marchât sur sa queue, qui traînait. Il s'arrêta, et dit : « Je ne danse plus ! Ceux qui n'ont pas de queue ne devraient pas marcher sur la queue des autres. Nos amis le *Préà* [1] et le Crapaud ne doivent pas marcher sur la queue d'autrui, parce qu'ils n'en ont pas, pour que l'on puisse leur rendre la pareille. »

A ces mots, il sauta sur la fenêtre, et il se remit à jouer du violon sans plus être importuné.

4. — LE SINGE COITA ET L'ÉPERVIER ROYAL

Un jour, l'Épervier royal [2] descendit jusque sur la

[1] Préà, Cobaye (*Cavia Aperea*). L'Agouti, que les Brésiliens nomment *cotia*, est appelé *Cavia Acuti*, par les naturalistes. — Cette version est donnée par M. S. Roméro.

[2] Gavião Real.

terre pour se mesurer avec le Coita [1]. Il arriva, et, le voyant démener sa longue queue d'un air insolent, il lui dit : « Avec quoi prétends-tu me faire peur? Est-ce que tu t'imagines que tu peux me tuer avec ta longue queue ? »

Le Coita le regarda tranquillement, ouvrit sa large main, qui a cinq doigts comme celle de l'homme, et répondit à la demande de l'Épervier royal en langue indienne : « *Qua taha!* (Avec ces mains !) »

L'Épervier royal se le tint pour dit : il eut peur de ces mains à cinq doigts, et demanda au Coita de faire la paix.

Depuis lors, ils s'entendent à merveille.

5. — LE SINGE ET L'AMI FEUILLAGE

Le Singe et l'Once étaient devenus ennemis, on ne sait pas bien pour quels motifs. L'Once était toujours à étudier les moyens d'attraper le Singe ; mais celui-ci, très fin, réussissait toujours à lui échapper.

Or, il vint un jour où tous les fleuves et toutes les sources du monde se desséchèrent. L'Once en fut fort aise ; elle supposait que, cette fois, le Singe ne pourrait pas lui échapper. Elle partit, et alla faire le guet au seul endroit où il y eût encore de l'eau, et qui servait d'abreuvoir à tous les animaux.

Le Singe y alla, en effet, et un peu plus il y restait ;

[1] Le coita ou coatà est un singe appartenant au genre Atèle. Les deux principales espèces sont : l'*Ateles Marginatus* et l'*Ateles Paniscus*. Il a la tête volumineuse et un angle facial de 60 degrés. Son pelage est long et soyeux; ses membres, grêles et démesurés, sont terminés par des mains à quatre doigts, avec un pouce rudimentaire. Doux, craintif, mélancolique, paresseux et lent, il est facile à apprivoiser.

mais il parvint encore à s'échapper, tout en restant très effrayé.

Il imagina alors un moyen d'échapper à l'Once, et ce moyen le voici : Il rencontra un voyageur portant des calebasses pleines de miel. Il s'empara de l'une de ces calebasses, se roula bien dans le miel, se couvrit bien de feuilles verdoyantes et se mit à courir le monde à faire ses farces.

Bientôt tous les animaux apprirent qu'un nouvel animal était apparu, qu'ils surnommaient l'*Ami Feuillage*. Grâce à ce stratagème, le Singe buvait de l'eau sans être exposé à aucun danger. Pendant qu'il était à boire, l'Once lui demanda qui il était, et il répondit :

Je suis la feuillée,
Quand je viendrai boire,
Je dois être transformée.

En effet, les feuilles qui le couvraient, tombaient en même temps que son poil.

Le Singe retourna à l'abreuvoir, les autres animaux lui demandèrent qui il était; il répondit :

Le tronc de la feuillée ;
Toutes les fois qu'il boit ici
Elle doit être transformée...
Depuis que je frappai à cette maison,
Je n'ai plus pris aucune boisson.

Les animaux se mirent à rire, et le Singe, désormais, put boire sans être inquiété.

6. — LE SINGE ET LA CALEBASSE

Le Singe s'était brouillé avec l'Once, et il en avait peur. Or, il y avait une fête à laquelle le Singe ne pouvait se rendre sans passer près de la maison de l'Once.

Il imagina donc un moyen d'aller à la fête sans être vu de son ennemie. Il se mit dans une grande calebasse, remuait dedans, et la calebasse marchait ainsi.

Il passait près de la maison du Jaboty, quand celui-ci, l'apercevant, pensa que c'était un animal d'une nouvelle espèce. Ils causèrent un peu, puis le Singe, en prenant congé, se mit à parler :

Roule, calebasse,
Qui n'a jamais roulé;
Vendredi, samedi,
Dimanche, lundi...
Mais, puisqu'on l'a voulu,
Tu es devenue animal.

Il continua sa route de la sorte, passa près de la maison de l'Once, et assista à la fête sans rien souffrir.

7. — LE SINGE ET LE LAPIN

Le Singe et le Lapin firent un contrat : le Singe tuerait les papillons, et le Lapin, les serpents. Tandis que le Lapin dormait, le Singe lui tira les oreilles, croyant que c'étaient des papillons.

Le Lapin, offensé de cette mauvaise plaisanterie, jura qu'il en tirerait vengeance.

Un jour que le Singe était assis sur une pierre, sans se douter de rien, le Lapin arriva tout doucement et lui flanqua un coup de bâton sur la queue. Le Singe, hors de lui, poussa un cri et grimpa sur un arbre, en gémissant.

Alors, le Lapin eut peur, et dit :

Pour éviter des malentendus,
Je prends mes précautions :
Sous le feuillage,
Je vais habiter.

8. — LE SINGE ET LE MANNEQUIN DE CIRE [1]

Il y avait une fois un Singe qui avait l'habitude d'aller manger des oranges d'un oranger toujours chargé de fruits. Le maître du jardin plaça sur une branche de l'oranger un mannequin de cire pour effrayer les oiseaux. Le Singe y vint le lendemain, comme d'habitude et aperçut le mannequin sur l'arbre. « Donne-moi une orange, dit-il à l'homme de cire, autrement je t'envoie un coup de pierre. » Le Mannequin ne répondit rien, naturellement, et le Singe lui jeta une pierre qui resta collée au Mannequin.

Le vent, qui soufflait très fort, fit alors tomber une orange. Le Singe la ramassa et la mangea. Puis il demanda encore une autre orange au Mannequin. Celui-ci, ne lui ayant pas répondu, il lui jeta une autre pierre, qui resta collée au Mannequin, comme la première. Voyant que l'homme ne bougeait pas, le Singe s'approche de l'arbre, y grimpe et flanque un croc-en-jambe à l'homme. Sa jambe reste collée au Mannequin. « Laisse-moi ma jambe, dit-il, autrement je te donne un coup de pied. » Voyant que l'autre ne bouge pas, il lui donne un coup-de-pied, et sa seconde jambe y reste collée. Alors, il lui donne une giffle ; sa main reste collée ; il lui applique une seconde giffle, et sa main gauche reste prise. Furieux, il se demène tant et si bien, que le Mannequin se décolle et dégringole. Le Singe dégringole avec, et roule sur les épines de l'oranger jusqu'à terre. Quand il tomba, il avait le corps tout meurtri, et s'en alla en gémissant.

[1] Leçon recueillie par moi dans l'Amazonie. Les autres versions de ce chapitre sont données par S. Roméro.

CHAPITRE IV

L'Once et le Bouc. — L'Once, le Renard et le Lapin. — L'Once, le Cerf et le Singe. — L'Once et le Bœuf. — L'Once et le Chat. — L'Once, le Renard et le Vautour.

1. — L'ONCE ET LE BOUC

Un jour, une Once [1] nettoie un grand terrain dans la forêt pour y bâtir une maison à son usage. Après l'avoir nettoyé des arbres qui l'encombraient, elle enfonce les pieux, et s'en va, en disant: « Demain, je reviendrai et je couvrirai la maison [2]. »

Un Bouc vient à passer par cet endroit; il aperçoit le terrain tout préparé et les pieux enfoncés : « Puisque je trouve ces pieux déjà enfoncés, se dit-il, je m'en vais me bâtir une maison. » Il se met à l'œuvre et couvre la maison.

Le lendemain, l'Once revient. « Je vois, dit-elle, que Dieu m'aide: je vais faire les portes. »

Le Bouc arrive après, et, voyant les portes, il s'écrie :

[1] Le genre *Felis* compte un grand nombre d'individus auxquels les Brésiliens donnent le nom générique d'Once, et qu'on appelle en Europe, communément, jaguars. On y connaît : l'once commune (*F. Onça*), l'once noire (*F. Nigra*), l'once au poil roux (*F. Concolor*), l'once au poil gris et blanc (*F. Pardalis*), l'once maracajà (*F. Tigrina*), etc.

[2] J'ai recueilli cette leçon et la suivante dans l'Amazone. Les quatre autres sont empruntées à M. S. Roméro.

« Je vois que Dieu m'aide, je vais terminer la maison. » Et il procède aux derniers aménagements.

L'Once revient, et dit: « Je vois que Dieu a terminé ma maison. Je vais m'y installer. »

Elle s'y installe, en effet. Le Bouc arrive et il la trouve installée. Il s'y installe à son tour. Ils se regardent. Le Bouc dit pour lui faire peur: « Quand je dresse ma barbe, c'est que je suis en colère. » — « Quand je dresse mes crocs, dit l'Once à son tour, c'est que je suis en colère. » Ils passèrent ainsi plusieurs jours ayant peur l'un de l'autre.

A la fin, l'Once sort pour chasser, et rapporte un bouc qu'elle a tué. Le Bouc se montre tout triste, et n'en mange pas. Le lendemain, il va à la chasse à son tour, et rapporte une once qu'il a trouvée morte. L'Once se montre toute triste et n'en mange pas.

Depuis lors, ni l'un ni l'autre ne dormait plus, s'observant à chaque instant. Finalement, le Bouc, qui n'est pas fort pour veiller, s'endort un beau soir sur le morceau de bois où il était perché. Dans son sommeil, il tombe. L'Once, entendant du bruit, croit que le Bouc se jette sur elle, et fait un bond. Le Bouc à son tour s'imagine que l'Once saute pour le dévorer. Ils se mettent à courir tous les deux, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

Ils courent encore, et la maison est restée inhabitée.

2. — L'ONCE, LE RENARD ET LE LAPIN

Le Lapin et le Renard en faisant leur promenade rencontrent une Once. Ils lui disent: « Vous savez, il va faire un orage épouvantable, qui balaiera tout; il faut nous faire attacher aux arbres. » L'Once y consent. Le Lapin et le Renard l'attachent fortement, et, quand elle est liée pieds et poings, ils lui administrent une volée de coups au point de la tuer.

Après cet exploit, ils poursuivent leur chemin, et aperçoivent sous un grand arbre une quantité d'autres Onces. Le Lapin s'écrie: « Je suis perdu, car je ne peux pas grimper sur un arbre pour me cacher. » Le Renard lui répond : — « Rassure-toi ; prends ma jambe avec force; je grimpe et je te laisse là-haut sur l'arbre. » Le Lapin monta de la sorte. Quand ils furent là-haut, le Renard lui dit : « Ne regarde pas en bas, car la tête te tournerait et tu pourrais tomber. »

Malgré ce sage conseil, le Lapin se met à regarder les Onces, la tête lui tourne, et il dégringole.

Le Renard le voyant tomber, lui crie : « Choisis la plus grasse! » Les Onces s'imaginent que le Renard désigne, par ce cri, celle qui doit être mangée la première. Elles ont peur, se sauvent à qui mieux mieux, et les deux amis leur échappent.

3. — L'ONCE, LE CERF ET LE SINGE

Une fois, l'amie Once invita l'ami Cerf à aller boire du lait chez un camarade. L'ami Cerf accepta. En chemin, il fallait passer une petite rivière ; l'Once trompa le Cerf, en lui disant de ne pas avoir peur, car la rivière était peu profonde. Le Cerf s'y jeta, et un peu plus il s'y noyait. L'Once, elle, choisit un endroit peu profond, et traversa sans encombre.

Ils poursuivirent leur chemin, et rencontrèrent des bananiers. L'Once dit au Cerf: « Ami Cerf, allons manger des bananes ; grimpez, vous mangerez les vertes, ce sont les meilleures, et vous me jetterez les jaunes. » Le Cerf suivit le conseil; il n'en put manger aucune, tandis que l'Once se remplit le ventre. Ils suivirent leur route et rencontrèrent des travailleurs dans un champ. L'Once dit au Cerf : — « Ami Cerf, quand on passe près

de ces gens-là on doit dire : « Le diable emporte ceux qui travaillent ! » Le Cerf suivit le conseil ; il dit aux hommes la phrase que lui avait enseignée l'Once ; les travailleurs lâchèrent leurs chiens contre lui, et il faillit y laisser la peau. L'Once en passant près des hommes, leur dit : « Que Dieu aide qui travaille. » Les hommes en furent flattés et la laissèrent passer tranquille.

Plus loin, ils trouvèrent un serpent corail [1] et l'Once dit : — « Ami Cerf, regardez quel beau bracelet cela ferait pour votre fille ! » Le Cerf voulut prendre le serpent qui le mordit, et, comme il se plaignait à l'Once, celle-ci lui répondit : — « Est-ce de ma faute si vous êtes un sot ? »

Enfin, ils arrivèrent chez le camarade de l'Once. Il était tard, on alla se coucher. Le Cerf dressa son hamac dans un coin et se mit à dormir. Pendant la nuit, l'Once se leva tout doucement, sur la pointe des pieds, ouvrit la porte, s'en alla à l'étable des brebis, saigna une des plus grasses, prit son sang dans une calebasse, en mangea la chair, revint à la maison, jeta le sang de la calebasse sur le Cerf pour le salir, et alla se recoucher.

Le matin venu, le maître de la maison se leva, alla à l'étable et s'aperçut qu'il lui manquait une brebis. Il alla s'en informer auprès de l'Once, qui lui répondit : « Moi, mon compère ! Jamais de la vie ! Voyez, je suis toute propre..... à moins que ce ne soit l'ami Cerf. » L'homme alla au hamac du Cerf et le trouvant tout couvert de sang : « Ah ! c'est vous, espèce de voleur ! » Et il lui administra une volée de coups jusqu'à ce qu'il le tuât. L'Once se régala de lait et s'en alla tranquille.

Au bout de quelque temps, elle demanda au Singe de lui prêter son manteau, et l'invita par la même occa-

[1] *Coluber Corallinus.*

sion à aller chez le même compère. Le Singe accepta, et les voilà partis.

Arrivés près de la rivière, l'Once lui dit : « Ami Singe, la rivière n'est pas profonde, passez devant, et prenez par-là. » Le Singe lui répondit : « Est-ce que vous croyez que je suis comme le Cerf que vous avez trompé? Passez devant si vous voulez, sans cela je rebrousse chemin. » L'Once dut prendre les devants.

Arrivés près du bananier, l'Once lui dit : « Ami Singe, allons manger des bananes : vous mangerez les vertes, ce sont les meilleures, et vous me jetterez les jaunes. » Le Singe accepta, grimpa, mangea les bananes mûres et jeta les vertes à l'Once. Celle-ci, furieuse, lui disait : « Ami Singe, ami Singe, je vous mettrai les crocs dessus. » Le Singe lui répondait : « Je m'en vais, si vous commencez vos histoires. »

Poursuivant leur chemin, ils rencontrèrent les travailleurs, et l'Once dit : « Ami Singe, quand vous passerez près de ces hommes, si vous voulez leur faire plaisir, dites : le diable emporte qui travaille ! » Mais le Singe en passant, leur dit : « Que Dieu aide qui travaille ! » Les hommes en furent très flattés et le laissèrent passer. L'Once passa elle aussi.

Plus loin, ils aperçurent un serpent corail, et l'Once dit au Singe : « Quel joli collier pour votre fille ! ramassez-le et emportez-le. » Le Singe répondit : « J'aime mieux vous le laisser. »

Enfin, ils arrivent chez le compère de l'Once et vont se coucher parce qu'il est déjà tard. Le Singe, pas bête, dressa son hamac très haut, se coucha et feignit de dormir. Bien plus tard dans la nuit, l'Once sortit sur la pointe des pieds, alla à l'étable des brebis, saigna la plus jolie de toutes, en mangea la chair, et prit une calebasse pleine de sang pour le jeter sur le Singe. Lui qui voyait

tout, donna un coup de pied à la calebasse, dont le contenu éclaboussa l'Once de la tête aux pieds.

Le matin venu, le maître de la maison alla à l'étable, s'aperçut qu'il lui manquait une brebis et dit : « Toutes les fois que cette maudite commère couche ici, il me manque toujours une bête. » Il revint chez lui et trouva le Singe déjà levé ; celui-ci montra du doigt l'Once qui feignait de dormir. L'homme la vit toute couverte de sang et il s'écria : « Ah! c'est toi, diablesse! » Il lui tira un coup de fusil et l'abattit.

Le Singe se régala de lait et s'en retourna fort satisfait.

4. — L'ONCE ET LE BŒUF

Il y avait une fois une Once qui habitait sur une montagne, et qui n'en descendait que pour faire ses provisions. Un jour qu'elle descendait, elle rencontra un Bœuf, et l'envie lui prit de l'attaquer traîtreusement. Alors, elle dit au Bœuf : « Compère, vous qui connaissez bien la forêt, pouvez-vous me donner des nouvelles de l'un de vos compagnons, qui vivait dans ce petit bois, et qui était mon ami ? Il y a déjà plusieurs jours que je ne le vois plus. » Le Bœuf lui répondit : « Hier encore, je l'ai vu à l'abreuvoir, et je crois qu'il m'attend là-bas ; si vous voulez, chère amie, allons-y ensemble. » L'Once répliqua : « Pour cela, jamais. Je meurs de faim, et de ce côté-là on ne trouve pas de mouton, outre que je resterais à la portée de mon ennemi. » — « Quel est donc votre ennemi? » demanda le Bœuf. « Mon ennemi, c'est votre camarade marqué ; il a l'air d'être capable de tuer trente onces ; de moi il ne ferait qu'une bouchée, et je n'y trouverais même pas un petit bois pour me cacher. » Le Bœuf reprit : « Mais, commère, si vous avez peur, c'est que vous avez fait quelque chose de

mauvais: qui n'a pas de dettes, n'a pas peur. » Et l'Once: « Compère, vous rappelez-vous la fois où j'ai pris un veau dans un troupeau? Trois chiens se mirent à ma poursuite, dont un enragé; rien que leurs cris m'assourdissaient. Je n'ai eu de repos que lorsque j'ai pu grimper à un arbre, essayant de mettre la main sur ces négrillons. Mais, pas moyen! Ils reculaient comme de beaux diables! » Le Bœuf: « Alors, commère, vous n'êtes quelqu'un que quand vous avez des arbres? Hé bien! marchons vers la plaine. » L'Once: « Mais, compère, vous m'entraînez vers la plaine; il me semble que vous avez de la méfiance. »

Ainsi, l'un cherchait le bois et l'autre la plaine, et ils s'éloignèrent se défiant l'un de l'autre.

5. — L'ONCE ET LE CHAT

L'Once demanda au Chat de lui enseigner à sauter, et le Chat le lui apprit rapidement. Puis, allant ensemble à la fontaine, ils firent un pari pour voir lequel des deux sauterait le mieux. Arrivés à la fontaine, ils y y trouvèrent le *Calango*. Alors, l'Once dit au Chat: « Compère, voyons lequel de nous deux est capable de prendre l'ami Calango d'un seul bond. » — « Allons-y, » dit le Chat. « Oui, reprit l'Once, mais vous sauterez devant. » Le Chat sauta sur le Calango, et l'Once sauta sur le Chat. Mais celui-ci fit un bond sur le côté et se sauva. L'Once, désappointée, s'écria: « C'est donc ainsi, compère Chat, que vous m'avez enseignée? Vous avez commencé, et vous n'avez pas fini. » Le Chat lui répondit: « Les maîtres n'enseignent jamais tout à leurs élèves. »

6. — L'ONCE, LE RENARD ET LE VAUTOUR

L'ami Renard invita l'ami Vautour à faire un voyage avec lui. Le Renard invita le *Gamba* [1] à lui tenir compagnie, et le Vautour invita le *Caracara* [2]. Ils partirent.

Arrivés au milieu des montagnes, la nuit les surprit, et ils allèrent demander l'hospitalité à l'amie Once. L'Once n'était pas chez elle : elle était dehors, à la poursuite d'un troupeau de moutons. Elle arriva fort tard chez elle, apportant un gros mouton qu'elle avait tué. Les hôtes prirent peur. Le Renard dit : — « Compère Vautour, les affaires se gâtent. » Le Caracara dit : — « Elle est bonne, celle-là : nous n'avons rien à craindre. Mais vous, ami Renard, vous devez trembler, car vous n'avez pas où vous cacher. » Le Renard éclata de rire en disant : « Est-ce que je serai moins fort que le compère Chien? » Le Caracara : — « Moi, personne ne peut se mesurer avec moi : je ne cours pas très bien sur terre, parce que je ne coupe pas bien le sol, mais je coupe le vent. C'est vous, ami Renard, qui avez à passer aujourd'hui un mauvais quart d'heure. Si l'Once a pris l'ami mouton, qui est plus grand, imaginez-vous ce qu'il adviendra de vous. »

L'heure du souper étant venue, l'Once invita tous ses hôtes. Seul le Renard put manger, à cause de la forme du plat.

L'Once fit encore de la bouillie et la répandit sur une pierre. Le Renard la lécha de nouveau. Puis le Vautour dit : — « Commère Once, moi je n'aime pas cette mode : qui lèche mange, qui mange à coups de bec, reste le bec dans l'eau ! » On alla se coucher. Le Vautour dit au Ca-

[1] Sarigue (Voir la note de la page 222 et celle de la page 231.
[2] Oiseau. *Falco* ou *Polyborus brasiliensis*.

racara : — « N'ayez pas peur, nous ne resterons pas à nous serrer le ventre. » En effet, lorsque l'Once fut endormie, le Vautour prit les petits de l'Once et les dévora à coups de bec. Le Caracara en fit autant. Ils se sauvèrent après cela, en laissant le Renard et le Gamba, qui dormaient.

Lorsque l'Once s'éveilla, elle chercha ses petits, n'en trouva que les os, et se jeta sur le Renard, qui se sauva, courut à la recherche de ses compagnons de voyage, et les retrouva chez le Singe.

Le Renard leur dit : — « Le moment est venu de tirer vengeance du tour que vous m'avez joué. » Mais, comme c'était l'heure de dîner, il attendit. A la fin du dîner, il aperçut un chien, prit peur et dit adieu à tout le monde.

Le Vautour et le Caracara s'en allèrent chez le Coq, et le Renard s'y trouvait déjà attendant le souper. L'heure du repas arriva, et ils se mirent tous à table. Le Coq répandit du maïs à travers toute la maison, en disant :

Venez, les gens à bec,
Car je prends ma revanche ;
Pour les gens à museau,
Pas une bouchée.

Le Renard un peu défiant dit :

Faites ce qu'il vous plaira ;
Dormez, c'est tout ce qu'on veut.

Ils allèrent tous se coucher. Le Renard alors alla inviter d'autres amis pour en finir avec tous ses ennemis à plumage. En effet, ils furent tous mis à mort. Il ne resta que le *Gamba* [1], parce qu'il sent trop mauvais.

[1] Gambà ou Sarigue. Dans le sud du Brésil on donne au Sarigue le nom de Gambà ; dans le nord, on l'appelle *mucùra* (voir la note de la page 231).

CHAPITRE V

Les deux frères. — L'Aramaçà et la sainte Vierge. — Maui. — Le Paresseux. — La Mère de l'eau. — La calebasse d'or et les Guêpes. — Le Renard et le Toucan. — Le Martin-Pêcheur et le Sarigue.

1. — LES DEUX FRÈRES

Une fois, il y avait deux frères : l'un était pauvre et plein d'astuce ; l'autre était riche et avare [1].

Le Pauvre prépare du bouilli dans une casserole, et s'en va chez l'Avare. « Tiens, dit-il, j'ai une casserole merveilleuse ; on n'a plus besoin de viande avec ; on y jette un peu d'eau chaude, et le bouilli est tout fait ; il n'y a plus qu'à le manger. » Il fait l'expérience devant l'Avare. Celui-ci est dans le ravissement. Il demande à acheter la casserole merveilleuse. Son frère se la fait payer fort cher.

Le lendemain, l'Avare essaye d'avoir du bouilli, et il s'aperçoit tristement qu'il a été joué. « C'est toi qui ne sais pas t'en servir, lui répond le Pauvre. J'ai encore d'autres secrets. Ainsi, je peux tuer ma femme d'un coup de couteau, et la ressusciter. » « Voyons la chose, » dit l'Avare.

[1] Ce conte est loin d'avoir l'ampleur et le charme du conte russe : Les deux Frères et le Seigneur chagrin (Voir *Histoire de la Littérature Russe*, par Léon Sichler, Paris 1886). Mais dans les deux contes c'est toujours le pauvre qui triomphe.

Le Pauvre avait caché une vessie pleine de sang sous les vêtements de sa femme, à la place du cœur. Il était d'accord avec elle.

Il prend un couteau, lui perce le cœur, c'est-à dire la vessie ; le saug coule, la femme feint de tomber morte. « Maintenant, je vais la ressusciter. » Il appelle sa femme qui se lève, saine et sauve. « A ton tour, » dit-il à l'Avare.

L'Avare prend un couteau, l'enfonce dans le cœur de sa femme, et celle-ci tombe vraiment morte à ses pieds [1].

2. — ARAMAÇA ET LA SAINTE VIERGE

Un jour, la Sainte Vierge se promenait sur les rives de l'Amazone, où la marée se fait sentir jusqu'à une très grande distance de l'embouchure. Dans sa promenade, elle rencontre le Poisson Aramaça, et lui dit aimablement :

« Aramaça, la marée monte-t-elle ou descend-elle? »

La Sainte Vierge était alors déjà bien vieille, et sa voix était un peu chevrotante.

Le Poisson, au lieu de lui répondre, osa lui manquer de respect. Il contrefit la voix de Notre-Dame, et tournant sa bouche affreusement pour la ridiculiser, il répéta la phrase de la Sainte Vierge sur un ton gouailleur :

» Aramaça, la marée monte-t-elle ou descend-elle? »

Alors Notre-Dame le maudit, et c'est depuis ce temps-là que ce poisson a sa gueule de côté, comme chacun peut le constater encore aujourd'hui.

[1] Ces deux premières leçons ont été recueillies par moi dans l'Amazonie. La troisième est empruntée à M. Couto de Magalhães ; les quatre autres, à M. S. Roméro, et la dernière à M. Hartt.

3. — MANI

Un jour, il y a bien longtemps de cela, la fille d'un *tuchaua*, d'un chef indien qui habitait dans les parages où s'élève aujourd'hui la ville de Santarem [1], se trouve enceinte.

Le père jure de se venger de l'homme qui a apporté le déshonneur dans sa cabane. Il questionne sa fille. Prières, menaces, châtiments, rien ne réussit à lui arracher son secret. Elle affirme qu'elle n'a jamais connu aucun homme, que jamais aucun homme n'a approché d'elle.

Le père, désespéré, était tout décidé à la mettre à mort.

Un homme blanc se présenta. Il dit à l'Indien qu'il ne devait pas tuer sa fille, parce qu'elle était innocente, et que jamais aucun homme n'avait approché d'elle. Le père le crut et attendit.

Au bout de neuf mois, la jeune Indienne mit au monde une petite fille, belle comme les amours, et blanche comme les fleurs d'eau. Toutes les tribus voisines restèrent frappées d'étonnement.

De loin, on venait voir la petite blanche, doux rejeton d'une race nouvelle et inconnue. On lui donna le nom de Mani. Elle marchait et parlait dès le premier jour. Elle souriait à tous tristement.

Au bout d'un an, elle mourut sans maladie, sans souffrances. On l'enterra dans le jardin de la maison. Selon

[1] Santarem est la ville la plus considérable de la province de Parà, après Belem, le chef-lieu. Elle a de cinq à six mille habitants, et est située sur la rive droite du Tapajoz, près du confluent de cette rivière avec l'Amazone. C'est un ancien campement des Indiens Tapajoz.

la coutume de ses aïeux, chaque jour, on découvrait la sépulture et on l'arrosait. Un jour, on trouva la fosse entr'ouverte, et dans la fosse une petite plante que nul ne connaissait et que nul n'osa arracher. La plante grandit, porta des fleurs et des fruits. Les oiseaux de la forêt qui en mangeaient étaient ivres. Puis, la terre se fendit, et une belle racine apparut au fond de la terre.

La racine ressemblait au beau petit corps de *Mani* la Blanche. On l'appela *mani-oc*.

4. — LE PARESSEUX

Il y avait une fois un Paresseux qui ne faisait rien. Un jour, un Vieillard arriva et lui demanda l'hospitalité. Le Vieillard se fatigua de frapper à la porte, mais l'homme n'eut pas le courage de se lever pour aller ouvrir la porte. Le Vieillard, voyant qu'on ne venait pas, demanda à la maîtresse de la maison de lui garder une nappe qu'il portait avec lui, en la priant de ne pas l'ouvrir. Le Vieillard parti, la femme eut la curiosité de regarder la nappe, et l'ouvrit toute grande. Immédiatement, elle vit se dresser une grande table ayant dessus tout ce qu'il y a de meilleur au monde. La femme s'en régala; puis, elle cacha la nappe, et, quand le Vieillard vint la réclamer, elle lui en donna une autre à la place.

En arrivant chez lui, le Vieillard ordonna à la nappe de s'étendre, mais la nappe ne bougea pas. Le bonhomme ne dit rien. Le lendemain, il retourna chez le Paresseux, et y laissa une chèvre, en demandant qu'on la lui gardât jusqu'à son retour, mais en ayant soin de ne jamais lui dire : « Bêle, chèvre! » A peine le bonhomme eût-il tourné les talons, la femme se dit : « Il doit y avoir quelque mystère. Nous avons du nouveau. Bêle, chèvre! » La chèvre se mit à bêler, et de sa bouche

tombait beaucoup d'or et d'argent. La femme s'empressa de tenir prête une autre chèvre, et, quand le bonhomme vint réclamer la sienne, elle le trompa de nouveau.

En arrivant chez lui, le Vieillard dit à la chèvre de bêler, mais elle ne bougea pas. Il s'aperçut qu'il avait été trompé et se tut. Sur ces entrefaites, arriva un ouvrier qui avait travaillé pour le bonhomme, et lui réclama son salaire. Le Vieillard lui répondit : « Hélas ! mon fils, je n'ai plus d'argent ; mais j'ai ici un bâton ; je te le donne, il te rendra heureux. » Le jeune homme prit le bâton et partit. Il arriva justement chez le Paresseux, demanda l'hospitalité, et donna son bâton à garder. La femme l'échangea immédiatement contre un autre. Le lendemain, le jeune homme dit en partant : « Donnez-moi mon bâton, je veux m'en aller. » Aussitôt le bâton commença à frapper à coups redoublés l'homme et la femme. Ils se mirent à crier, et le jeune homme ne comprenait rien à la vertu de son bâton. La femme, dans sa détresse, s'écria : « Je vous en prie, faites arrêter votre bâton, et je vous rends tout ce que le Vieillard m'a donné à garder. » Le jeune homme dit : « Arrête-toi, bâton, et apportez tout. » Le bâton s'arrêta, et la femme remit au jeune homme la nappe et la chèvre.

Le jeune homme, mis en possession de tout cela, revint chez son patron, et lui raconta ce qui s'était passé chez le Paresseux. Alors le Vieillard lui dit : « Cette nappe et cette chèvre sont enchantées : quand tu auras faim, déploye la nappe, et tu auras les meilleurs mets ; quant à la chèvre, elle jette de l'argent par sa bouche en bêlant. »

Grâce à ces trois cadeaux, le jeune homme conquit le monde entier.

5. — LA MÈRE DE L'EAU

Il y avait une fois une Princesse, qui était la fille d'une fée et du Roi de la Lune. La fée ordonna que la Princesse devînt la reine de toutes les Eaux, et gouvernât toutes les mers et tous les fleuves. La Mère de l'Eau — c'est le nom que prit la Princesse — était fort jolie, et un grand nombre de Princes s'en éprirent. Mais ce fut le fils du Soleil qui se maria avec elle, après avoir vaincu tous ses rivaux dans des combats. Lors du mariage, il y eut des fêtes, des danses et des banquets qui durèrent sept jours et sept nuits. Ces réjouissances eurent lieu chez le Roi de la Lune ; quand elles furent terminées, les nouveaux mariés partirent pour la maison du Soleil. Là, la Princesse dit à son mari qu'elle désirait passer avec lui toute l'année, excepté trois mois qu'elle passerait chez sa mère. Le Prince y consentit, car il faisait toujours la volonté de sa femme.

Tous les ans la Mère de l'Eau allait passer ses trois mois chez sa mère, au fond de la mer, dans un riche palais, fait en or et en pierreries. Longtemps après, elle donna le jour à un prince. Quand vint l'époque de rendre visite à sa mère, elle demanda à emmener avec elle le petit prince. Le roi ne le permit pas; il fit tant et si bien que la Princesse partit toute seule, en recommandant à son mari de prendre bien soin de leur enfant.

En arrivant chez sa mère, elle ne la trouva plus : celle-ci avait été métamorphosée en fleur. La jeune femme désespérée se mit à courir le monde à la recherche de sa mère. Elle demandait des nouvelles de sa mère aux poissons des fleuves, aux sables de la mer, aux coquillages des plages, mais personne ne pouvait la renseigner.

Elle souffrit tant, elle se plaignit tant que le roi des fées eut pitié d'elle et pardonna à sa mère qui redevint ce qu'elle était auparavant. La mère et la fille partirent en toute hâte pour retourner chez le fils du Soleil. Mais il s'était écoulé de longues années. Tout d'abord, ne voyant pas revenir sa femme, le roi s'était désespéré. Puis le bruit avait couru que sa femme s'était éprise d'un prince étranger. Voyant cela, le roi avait épousé une autre princesse ; celle-ci commença à maltraiter le petit prince, en l'envoyant à la cuisine comme un nègre.

En arrivant chez son mari, la première personne que la reine aperçut, ce fut son fils ; il était tout sale et déguenillé, et elle devina tout de suite ce qui s'était passé.

Elle s'enfuit avec son fils au fond de la mer. Par son ordre, les eaux commencèrent à monter, et engloutirent le palais, le roi, la reine, et tous les intrigants de la cour. Elle, personne ne la revit plus, car quiconque la voit, reste ensorcelé, tombe dans l'eau et s'y noie.

C. — LA CALEBASSE D'OR ET LES GUÊPES

Il y avait une fois deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre ; ils aimaient à se jouer des tours l'un à l'autre.

Le pauvre alla chez le riche lui demander un morceau de terre pour faire une plantation. Le riche pour lui faire une farce lui donna la plus mauvaise terre qu'il avait. Dès que le pauvre eut la promesse du riche, il retourna chez lui et emmena sa femme pour voir le terrain. En arrivant à la forêt, il aperçut une calebasse en or ; comme elle se trouvait sur les terres du riche, il ne voulut pas l'emporter, et alla dire au richard quelles richesses contenaient ses forêts. Le riche devint aussitôt

fort préoccupé, et ne voulut plus que le pauvre travaillât sur ses terres.

Quand le pauvre se fut éloigné, l'autre partit avec sa femme pour voir les grandes richesses de la forêt. En y arrivant il n'y trouva qu'une grande ruche de guêpes ; il la mit dans une giberne, et prit le chemin de la cabane du pauvre. Dès qu'il aperçut celui-ci, il lui cria : — « Eh ! compère, fermez les portes et ne laissez d'ouvert qu'un côté de la fenêtre. » Le pauvre obéit. Le riche s'approcha de la fenêtre, et jeta la ruche de guêpes à l'intérieur de la maison en criant : — « Fermez vite la fenêtre, compère. » Mais les guêpes, en tombant par terre dans l'intérieur de la maison, se transformèrent en pièces d'or, et le pauvre appela sa femme et ses enfants pour les ramasser.

Cependant, le richard criait : « Eh ! compère, ouvrez votre porte. » Mais l'autre répondait : « Laissez-moi tranquille : les guêpes sont en train de me tuer. »

Ainsi le pauvre devint riche, et le riche devint ridicule.

7. — LE RENARD ET LE TOUCAN

Le Renard se mit en tête de se jouer du Toucan [1]. Une fois il l'invita à dîner chez lui. Le Toucan y alla. Le Renard fit de la bouillie et la répandit sur une pierre. Non seulement le pauvre Toucan ne put pas manger, mais encore il abîma son grand bec en le frappant contre la pierre.

Le Toucan chercha un moyen de se venger. Quelque temps après, il alla chez le Renard et lui dit : — « Cher

[1] Le Toucan (*Rhamphastus discolor*) est un oiseau de la taille des corbeaux d'Europe ; son plumage est très haut en couleur ; il porte un bec énorme, blanc et jaune, souvent plus long que son corps.

ami, vous m'avez fait une grande politesse l'autre jour, en m'invitant à dîner ; c'est à mon tour de vous rendre honneur ; je viens vous prier de dîner avec moi. Allons-nous-en, car le mets est excellent. » — Le Renard accepta et ils s'en allèrent. Or, le Toucan avait, lui aussi, préparé de la bouillie, mais il la mit dans un vase à goulot étroit. Le Toucan y plongeait son bec et s'en régalait, tandis que le Renard ne mangeait rien et était obligé de lécher ce qui tombait par terre.

Le repas fini, le Toucan dit au Renard : « Ceci vous apprendra, compère, à ne pas vouloir vous montrer plus fin que les autres [1]. »

8. — LE MARTIN-PÊCHEUR ET LE SARIGUE

Le Martin-Pêcheur [2] s'était marié à la fille du Sarigue [3]. Il sortit pour aller à la pêche avec sa femme, et porta son *maraca* [4]. Arrivé à la rivière, il agita l'instrument, et aussitôt un *tucunaré* [5] parut à la surface des eaux. L'oiseau le prit et l'emporta à terre. Le Sarigue, plein de jalousie, voulut pêcher de la même façon. Il demanda à son gendre de lui prêter son *maraca*, l'agita, le poisson parut et... l'avala !

Heureusement, sa fille, la femme du Martin-Pêcheur,

[1] Inutile de faire remarquer que c'est là l'histoire si connue du Renard et de la Cigogne ; le Toucan a pris la place de la Cigogne tout simplement, en employant le même stratagème pour se venger.

[2] En indien : *Uairiràmba*.

[3] Dans le texte *mukúra* ou *mycúra*, nom sous lequel le Sarigue est connu dans la vallée de l'Amazone. Le mot Sarigue lui-même (*Sarigué, sarohé*) est brésilien, et s'emploie parfois (Émile Allain, *in loc cit.*).

[4] Instrument de musique des Indiens. Il se trouve décrit à la page 242 de ce livre.

[5] Poisson de l'Amazone.

était présente. Elle courut chercher son mari, qui retira le Sarigue de la gueule du *tucunaré* dans un état pitoyable. Le Martin-Pêcheur ne put pas s'empêcher de rire de cette mésaventure de son beau-père. Celui-ci se fâcha tout rouge, et le Martin-Pêcheur planta là le Sarigue et sa fille.

La fille du Sarigue, devenue veuve, se maria au *carrapato* [1].

Peu après, le nouveau couple alla cueillir des toucas [2]. Le mari grimpa, prit un fruit et le jeta à sa femme. Puis, se plaçant sur une feuille de l'arbre, il descendit sans encombre. Le vieux Sarigue, toujours jaloux, voulut en faire autant. Il grimpa, mais, quand il se plaça sur une feuille pour descendre, il glissa et tomba par terre, tout meurtri.

[1] Insecte.

[2] Le châtaignier vulgaire de l'Amazone (*Bertholletia Excelsa* donne ces noix huileuses et comestibles qu'on appelle toucas, noix du Brésil, noix de Parà, etc.

QUATRIÈME PARTIE

POÉSIE, MUSIQUE DANSES & CROYANCES DES INDIENS

CHAPITRE PREMIER

Les anciens habitants du Bas-Amazone. — Leur langue. — Leur poésie

Grâce aux beaux travaux de M. le Dr Ladislas Netto, l'éminent directeur du Musée National de Rio-de-Janeiro, et aux recherches de ses collaborateurs, MM. Hartt et Orville A. Derby, la lumière se fait peu à peu au sujet des habitants primitifs de l'Amazonie brésilienne, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici. Le groupe des anciennes peuplades du Bas-Amazone a été étudié par eux en détail, et aujourd'hui on s'accorde à les ranger en cinq catégories distinctes.

Le premier groupe est celui des *Mound-builders* de Marajo. Il était surtout remarquable par son habileté dans l'art de la poterie, et sur ce point il nous a laissé des échantillons qui peuvent rivaliser avec ceux des peuples les plus avancés

de l'Amérique du Nord. Dans le linéament des objets, il s'est montré supérieur aux Incas et aux Aztèques, qu'il surpassait en goût et en sens esthétique. En fait d'art décoratif, il n'a rien à envier aux anciens habitants de l'Europe.

Le second groupe, celui de l'homme des cavernes de Maraca, était un peu moins avancé que le précédent.

Hartt a donné au troisième groupe le nom de groupe des *Bluff-dwellers*, que M. Orville A. Derby propose de remplacer par celui de « groupe de la terre noire ». Ces indigènes s'adonnaient principalement à l'agriculture. Dans l'art décoratif, ils sont loin d'atteindre à la perfection des Mound-Builders de Marajo, mais ils leur étaient supérieurs dans l'art d'imitation, et ils modelaient en argile avec un goût surprenant les figures d'hommes ou d'animaux qu'ils avaient sous les yeux.

Le quatrième groupe, celui du Parù, nous a laissé des urnes funéraires dont la forme élégante rappelle celle des vases grecs.

Enfin, le cinquième groupe, celui de l'homme des *sambaquis*, semble tout à fait grossier.

L'*abaneenga* paraît être la langue mère dont sont dérivés les divers dialectes parlés encore aujourd'hui dans toute l'Amérique méridionale. Le tupy-guarany, appelé aussi *langue générale*, est parlé encore de nos jours par les Indiens du

du Sud-Amérique, depuis les Guyanes jusqu'aux pampas de la Patagonie, par quatre cents tribus environ, si nous en croyons Don Carlos Calvo, cité par M. Joaquim Serra. L'étude de cette langue riche et sonore prouve que ces Indiens n'en étaient plus au monosyllabisme, et que chez eux l'agglutination prenait déjà des proportions savantes.

On a même voulu voir une certaine analogie entre le grec et le tupy-guarany. En effet, *Tupan*, Dieu, serait *theos* ; *tata*, feu, viendrait de *dadêô*, brûler ; *oca*, maison, serait *oikia* ; *cunâ*, femme, trouverait plus facilement sa racine dans *gunè* ; *myra*, peuple, abondance de gens, serait dérivé de *myrias* ; *Kariùa*, blanc, maître, seigneur, ne serait que *Kyrios* ; *catu*, bon, arriverait à se filier à *agathos*, et ainsi de suite.

D'autres, comme le Père Vasconcellos, ont soutenu que leur langue n'a ni *f*, ni *l*, ni *r*, de même que ces Indiens n'avaient ni foi, ni loi, ni roi. Mais, malgré ces jeux d'esprit, il est certain que cette langue a la lettre *r*, qui se prononce toujours très liquide (*Marica*, ventre ; *pira*, poisson ; *muira*, bois, etc.).

Les pronoms relatifs s'y placent après le verbe de même que les prépositions.

Avant l'arrivée des civilisés, ils ne comptaient que jusqu'à cinq. Cinq se dit encore aujourd'hui *xepô*, ou, mieux *pô*, c'est-à-dire une main, les cinq doigts.

Ces notions sommaires vont nous permettre d'étudier plus facilement la poésie de ces peuples.

Cette poésie, dont nous ne possédons encore que de rares fragments, est vraiment étrange.

M. Auguste de Saint-Hilaire [1] a recueilli trois petites chansons des Botocudos du sud du Brésil :

« Le soleil se lève; vieille mets quelque chose dans ton pot, pour que je puisse manger et que j'aille à la chasse.

« Botocudos, allons tuer des oiseaux, tuer des cochons, tuer des tapirs, des cerfs, des canards, des zabelès [2], des hoccos, des singes, des macucos [3], des serpents, des poissons, des traïras, des piaus [4].

« Botocudos, les blancs sont en fureur; la colère est grande; partons vite! Femme, prends la flèche; allons tuer des Botocudos. »

Il a également recueilli cette chanson des Macunès :

« *Abaai bita popi amaba poaté poteice anari* : Lorsque les femmes vont uriner, les arbres regardent et ne disent rien. »

Pendant mon enfance, j'ai entendu chanter par les Indiens de l'Amazone une chanson, dont je

[1] *Voyage dans les provinces de Rio-de-Janeiro et de Minas-Geraes*, tome II, page 166, Paris, 1830.

[2] Espèce de tinamou, qui sans doute est le *tinamus noctivagus*.

[3] Grande espèce de tinamou.

[4] Deux espèces de poissons.

n'ai conservé présent qu'un fragment. En dansant les hommes chantaient :

Ecoute la cigale qui chante,
Vois le papillon qui vole.

Les femmes répondaient :

Pauvre moi! Voici le hibou!

Je donne ici la musique étrange de ce chant (morceau n° 12).

Spix et Martius ont recueilli une poésie de la langue tupy, dont voici la traduction d'après M. Norberto e Silva. C'est un indien qui parle :

Je ne veux pas de femme qui ait
Les jambes par trop fines,
De peur qu'elles ne m'enlacent
Comme des serpents venimeux.

Je ne veux pas de femme qui ait
Les cheveux par trop longs;
Comme en une forêt de *tiririca*,
Je m'y trouverais perdu.

Quand tu me verras sans vie,
Ne pleure pas sur moi :
Laisse que le *caracaraï*
Soit seul à me pleurer.

Quand tu me verras sans vie,
Jette-moi dans la forêt sombre :
Le tatou s'empressera
De me donner sépulture.

M. Couto de Magalhães cite aussi ces vers d'une indienne :

Ruda, ô Ruda (dieu d'amour),
Vous qui êtes dans les cieux
Et qui aimez les pluies,
Vous qui êtes dans les cieux,
Faites qu'*il* trouve laides
Toutes les femmes qu'il trouvera;
Faites qu'il se souvienne de moi, ce soir,
Quand le soleil se couchera.

Puis, l'amante invoque la lune :

Sus, sus,
O ma mère,
Faites, faites
Que cette nuit
Mon doux souvenir
Arrive à son cœur!
Nouvelle lune, nouvelle lune,
Soufflez sur lui
Mon doux souvenir...
Me voici, me voici
En votre présence;
Faites, faites
Que moi seule
J'occupe son cœur.

Si cette traduction est fidèle [1], il est permis d'y

[1] En effet, M. José Verissimo traduit autrement l'invocation à Rudà. Au lieu de dire : « Dieu d'amour, ô Dieu d'amour, qui êtes dans les cieux, » il dit : « Rudà, Rudà, Épervier du ciel qui aimes la pluie, etc... » On voit combien toute cette poésie a encore besoin d'être étudiée.

voir le chant d'amour de la fille de la nature, qui craint une rivale dans quelque femme blanche ou métisse de trafiquant, car j'imagine que cette poésie est postérieure à la découverte. C'est, en effet, depuis la découverte que nous trouvons comme une infiltration de la poésie des blancs à travers l'âme naïve de l'Indien. M. C. de Magalhães nous a conservé des fragments de chansons mi-partie portugaises, mi-partie tupys. En voici une que j'ai traduite en remplaçant la phrase portugaise par la version française :

Je t'envoyai un oiselet,
Patua miry pupé,
Un oiseau tout jaunet,
Iporanga ne iaué.

Nous allons prendre congé,
Mandu sarara,
Comme le fit l'oiselet,
Mandu sarara.
Il battit des ailes, s'en alla,
Mandu sarara.
Il laissa ses plumes au nid,
Mandu sarara.

Encore aujourd'hui les métis de sang indien ont une façon toute personnelle de s'exprimer dans leur poésie intime, malgré l'influence du milieu civilisé dans lequel ils évoluent; ils aiment à emprunter leurs comparaisons aux objets qui

les entourent, et ils le font d'une manière tout à fait charmante et imprévue.

S'agit-il d'encourager un amour, ils disent :

Voici venir une barque
Avec une voile de mirity [1] ;
Lutte, mon bien, lutte,
Car ce cœur est fait pour toi.

Ils s'encouragent ainsi les uns les autres, en ramant sur le fleuve à l'approche d'un canot par lequel ils ne veulent pas se laisser distancer.

S'agit-il d'imposer silence aux mauvaises langues, ils disent :

Héron gris du rivage,
Ne mange pas tout mon poisson,
Va dire à cette mauvaise langue
De se taire et de me laisser en paix.

[1] Palmier : *Mauritia Flexuosa.*

CHAPITRE II

Musique et instruments de musique des Indiens. — Leurs danses. — La danse du Soucouriou. — La danse du Tamaquaré. — La fête du Jurupary. — Qu'est-ce que c'est que le Jurupary? — Initiation des Pagés. — La danse du Crapaud.

M. Auguste de Saint-Hilaire a vu dans les Indiens de pauvres abrutis sans une ombre de poésie ; Gonçalves Dias, au contraire, en a fait des guerriers quasi sublimes. La vérité est entre ces deux opinions extrêmes. Les Indiens, comme toutes les races vaincues et exploitées, sont profondément tristes, dissimulés et défiants. Ils ne se livrent pas au premier venu, et le blanc, même celui qui parle leur langue, est toujours regardé par eux comme un traître dont il est bon d'éviter le contact intime. Pour les voir tels qu'ils sont, il faut être un peu des leurs. Alors, ils se montrent tels qu'ils sont : généreux, serviables, intelligents, braves et souverainement rêveurs. Ils vous invitent à leurs *porassés* et ne craignent pas de se montrer devant vous de vrais *yerokiaras*, des danseurs guerriers, dont la mimique traduit toute l'histoire traditionnelle de la tribu avec ses triomphes et ses revers.

Dans ces fêtes viriles, les femmes ne sont guère admises. On ne les en exclut pas par un *tabou* quelconque, mais on les néglige. Elles ont, de leur côté, leur *neengara*, leur récit patriotique, destiné à perpétuer le souvenir des grandes luttes.

La plupart du temps ces fêtes s'effectuent sans accompagnement ; ce sont des récits simplement parlés ou mimés. Parfois, les Indiens ajoutent à leurs récits chantés ou mimés l'accompagnement d'instruments de musique, dont j'ai donné la description détaillée dans *Le pays des Amazones*.

Je possède dans ma collection quelques-uns de leurs instruments : un *caracacha*, cylindre creux en bambou, qu'on râcle avec un morceau de bois ; de nombreux *maracas*, espèces de hochets comme ceux dont se servent les enfants ; des *membys* ou flûtes, faites de tibias de divers animaux, etc. Ils jouent de ces instruments en chantant d'une voix monotone, avec peu d'inflexions.

Il paraît que c'est aux sons de deux *chicutas* — instrument à vent fait du bois de l'*Yriartea satigera* — que les Indiens Pariquys exécutent la plus originale de leurs danses, la danse des animaux. Les danseurs doivent reproduire par leurs chants les cris des bêtes et rendre en même temps par leurs gestes toutes les allures des animaux de la création.

Tantôt, ils miment la danse du *soucouriou* — le

serpent d'eau —, et ils imitent les évolutions emmêlées de cet ophidien. Tantôt, ils célèbrent les mœurs du *tamaquaré*, petit caméléon, qui vit dans les marais sur de larges feuilles et dont les Indiens composent certains philtres mystérieux.

L'un des Indiens demande :

— Où est ton hamac, caméléon ?

Les autres répondent en chœur, en se glissant :

— Sur la branche du bois.

Ces danses bizarres n'ont pas, cependant, comme celles du Jurupary, une signification religieuse.

Tout ce qui se rattache au Jurupary est encore entouré de ténèbres, et je crois avoir réuni quelques données nouvelles sur ces mystères.

Et, d'abord, qu'est-ce que le Jurupary ?

— Les écrivains qui se sont occupés des rites religieux des Tupys-Guaranys se contentent de dire que c'est là le nom du diable, par opposition à Tupan, qui signifie le bon génie.

Les choses ne sont pas aussi simples. Ce nom a une signification beaucoup plus large et beaucoup plus variable. Les Indiens du Rio-Negro, avec lesquels j'ai causé longuement de ce sujet, lui donnent diverses acceptions bien différentes les unes des autres, et, pour ma part, je crois que ce nom a désigné primitivement le guerrier vainqueur de la tribu des Amazones. C'est plus tard que la signification a dû s'altérer, et que le nom du personnage a passé aux objets sacrés em-

ployés pendant les fêtes destinées à célébrer son triomphe.

Quoiqu'il en soit, présentement le nom de Jurupary est appliqué au mauvais génie, au revenant, à l' « âme de l'autre monde ». Mais en même temps Jurupary est le nom d'un ornement sacré, dont je possède un échantillon dans ma collection amazonienne. Ce vêtement est fait de l'écorce du palmier turury. C'est également le nom d'un autre vêtement fait en poil de singe, et qui doit être probablement le symbole de la cuirasse portée par le guerrier vainqueur des femmes. On donne encore le nom de Jurupary à divers instruments de musique, et particulière- à une espèce de longue trompette faite de *pachiuba*. Enfin, on donne encore ce nom à une fête commémorative où figure le masque en poil de singe. Cette fête est aussi appelée *Dabucury*. Pendant ces orgies symboliques, on boit le cachiry, le paiauaru et le capim.

Le cachiry est fait avec des gâteaux de manioc (beijus), du tucupy (liqueur du manioc), et des ignames (caras) ; les Indiens mâchent cet amalgame pour produire la fermentation. Le paiauaru est le jus de la canne à sucre mêlé à des gâteaux de manioc, qu'ils laissent pourrir pendant quinze jours. Enfin, le capim est le suc d'une liane amère, qui enivre et produit un engourdissement extatique, comme le haschich. C'est cette der-

nière boisson que l'on sert aux candidats au titre de pagé (prêtre, médecin, devin).

Dans le Rio-Negro, la femme qui voit le masque du Jurupary est mise à mort par les hommes, quand même il s'agirait de leur femme, de leur fille ou de leur sœur[1]. Dans l'Uaupés, les hommes peuvent le voir sans initiation. Il n'en est pas de même dans le Rio Içana, où ils ne peuvent le contempler qu'après s'être flagellés avec une liane appelée *adaby*.

Lorsqu'une jeune fille arrive à la puberté, dans le Rio Içana, on célèbre une fête, appelée *cariaman*, nom qu'ils donnent également à l'enseignement des jeunes garçons qui commencent à apprendre à faire des paniers, des tubes en palmier pour le manioc, etc.

La jeune fille, dès le premier jour de sa sanglante puberté, a les cheveux coupés tous ras ; on l'emmène à une vaste paillotte ; on la dépouille de son vêtement primitif ; les hommes aussi sont tout nus. Les parents de la jeune fille sont présents. Hommes et femmes, tous s'assoient formant cercle. La jeune fille est au milieu. L'un de ses parents lui donne le premier coup de flagellation, la bande continue et la fustigation devient aussi

[1] Dans les mystères grecs, on employait pour éloigner les profanes et les femmes particulièrement, un instrument appelé γῶνος ; en Australie et dans d'autres pays, on se servait dans le même but d'une petite pièce de bois en forme de poisson attachée à une corde et agitée de façon à produire un bruit retentissant. (A. Lang)

générale que réciproque, Quand on est fatigué, on boit le cachiry, et la fête se termine dans l'ivresse et la débauche.

Les jeunes gens aussi ont leur fête du cariaman, mais elle a un caractère de sévérité inouïe. Ils sont obligés de jeûner pendant huit jours, et quelquefois pendant plus de temps encore, ne buvant que le *Xibé* (farine de manioc délayée dans de l'eau), ne mangeant que le *caribé* (gâteau de manioc dissous dans de l'eau) et s'abstenant de la chair de tout animal tué.

Les Indiens jeûnent, d'ailleurs, fort souvent et sous le moindre prétexte. Ils jeûnent même avant de faire une pirogue. Leur jeûne est caractérisé par trois traits : ils s'abtiennent de toute chair tuée, ne mangent pas de piment et évitent les relations charnelles.

L'initiation ou le sacre d'un pagé est chose assez curieuse. Pendant un certain temps, le novice qui aspire à cette haute prêtrise jeûne ; les pagés jeûnent eux aussi. Après avoir été purifié par l'abstinence, le novice est amené devant le corps très savant des pagés. Ceux-ci ont préparé tout pour la cérémonie, et, en particulier, un mince morceau d'un bois de palmier. Il y a, en effet, quatre palmiers frères : l'assahy, la bacába, le patauá et la pachiuba. La pachiuba est l'arbre sacré ; c'est un palmier tombé du ciel. Un morceau de pachiuba ou de patauá est toujours dur ;

on ne peut le ployer, si mince soit-il, sans le casser. Mais, au moyen de combinaisons chimiques que seuls ils connaissent, les pagés le rendent flexible. Ils l'apportent : le novice l'avale sans difficulté. Plus tard, quand il soignera quelque malade, il extraiera de son corps des morceaux semblables d'un des palmiers frères.

Après cette communion solide, on lui révèle tout bas les mystères du charlatanisme indien ; tout est fini ; il est sacré pagé.

C'est dans le Rio Içana que se trouve située la grande pépinière des pagés.

Nous avons dit tout à l'heure qu'un *tabou* empêche les femmes d'assister aux fêtes du Jurupary et même de le voir. En Russie, au contraire[1], pendant la cérémonie de l'*opakhirvanië*, les femmes entonnent des chants sauvages qui sont un mystère pour les hommes, et ceux-ci, lorsqu'ils les entendent, se hâtent de s'enfuir et de se cacher.

Les Indiens civilisés ont la danse du crapaud *cururu ;* les danseurs sautillent, accroupis, formant cercle, et chantent en chœur :

Crapaud cururù,
Des bords du fleuve :
Quand sa femelle chante,
C'est que le cururù a froid.

[1] *La Russie politique et sociale*, par L. Tikhomirov, Paris, 1886.

CHAPITRE III

Conceptions religieuses des Indiens. — Leurs prétendues croyances. — La notion de cause par la maternité. — La mère des animaux, celle des végétaux et le Dieu de la reproduction. — Mythes célestes. — Croyances et superstitions des Indiens civilisés.

Peut-être faudrait-il dire des conceptions religieuses des Indiens de l'Amazone ce que l'on a dit de celles des Aryens de l'Inde : « On pourrait prouver tour à tour que la religion des Aryens fut un monothéisme parfait, un panthéisme élevé, un polythéisme grossier. Les habitudes de logique fixées par les siècles d'éducation dans nos cerveaux d'Européens nous ont habitués à donner à tous ces mots des sens arrêtés et précis, qui nous font considérer comme tout à fait inconciliables et séparées par des abîmes les croyances qu'ils représentent ; mais dans les cerveaux primitifs ces conceptions n'ont jamais de sens précis. Idées, croyances, langages ont des contours indécis et flottants constamment changeants [1]. »

Les premiers chroniqueurs affirmaient que l'absence de toute idée religieuse était la carac-

[1] Dr G. Le Bon : *Les civilisations de l'Inde*, Paris, 1887.

téristique de ces tribus. Puis, les missionnaires attribuèrent de bonne foi aux Indiens une théogonie qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes inconsciemment. On leur donna un *ibake*, un paradis. D'après le père J. d'Almeida, ces sauvagss croyaient que seuls les vaillants des deux sexes qui, en ce bas monde, avaient lutté, vaincu et mangé beaucoup d'ennemis, se réunissaient après la mort dans des « champs joyeux », situés dans des vallées de délices, près des collines bleues. Là, on faisait ripaille, tandis que le menu fretin, les pauvres diables n'ayant aucun exploit à leur actif, peinaient en compagnie des mauvais esprits.

De nos jours, M. C. de Magalhães a complété l'œuvre des chroniqueurs de la Compagnie de Jésus en donnant à ces Indiens une trinité : le soleil, la lune et Perudà ou Rudà, lequel me semble fort proche parent de ce Rudra que les Aryens de l'Inde appellent le plus beau des dieux, et qui préside aux vents chargés d'apporter la pluie et de féconder le sol.

« Chacun de ces trois grands êtres, dit le savant américaniste brésilien, est le créateur d'un règne : le Soleil, du règne animal ; la Lune, du règne végétal ; et Peruda, de la reproduction. Chacun d'eux est desservi par autant de dieux qu'il y a de Génies admis par les Indiens ; ces Génies sont desservis à leur tour par autant d'Êtres qu'ils connaissent d'espèces ; et ainsi de suite, de sorte que chaque lac ou rivière, chaque espèce animale ou végétale a son génie protecteur, sa *mère*. »

Sur un point tous les Indianologues modernes semblent d'accord : c'est que les naturels de l'Amazone s'élevaient à la notion de cause en partant du phénomène unique de la génération par la maternité. Soit qu'ils assistassent au mystère troublant de la parturition, soit qu'ils comtemplassent, étonnés, la production de la lumière, ils n'y voyaient qu'une cause : la mère.

Aussi, se disaient-ils : qui est-ce qui a fait les vivants? — C'est la mère, *ci* [1]. — Quelle est la mère des vivants? — C'est le Soleil, *Uaraci*. Le soleil devient donc la mère des animaux, mais cette mère est une marâtre, sous la zone torride, pour les plantes qu'elle consume de ses feux meurtriers [2].

— Qui donc engendre sur la terre cette verdure rafraîchissante? — C'est la mère des végétaux. — Quelle est la mère des végétaux? — C'est la douce Lune, qui, pendant les belles nuits équatoriales, verse sa rosée sur les forêts vierges. Et la Lune fut appelée *Yaci*, la mère des végétaux [3].

Les Indiens n'imaginèrent pas le croisement

[1] Dans l'Inde, la Lune est appelée Çacin, celle qui a un lièvre, ou *çaçanka*, celle qui a la marque d'un lièvre. *Çacin* et *Ci* me semblent bien proches parentes.

[2] J.-V. de Mattos : La Religion des Tupys-Guaranys, *Rev. Braz.*, Rio, 1881.

[3] Au Mexique, le soleil et la lune sont des hommes. Chez les Esquimaux, le Soleil est une femme, et la Lune, un homme ; il en est de même chez les Khasias, chez les habitants des Iles Andamans et chez les anciens Germains. Chez tous ces peuples, la Lune est un homme (A. Lang).

d'une divinité mâle avec une divinité femelle ; ils se contentèrent de supposer, à côté de ces créateurs, un reproducteur, Perudà ou Rudà, et, dès lors, leur imagination vagabonda librement, peuplant le ciel et la terre de Génies étranges.

« Heureusement, écrit M. Hartt, on ne manque pas de preuves historiques pour affirmer l'existence de mythes célestes parmi les anciens Indiens du Brésil. Claude d'Abbeville rapporte que les Indiens Tupys, du Maragnan, donnaient des noms à un grand nombre d'étoiles et de constellations. L'étoile du matin, ils l'appelèrent *Pira-Panem*, le pilote du matin. Parmi les constellations, il y avait : *Ouegnomoin*, le crabe ; *Yassatin*, nom d'un oiseau ; *Tuyaué*, le vieillard ; *Conomy-mani*, *poère-ouaré*, le garçon qui mange du manioc ; *Yandoutin*, l'autruche blanche, qui mange *ougra-oupia* ou des œufs d'oiseau, représentés par deux étoiles du voisinage ; *Tapity* [1], le lièvre ; *Gnupouëon*, le four à manioc, etc. Ce qu'il y a de plus intéressant encore, c'est qu'ils ont donné, comme on l'affirme, le nom de *Iaouàre*, le chien, ou mieux le Jaguar, à une grande étoile qui vient tout de suite après la lune, et qui, selon la croyance des Indiens, court après elle pour la dévorer.

[1] A Tahiti, d'après M. Ch. Hercouet, on appelle *Antarès*, le cœur du scorpion, le cerf-volant du petit Pipiri ; le petit Pipiri, l'avant-dernière étoile de sa queue ; la petite sœur de Pipiri, la dernière étoile de sa queue.

« Après les pluies, lorsque la lune se montre rouge comme du sang, les Indiens sortent de chez eux, et, regardant la lune, ils frappent le sol de verges, en s'écriant : Que mon grand'père jouisse toujours d'une bonne santé ! [1]

« Le Dr. Silva-Coutinho m'a raconté que, non seulement les Indiens de l'Amazone donnent des dénominations à un grand nombre de corps célèstes, mais encore qu'ils racontent des histoires à leur sujet. Ils disent que les deux étoiles formant l'épaule d'Orion sont un vieillard et un jeune garçon qui chassent une vache fluviale (*peixe-boi*) dans un canot ; sous le nom de manate, ils désignent une tache noire du ciel, située près de cette même constellation. Tout d'abord, ajoutent-ils, le vieillard (la grande étoile) était à la proue du canot, tandis que le jeune homme (la petite étoile) se trouvait à la poupe, tenant le gouvernail. Lorsque le vieillard aperçut la vache fluviale, il se trouva trop excité pour pouvoir la harponner ; il changea donc de place avec le jeune homme.

« Il y a une constellation à laquelle ils donnent le nom de palmier ; tout près, il y a une rangée d'étoiles. Ce sont, disent-ils, les singes qui vont manger les fruits du palmier.

« Le Dr Coutinho a trouvé un autre mythe dans le Rio Branco : la lune, représentée par une

[1] Cf. sur tous ces sujets *Moon Lore*, by Timothy Harley, Londres 1885.

jeune fille, s'éprend de l'un de ses frères ; elle lui rend des visites nocturnes. Finalement, son secret se trouve trahi : en effet, lors de l'une de ses visites, il lui passe la main sur le visage, et, comme sa main était couverte d'une substance noire, la tache y resta imprimée [1]. »

A l'embouchure de l'Amazone, un *Caboclo*, un Indien civilisé, causait avec moi, en janvier 1885, et me racontait naïvement les usages et les croyances de ses compagnons de cette partie du Brésil.

Voyant les rives du fleuve couvertes d'*aninga*, plante aquatique sauvage, il me disait :

« L'*aninga* donne un fruit assez semblable à celui de l'ananas, mais qu'on ne mange point. Lorsqu'on veut avoir un membre viril bien développé, on le frappe avec le fruit de l'*aninga blanche* trois jours avant ou trois jours après la nouvelle lune...

« Nous chassons beaucoup, mais nous ne vendons ni ne donnons le gibier que nous avons tué; nous le mangeons à la maison, en prenant soin

[1] Les Guaranys, dit José de Alencar, appelaient l'étoile *jacy-tatà*, feu de la lune ; ils supposaient que c'était la lune qui transmettait sa lumière aux étoiles. Ils connaissaient le quatre phases de la lune : la nouvelle lune, *jacy-peçaçú* ; le premier quartier, *jacy-jemotoroçù* ; la pleine lune, *jacy-çobàoçú* ; le dernier quartier, *jacy-jcaroca*. Ils divisaient l'année en deux saisons : la saison du soleil, *coaracy-ara* ; celle des pluies, *Amana-àra*.

de ne pas jeter les os au hasard [1], car les chiens à force de manger des restes de chair perdent le flair. Ils perdent le flair également si une femme enceinte vient à manger du gibier qu'ils ont pris. Dans ce cas, nous leur rendons le flair de diverses manières : tantôt nous leur donnons un bain de tucupy ou de malaguette [2] ; tantôt nous prions la femme enceinte de souffler dans les naseaux des chiens avec le tuyau d'une pipe. »

Les *caboclos* ont d'autres croyances communes à toutes les parties du Brésil. Ceux de San-Paulo croient au *caapora*, au cheval sans tête et au *sacy-perère* [3].

Le *Caapora* [4] est le roi des forêts. Il est de

[1] Il avait raison : on sait que les chiens de chasse qui se nourissent de chair fraîche perdent le flair et ne peuvent plus suivre le gibier.

[2] La racine du manioc amer (*Manihot utilissima*), arbrisseau de la famille des Euphorbiacées, renferme, indépendamment de la fécule, un suc laiteux qui est un des plus violents poisons végétaux que l'on connaisse ; son principe actif est l'acide cyanhydrique. Mais, comme ce suc est volatil, il est facile d'en débarrasser la fécule par pression et évaporation. Il devient alors le *tucupy*, liquide avec lequel on prépare les excellentes sauces amazoniennes pour le poisson.

La malaguette (*Amomum granum paradisi*) est une épice, dont la saveur âcre et brûlante rappelle celle du piment de Cayenne.

[3] *Campos Novos*, par Jorge Velho, Santos, 1878 : peinture réussie des mœurs de l'intérieur de la province de San-Paulo.

[4] Littéralement : habitant des bois. Dans les croyances indiennes, le caapora est un génie des forêts, d'une taille colossale, et dont la rencontre est un présage infaillible de toutes sortes de malheurs. Sous la forme légèrement corrompue de *caipora*, ce mot est devenu d'un usage très fréquent dans le portugais parlé au Brésil, et s'applique aux personnes et aux choses. On dit d'un homme à qui rien ne réussit qu'il est caipora (c'est-à-dire qu'il a vu le caipora) ; on le dit aussi d'un endroit où se sont succédé plusieurs accidents. De caipora s'est formé *Caiporisme*, mauvaise chance. (Em. Allain.)

haute taille ; il chevauche, monté sur un porc sauvage, rouge, grand, maigre. Dans la main droite, il porte une zagaie ; il n'a qu'un œil, au milieu du front, comme les cyclopes. C'est un mauvais Génie, et il est très difficile de le tuer. On ne peut y réussir qu'en ayant une balle de cire bénite, et encore faut-il le frapper droit dans le nombril ; autrement, il essuie le feu sans sourciller.

Un habitant de l'intérieur de San-Paulo racontait à M. Jorge Velho qu'il ne craignait ni les jaguars ni les sauvages féroces ; il ne craignait qu'une chose au monde : le caapora, qui se montre parfois au fond des bois et tue le monde avec sa zagaie. Personnellement, il ne l'avait jamais rencontré, mais il jurait que le caapora avait apparu à un de ses oncles.

Un jour, son oncle s'égara dans les bois. La nuit vint, et l'oncle alluma un grand feu. Le caapora survient tout-à-coup et se met à se chauffer. L'oncle a peur : il fait quelques gestes pour le chasser ; le caapora ne bouge pas. Bien plus, il lui demande son cigare pour en tirer quelques bouffées. L'oncle alors prend son fusil, lui enfonce le canon dans la gueule et lui en décharge un coup, en disant : « Tiens, voici le cigare dont je fais usage ! » Le fusil était chargé à balle. Le caapora reçoit le coup, jette par sa bouche une bouffée de fumée, en disant sans s'émouvoir :

« Votre tabac n'est pas fort, mais il a bon goût. » Puis, il donne une chiquenaude à l'oncle, et disparaît. Celui-ci resta comme frappé de mort jusqu'au lendemain.

Le cheval sans tête n'habite pas les bois, comme le caapora ; il règne dans les plaines, dans les *campos* verdoyants. Il se promène la nuit, les vendredis, au clair de lune. Ses pas ne laissent aucun vestige, si ce n'est un tout petit trou, entouré d'un cercle un peu plus grand. Si l'on introduit une baguette dans ce trou, on s'aperçoit qu'il n'a pas de fond : ce trou, en effet, donne dans l'enfer, et l'on ne passe jamais près d'un de ces trous sans faire le signe de la croix.

Quant au sacy-perère, on le trouve dans les forêts. Il ne rend hommage qu'au caapora, son suzerain : le reste du monde lui est soumis, et il s'en moque. Car le Sacy est un Génie joyeux, une espèce de Puck de Shakespeare.

Un farceur que ce Sacy ! il ressemble à un singe, mais à un petit singe mignon, bon enfant, caressant. Sa tête est ornée d'une calotte rouge.

Dès que quelqu'un pénètre dans la forêt, il s'apprête à lui jouer un bon tour. Si le voyageur est un homme du pays, il ne lui joue que des tours pour rire. S'il est de la ville, le Sacy s'en moque selon toutes les règles de l'art. Il jette des lianes entre ses jambes ; le citadin tombe, et le Sacy éclate de rire. Lorsque le citadin tire sur une pièce

de gibier, il entend un gémissement à côté de lui: c'est le Sacy qui a voulu l'effrayer.

Toutes ces plaisanteries, il les fait sans qu'on le voie : on a beau regarder de tous côtés, on n'aperçoit rien.

Si le voyageur vient à s'égarer dans la forêt, alors, pendant la nuit, le Sacy apparaît pour lui faire peur, avec sa figure drôle de diablotin et sa calotte rouge de vendeur de pastilles du harem.

CHAPITRE IV

Comment les Indiens expliquent les phénomènes dont ils sont témoins. — Transformation du culte catholique. — Le Saïré. — L'arche de Noé expliquée par cet instrument. — Ce qu'ils entendent la nuit de Noël.

L'Indien abandonné à lui-même au sein des solitudes écrasantes de ses forêts a voulu expliquer à sa manière le mystère des choses, et, ce qui l'a frappé tout d'abord, c'est l'apparence de vie des phénomènes qu'il avait sous les yeux. Aussi leur donne-t-il à tous une existence réelle.

Les arbres gémissent secoués par le vent ; ils répandent sur la terre des ombres gigantesques ; c'est l'ombre du *caapora*. Ainsi dans l'épopée du Mahâbhârata les cinq fils de Pandou, les Pandovas, ont à lutter contre les Rakhasâs, démons des bois de la mythologie hindoue, qui dévorent les hommes, savent prendre toutes les formes et traversent à volonté les airs. De même le liechï des paysans russes est un être qui habite les forêts et se plaît à égarer les voyageurs.

Ces mêmes arbres projettent sur le sol l'image

de leurs branches tordues. C'est le portrait du *couroupira*, petit nain boîteux et difforme.

Il met le feu à la forêt pour y établir la *maloca*, la case commune de la tribu; des gerbes de flammes se dressent devant lui, tandis que les serpents, cachés dans l'herbe, se tordent furieux sous la braise. Il y voit le *mboitata*, le serpent de feu qui garde les bois.

D'ailleurs, tous les lacs qu'il parcourt sur sa pirogue légère sont sous la protection d'un serpent, qui a le pouvoir de provoquer des tempêtes. Aussi l'Indien n'y pénètre jamais sans prendre la précaution de pousser un grand cri ou de tirer un son bruyant de son cor, afin d'avertir le serpent, qui répond, dit-on, à ce signal.

S'il s'approche des rives du fleuve pendant la nuit, il entend le murmure des flots rongeant le rivage, et il croit ouïr la voix des *yaras* enchanteresses.

Ses nuits, passées à la belle étoile, après des journées de ripaillle, sont hantées par des cauchemars. Il affirme que c'est le *Jurupary*, le Génie du mal, qui le saisit à la gorge. S'il se réveille en sursaut, un cri déchirant brise le silence de ses bois; c'est un oiseau nocturne qui jette sa note monotone, mais l'Indien effrayé affirme que c'est le nain *Maty-Tapêrê* qui demande à être apaisé.

Dès que les idées chrétiennes ont été jetées

dans ces cerveaux peu développés, elles ont subi une transformation toute naturelle. Le prêtre a passé au milieu des tribus semant sa foi ; le bon grain a poussé au milieu de l'ivraie primitive avec d'autant plus de facilité que nul moissonneur n'était là pour l'arracher à des époques rapprochées.

Les Jésuites, avec le sens pratique qu'ils apportent dans toutes leurs entreprises, ont compris du premier coup que leur œuvre de prédication serait éphémère s'ils ne cherchaient pas à la cimenter en l'adaptant à l'intelligence et aux habitudes de leurs catéchumènes. De là l'invention du *saïré*, par exemple. M. B. Rodigues nous a décrit cette théorie à moitié chrétienne et à moitié indienne ; pendant mon enfance, j'ai vu plus d'une fois cette étrange procession en pleine ville de Manáos.

Qu'est-ce donc que le saïré?

— Matériellement, c'est un demi-cercle en bois, de $1^{m},50$ de diamètre, à peu près. Deux autres demi-cercles, plus petits, sont inscrits dans ce grand demi-cercle, tangents l'un à l'autre et reposant leurs extrémités sur le grand diamètre. Du point de tangence des deux petits demi-cercles s'elève, perpendiculairement au diamètre du grand demi-cercle, un rayon qui dépasse la circonférence, et qui se termine par une croix. Les deux petits demi-cercles ont également leurs

rayons perpendiculaires au diamètre, et terminés aussi par une croix. Ces arcs sont entourés d'un bourrelet de coton frappé et enveloppés de rubans. Une quantité de petites glaces, de gâteaux et de fruits sont suspendus à cet instrument, qui ressemble vaguement à une fenêtre romane geminée. Un large ruban en oriflamme part de la croix du milieu. — Moralement, cette bannière solide contient la représentation symbolique de tout le récit biblique du déluge.

Le grand cintre représente l'arche de Noë ; les petites glaces signifient la lumière du jour; les gâteaux et les fruits rappellent l'abondance qui régnait dans l'arche; le coton et le tambourin — dont il va être question — figurent l'écume blanchâtre et le bruit retentissant des eaux; le mouvement que l'on imprime au saïré est un souvenir du balancement de l'arche sur les flots. Les trois cercles pris ensemble sont l'image des trois personnes de la Ste-Trinité, distinctes quoique se pénétrant. Les trois croix sont là pour rappeler le Calvaire, où le Christ a été crucifié entre deux larrons, et ainsi de suite.

Lorsque les Indiens catéchisés fêtent quelque saint de leur dévotion, ils dressent dans leur paillotte un autel, sur lequel ils placent l'image du saint, et, à ses pieds, le saïré. Devant le chaume rustique, ils dressent un hangar, ils disposent des tables grossières, et tout est préparé pour les

danses et les festins qui durent plusieurs jours. Le jour de la fête arrivé, il s'agit de transporter le saïré de la maison à l'église. L'ordre de la procession est ainsi réglé : en avant, un Indien porte une bannière, sur laquelle se détache l'image du saint que l'on vénère. Vient ensuite le saïré. Trois vieilles Indiennes, revêtues, pour la circonstance, de leurs plus beaux atours, le tiennent en l'air par le diamètre. Une jeune fille balance le ruban en oriflamme, tandis que l'une de ses compagnes agite le tambourin sacré, pomponné de rubans aux vives couleurs. Le cortège des femmes suit par derrière, et les hommes ferment la procession.

Pendant le trajet, par intervalles réglés, les vieilles Indiennes porteuses penchent le saïré, tantôt en avant, tantôt en arrière, et lui impriment un mouvement de roulis ou de tangage des plus expressifs. Pendant ce temps, la jeune fille au tambourin joue de son instrument en dansant, obéissant au rythme de la voix et des chants.

La mélodie est triste et monotone ; c'est une longue plainte d'âmes souffrantes. Les paroles, composées par quelque saint missionnaire d'autrefois, sont naïves et respirent l'espérance de la vie future. Elles sont écrites en tupy-guarany, excepté le refrain ; nous les traduisons littéralement :

— « Dans des fonts baptismaux en pierre, l'Enfant Jésus a été baptisé. »

Le chœur répond :

— « Et Jésus et sainte Marie. »

— « Sainte Marie est une femme belle, son fils est comme elle; il est dans les hauts cieux, sur une grande croix, pour garder nos âmes. »

Le chœur répète :

— « Et Jésus et sainte Marie. »

C'est ainsi, grâce à cette superposition de rites, que les Indiens conservent un levain d'idées chrétiennes. Leurs ancêtres, en contact avec les Jésuites qui avaient précédé dans ces déserts les explorateurs contemporains, leur avaient transmis ces préoccupations de l'au-delà. Eux-mêmes, de temps en temps, ont vu passer parmi eux la robe d'un prêtre et il leur a été donné de contempler la noble figure de leur grand évêque.

Mais de tout cet enseignement sans suite et sans durée, ils ne gardent que des souvenirs transformés par leurs croyances primitives.

C'est ainsi que sur la colline de Parintins, en face de l'embouchure du légendaire Jamundà, sur la rive droite de l'Amazone, il y eut autrefois une mission de jésuites. Les sauvages, qu'ils avaient catéchisés et rendus à la vie sédentaire, se révoltèrent un beau jour, brûlèrent la maison des prédicateurs, démolirent l'église et se disper-

sèrent. Dans leur hâte, ils oublièrent probablement les cloches, qui restèrent suspendues dans la tour dévastée. Or, la tradition affirme que, durant la nuit de Noël, les cloches reviennent et sonnent le glas, comme pour reprocher à ces sauvages leur ingratitude et l'endurcissement de leurs cœurs.

CHAPITRE V

Conclusion : Les légendes sont locales, malgré l'apparence contraire. — Exemple tiré de la légende de la Yara. — La Yara amazonienne et la Lorelei rhénane. — Le fonds commun de l'humanité.

Une question se pose à la fin de cette étude :

Ces croyances, ces mythes, ces légendes, toutes ces traditions que nous avons vues ensemble, sont-elles originales, locales, ou bien sont-elles importées, ont-elles été transmises ? — Dans le cours de ce travail, nous avons répondu à cette question. Il s'agit de condenser ces explications et de les faire valoir en quelques mots, au moyen d'un exemple :

Tous ceux qui lisent la légende de la Yara de l'Amazone se souviennent aussitôt de la Lorelei rhénane, que la muse de Henri Heine a immortalisée et que tout le monde sait par cœur :

« Je ne sais ce que veut dire cette tristesse qui m'accable ; il y a un conte des anciens temps dont le souvenir m'obsède sans cesse.

« L'air est frais, la nuit tombe et le Rhin coule en silence ; le sommet de la montagne brille des dernières clartés du couchant.

« La plus belle vierge est assise là-haut comme une

apparition merveilleuse; sa parure d'or étincelle; elle peigne ses cheveux d'or.

« Elle peigne ses cheveux d'or avec un peigne d'or, et elle chante une chanson dont la mélodie est prestigieuse et terrible.

« Le marinier, dans sa petite barque, se sent pénétré d'une folle douleur; il ne voit pas les gouffres et les rochers; il ne voit que la belle vierge assise sur la montagne.

« Je crois que les vagues à la fin engloutissent et le marinier et la barque : c'est la Lorelei qui a fait cela avec son chant [1]. »

Après l'avoir lue, on est convaincu que la légende amazonienne est empruntée au leid allemand.

Or, les travaux de M. le docteur Leimbach, rappelés par M. L. Ducros, ont démontré que la légende de la Lorelei des rochers de Bacharach a fait son apparition, pour la première fois, seule-seulement en 1801, dans un roman de Brentano, intitulé « Godwi ». D'un autre côté, j'ai entendu raconter la légende amazonienne, il y a trente ans, par des vieillards de l'Amazone, sans aucune instruction, qui eux-mêmes la tenaient de leurs aïeux.

Il en est ainsi de beaucoup d'autres légendes dont les Folk-loristes brésiliens s'évertuent à chercher l'origine sur les bords du Rhin.

[1] *Henri Heine et son temps*, par Louis Ducros, Paris, 1886.

L'un, comme M. Celso de Magalhães, voit dans la légende des *saubas*[1] une analogie avec les légendes de Faust et d'Ashavérus.

L'autre, comme M. B. Rodrigues, pense que la croyance à la vertu fatidique de l'Yrapassu est venue d'Allemagne et n'a fait que s'acclimater chez les Indiens catéchisés.

Un troisième, comme M. Hartt, va chercher la filiation de certains mythes encore plus loin.

Nous nous permettons de considérer toutes ces belles hypothèses comme peu fondées.

Déjà de son temps, Lord Byron disait à Medwin : « Je viens de lire les spécimens d'anciens poètes dramatiques, de Ch. Lamb. Je suis surpris de trouver dans les extraits des anciens poètes dramatiques tant d'idées que je croyais m'appartenir exclusivement. Voici un passage de la duchesse de Malfi qui ressemble étonnamment à un morceau de Don Juan... Je ne connaissais pas ces extraits de Lamb, je les ai lus aujourd'hui pour la première fois. » Et Gothe disait, à son tour, à son ami Eckermann : « J'ai toujours été frappé de la manie de ces savants *qui semblent croire que la poésie n'est pas dans la vie, mais dans les livres*. Ils sont toujours à dire : ceci vient de là, et ceci vient d'ici ! »

Ce qui est vrai pour la pensée individuelle, l'est encore davantage pour la pensée collective.

[1] Grandes fourmis du Brésil.

La plupart du temps, il faut donc rejeter l'idée de ces emprunts faits consciemment et volontairement à d'autres littératures populaires, tout en admettant la possibilité de certaines transmissions, qu'il est toujours facile, d'ailleurs, de signaler avec quelque probabilité.

Il est certain que l'humanité possède, pour ainsi dire, un fonds commun où chacun, sous quelque latitude que ce soit, puise à pleines mains.

Placés dans des milieux analogues, en butte à des circonstances identiques, tous les peuples rêvent de la même manière et donnent à leurs rêves à peu près la même forme et une expression sensiblement semblable.

« Je regardais cet homme avec étonnement — dit Salomon Azraël, l'ange de la mort, dans la parabole orientale, — j'avais reçu l'ordre de prendre son âme dans l'Inde, et je la trouve dans la Palestine ». Il en est ainsi parfois des légendes.

Oui, sans doute, il y a une migration de mythes, comme il y a une migration d'oiseaux. Mais encore faut-il l'expliquer, et ne pas se fier à de simples ressemblances pour conclure à des importations, qui, le plus souvent, n'ont aucune réalité.

RONDE ENFANTINE

Madame **DONA SANCHA**

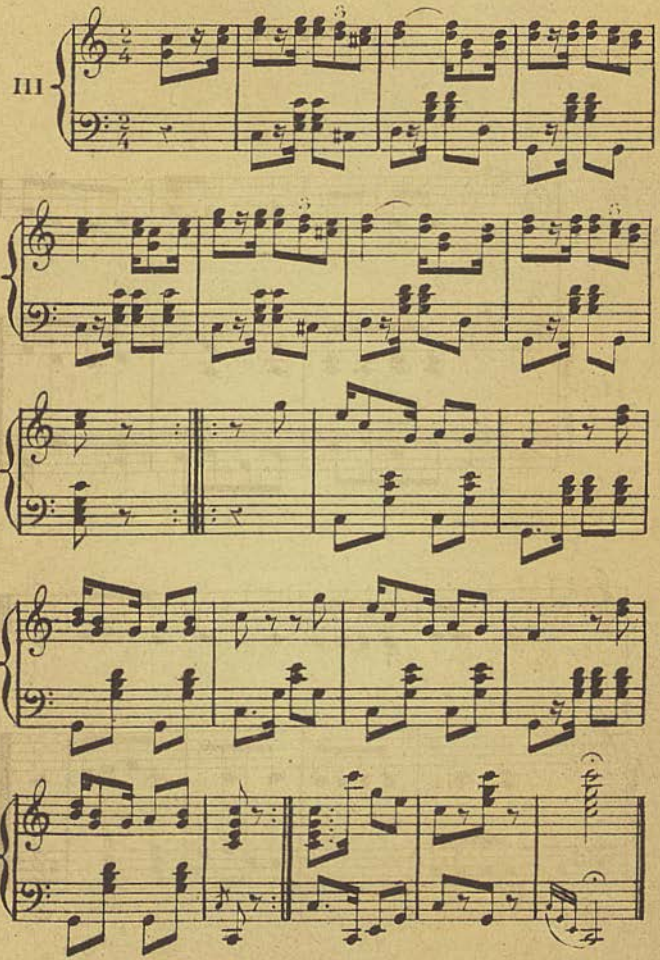
Gravé chez A. Poulhiès, 7 Impasse Marie-Blanche, Paris.

TANA TANA TANA

BERCEUSE

LE CAMÉLÉON

Chanson Créole.



L' AVEUGLE D' AMOUR

MODINHA

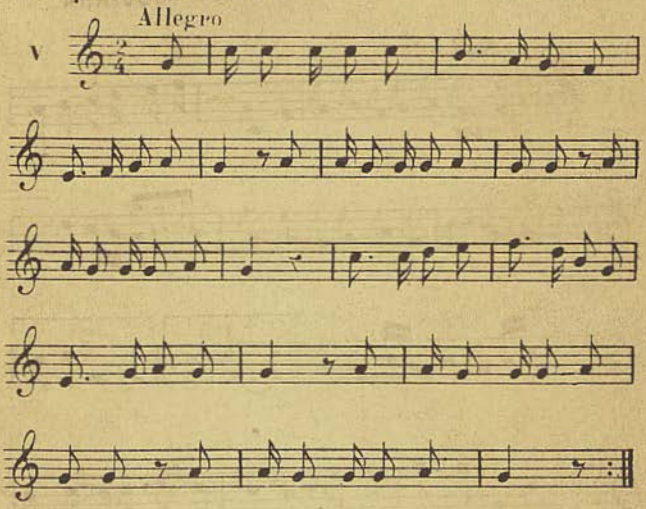
PANIER, MON BON PANIER

O Balaio

Noté par M. B. ITIBÉRÉ — MODINHA

V

Allegro



VIENS ICI BITOU

Chanson

Noté par M. B. ITIBÉRÉ

VI

Allegro

AIR SANS PAROLES

Noté par M. B. ITIBÉRÉ

VII

AIR SANS PAROLES

Noté par M. B. ITIBÉRÉ

VIII

AIR SANS PAROLES

Noté par M. B. ITIBÉRÉ

IX

AIR SANS PAROLES

Noté par M. B. ITIBÉRÉ

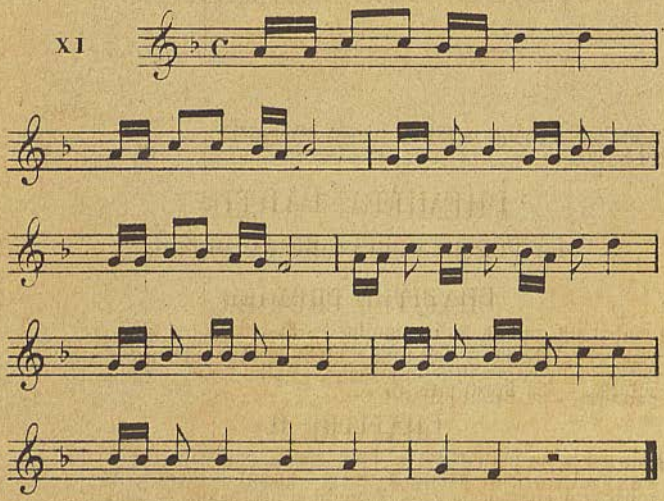
Allegro

X

PIROLETA

CHANSON POPULAIRE

XI



CHANT INDIEN

(Inédit)

XII

Paris. Imp. A. Chaimbaud et Cie.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Préface de S. A. Mgr le prince Roland Bonaparte. v
Au Lecteur. ix

PREMIÈRE PARTIE

LA POÉSIE POPULAIRE AU BRÉSIL

CHAPITRE PREMIER

Le Folk-Lore. — Ce qu'il signifie. — Sa portée. — Folk-Loristes brésiliens. — Les trois sources des traditions populaires au Brésil. — Origine blanche, origine noire, origine cuivrée. — Le Brésil primitif. 1

CHAPITRE II

Poésie d'origine portugaise. — Le navire « Catharineta » et « Il était un petit navire ». — « L'amant barbare » et « Bernard le Français ». — Eginard et Reginaldo. — Jeux d'enfants. — « La Tour prends garde » et « Marie Bois ». — « Une poule sur un mur » et « Ma petite veuve » — Ronde de Dona Sancha (Paroles et musique). — Ronde de « Constance, ma Constance ». — « Savez-vous planter des choux? » Imitation. — « Nous n'irons plus au bois; » imitation. — Les Berceuses. — Tana, Tana, Tana (paroles et musique). — Une autre berceuse. — La dévotion envers saint Antoine. — Un lieutenant-colonel céleste. — Les loups-garous. — La procession de la sainte Vierge. — Superstitions et fêtes. — Comment on empêche les chiens de grandir. . 9

CHAPITRE III

Poésie d'origine africaine. — L'esclavage. — Comment il a été introduit. — Comment il a été aboli. — Les apports de la race noire. — Plaintes des noirs. — Le cauchemar est un nègre. — Notre-Père du noir. — La mulâtresse. — Comment elle règne. — Vendeurs noirs. — Amours noirs. — Danses des noirs. — Leurs plaisanteries. — Leurs chansons. — Le caméléon (paroles et musique). — Dévotion envers saint Benoît et envers Notre-Dame du Rosaire. — Une pétition au Christ. — La Saint-Jean. — Improvisations poétiques. — L'africain dans les mots brave l'honnêteté. 37

Pages

CHAPITRE IV

Poésie d'origine indienne. — La création de la nuit. — « Matinta-pereira » et « Maty-Tapéré. » — Les « bains de fortune ». — Les dents. — Le carnaval et les crabes. — Le « poisson-pierre ». — Fétiches. — Comment on appelle le vent. — La fête des Rois. — Le glorieux saint Thomas. — Saint Thomas premier apôtre du Brésil. — Avant-coureurs de la mort. — Sorts. — L'oraison de saint Georges. — Comment on peut se concilier ses ennemis. — Le signe de la Croix. — Le cheval-marin. — Un porte-bonheur. — Deux berceuses. — Sauvages et Gascons 54

CHAPITRE V

Les « Modinhas ». — Viola et Cavaquinho. — La modinha de « l'Aveugle d'amour » (paroles et musique). — Le cururù. — Le lundù. — Comment on le danse. — Ses charmes. — « Panier, mon bon panier. » — « Viens ici, Bitou. » Airs populaires. — « La Piroleta. » — Chanson de la Blatte. — Récitatif des rues 73

CHAPITRE VI

Quatrains populaires. — Le rôle du mouchoir. — Quatrains amoureux. — Quatrains satiriques. — Quatrains politiques. — Proverbes. — Devinettes. — Santés 85

DEUXIÈME PARTIE

CONTES ET LÉGENDES

CHAPITRE PREMIER

La Yara. — Version de Parà 95

CHAPITRE II

La Yara. — Version de Manàos 150

CHAPITRE III

Pahy-Tuna. — La montagne reproduisant dans sa structure la légende indienne. — Vague souvenir de la légende des Amazones 153

CHAPITRE IV

Sapucaia-oroca. — Souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament 160

CHAPITRE V

Le Parayauàra. — La corruption profitant de l'ignorance des Indiens 163

CHAPITRE VI

L'Acauan. — Un cas d'hystérie chez les Tapuyas 168

Pages

CHAPITRE VII

La Mueraquitan. — Porte-bonheur. 174

CHAPITRE VIII

L'image de Notre-Dame de Nazareth. — La peste et les comètes expliquées 177

CHAPITRE IX

Mayandeua. — La ville enchantée. 181

CHAPITRE X

Tamandaré, le Noé indien. — Le déluge. 183

CHAPITRE XI

Les guêpes. — Justification du péché originel pesant sur les hommes. 185

TROISIÈME PARTIE

FABLES ET MYTHES

CHAPITRE PREMIER

1. Le Jaboty, l'Éléphant et la Baleine. — 2. Le Jaboty et le Renard. — 3. Le Jaboty et le Cerf. — 4. La Jaboty et le Vautour du Brésil. — 5. Le Jaboty et le Fruit défendu. — 6. Le Jaboty et le Caïman. — 7. Le Jaboty et la Fontaine. — 8. Le Jaboty et le Téyu. — 9. Le Jaboty et le Tapir. — 10. Le Jaboty, l'Once et l'Araignée. — 11. Le Jaboty le Singe et le Jaguar. — 12. Le Jaboty le Cerf et le Jaguar. 189

CHAPITRE II

L'Urubù et le Crapaud. — Encore l'Urubù et le Crapaud. 203

CHAPITRE III

1. Le Singe et la Mandoline. — 2. Le Singe et les Bananes. — 3. Le Singe, l'Agouti et le Cobaye. — 4. Le Singe Coita et l'Épervier royal. — 5. Le Singe et l'Ami Feuillage. — 6. Le Singe et la Calebasse. — 7. Le Singe et le Lapin. — 8. Le Singe et le Mannequin de cire. 206

CHAPITRE IV

1. L'Once et le Bouc. — 2. L'Once, le Renard et le Lapin. — 3. L'Once, le Cerf et le Singe. — 4. L'Once et le Bœuf. — 5. L'Once et le Chat. — 6. L'Once, le Renard et le Vautour. 214

CHAPITRE V

1. Les deux Frères. — 2. L'Aramaçà et la sainte Vierge. — 3. Mani. — 4. Le Paresseux. — 5. La Mère de l'eau. — 6. La Calebasse d'or et les Guêpes. — 7. Le Renard et le Toucan. — 8. Le Martin-Pêcheur et le Sarigue. 223

QUATRIÈME PARTIE

POÉSIE, MUSIQUE, DANSES ET CROYANCES DES INDIENS

CHAPITRE PREMIER

Pages

Les anciens habitants du Bas-Amazone. — Leur langue. — Leur poésie. 233

CHAPITRE II

Musique et instruments de musique des Indiens. — Leurs danses. — La danse du Soucouriou. — La danse du Tamaquaré. — La fête du Jurupary. — Qu'est-ce que c'est que le Jurupary? — Initiation des Pagés. — La danse du Crapaud. 241

CHAPITRE III

Conceptions religieuses des Indiens. — Leurs prétendues croyances. — La notion de cause par la maternité. — La mère des animaux, celle des végétaux, et le dieu de la reproduction. — Mythes célestes. — Croyances et superstitions des Indiens civilisés 248

CHAPITRE IV

Comment les Indiens expliquent les phénomènes dont ils sont témoins. — Transformation du culte catholique. — Le Saïré. — L'Arche de Noé expliquée par cet instrument. — Ce qu'ils entendent la nuit de Noël 258

CHAPITRE V

Conclusion : Les légendes sont locales, malgré l'apparence contraire. — Exemple tiré de la légende de la Yara. — La Yara amazonienne et la Lorelei rhénane. — Le fonds commun de l'humanité 265

TABLE

DES MORCEAUX DE MUSIQUE

I. — Ronde enfantine : *Madame Dona Sancha.* . . . 24
II. — Berceuse, *Tana, Tana, Tana* 27
III. — Tango créole : *Le Camèléon.* 47
IV. — Modinha : *L'aveugle d'amour* 74
V. — Modinha : *Panier, mon bon panier.* 83
VI. — Chanson : *Viens ici, Bitou.* 83
VII à X. — Airs sans paroles 83
XI. — Chanson : *La Piroleta.* 84
XII. — Chant indien (inédit) 237

Tours, imp. Deslis frères, 6, rue Gambetta.